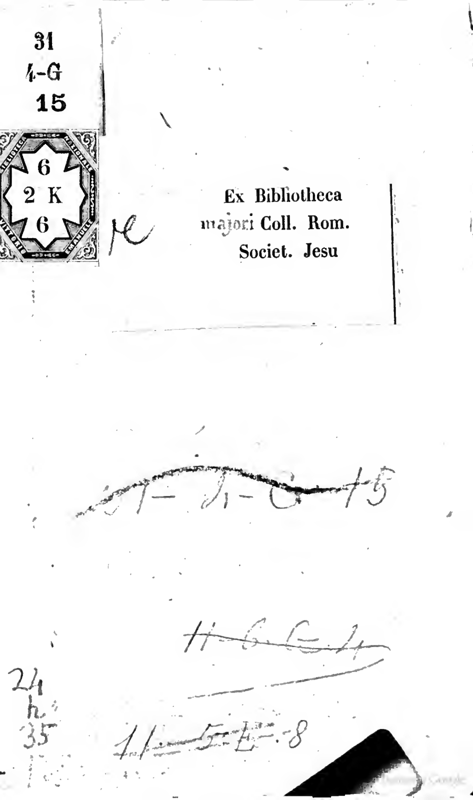
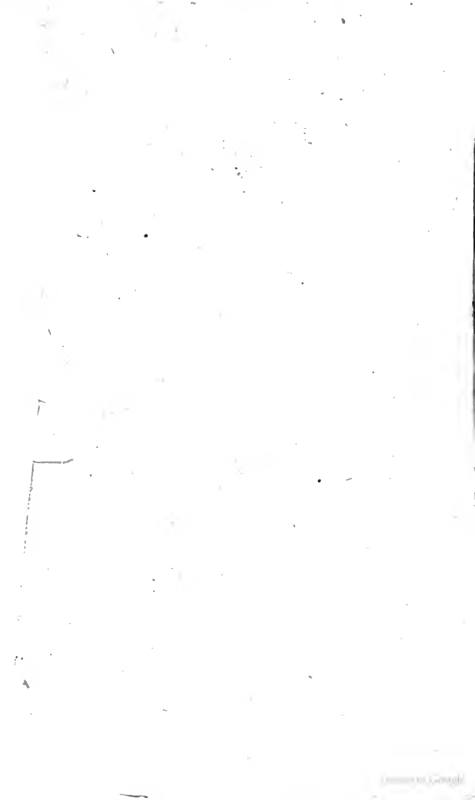



31
4-G
15
6
2 K
6
Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu





ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME III.

Pièces contenues dans ce Volume.

Catilina, *Tragédie.*

Scène de Catilina, trouvée dans les Papiers de M. de Crébillon.

Triumvirat, *Tragédie.*

Difcours Académiques.

Éloge du Maréchal de Villars.

Vers à M. de Fontenelle.

Compliment au Roi, &c. &c.

Vers au Roi.

Écrits de divers Auteurs.

Épitaphe de M. de Crébillon.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE CRÉBILLON,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & ornée de belles Gravures.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1785.



CATILINA,

TRAGÉDIE;

Repréfentée, pour la première fois,

le 12 *Décembre* 1748.



A MADAME LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

Oser faire paroître CATILINA *sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés: heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié? Soins généreux, qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une âme telle que la vôtre? Puisse l'hommage que je vous rends,* MADAME, *consacrer à la Postérité la protection que vous accordez aux talens, & ce monument de ma reconnoissance!*

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.



ACTEURS.

CATILINA.

CICÉRON, *Consul.*

CATON.

PROBUS, *Grand-Prêtre du Temple de Tellus.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÊGUS.

LUCIUS.

SUNNON, *Ambassadeur des Gaules.*

GONTRAN.

LICTEURS.

La Scène est dans le Temple de Tellus.

CATILINA.



J. P. Marillier Inv. 178. ... Sculp. 1784.

Qu'heureusement pour vous la Force m'abandonne!


BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA



CATILINA,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

CESSE de t'effrayer du ſort qui me menace.
Plus j'y vois de périls, plus je me ſens d'audace;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, ſert à la redoubler.
Crois-moi, ſois ſans détour pour un ami qui t'aime.
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus; & le mien ne peut voir ſans pitié

Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire;
Et le rang de Préteur, qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin; voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense;
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre:
Mais un Chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les Conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage;
Laisse-m'en donc jouir: mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance & sa foi.

Dis-moi, si ta fierté jusques-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonnius cette nuit?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera comme lui, balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître,
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable;
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès.
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un parti redoutable,

A qui je dois me rendre encor plus formidable.
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on fait leur ressembler.
Un Chef autorisé d'une juste puissance
Soumet tout, d'un coup-d'œil, à son obéissance:
Mais, dès qu'il est armé pour troubler un État,
Il trouve un compagnon dans le moindre Soldat;
Et l'art de le soumettte exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les subjuguer sans te rendre odieux.
Mais, avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle.
Son Grand-Prêtre Probus te sera-t-il fidèle?
Quoique rien en ces lieux ne borne son pouvoir,
Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asyle,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau Consul le Grand-Prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil ou l'amitié.
Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.

Aujourd'hui le Sénat doit s'aſſembler ici ;
Ce n'eſt pas cependant mon plus cruel ſouci.
Je crains, je l'avoûrai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Eh! comment, dans un cœur qu'un ſi grand ſoin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haîne ?
L'Amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

CATILINA.

Ah! ſi je le reſſens, je n'y ſuccombe pas.
Qu'un grand cœur ſoit épris d'une amoureuſe flamme,
C'eſt l'ouvrage des ſens, non le foible de l'âme ;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a ſur lui qu'un pouvoir limité.
C'eſt ainſi que le mien eſt épris de Tullie.
Ses grâces, ſa beauté, ſa fière modeſtie,
Tout m'en plaît, Lentulus ; mais cette paſſion
Eſt moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont ſon orgueil ſe pare,
Tullie eſt ce que Rome eut jamais de plus rare.
Je vois à ſon aſpect tout un peuple enchanté,
Et c'eſt de tant d'attraits le ſeul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empreſſent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru ſi belle ;
Mais je n'ai pu ſouffrir que quelqu'audacieux

Vînt m'enlever un bien qu'on croit ſi précieux.
Enfin, je l'ai conquis; &, ſans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'eſt pas que l'amour en ſoit le ſeul objet.
Loin que de mes deſſeins il ſuſpende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Eſt un fruit de ma haîne, & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut déſormais s'oppoſer à mes vœux.
Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le père,
Et j'y verrai bientôt la République entière.
Je ſais que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur;
Il craint en moi le peuple, & garde le ſilence:
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours pourſuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'eſprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidèle,
M'y ſert à ménager des Traités captieux,
Où, ſans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos deſſeins au Grand-Prêtre,
De ſes propres ſecrets je ſuis déjà le maître.
J'ai flatté ſon orgueil par le Pontificat;
J'ai parlé pour lui ſeul en public, au Sénat,
Tandis que pour Céſar, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Céſonie.

Enfin, Probus fait trop que, s'il m'ofoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr.
Même ici, par fes foins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie.
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien,
Pour ne fe point venger de tant de perfidie.
Elle eft femme, jaloufe, imprudente, hardie;
Elle fait tout, bientôt nous feront découverts,
Et je n'entrevois plus que de triftes revers.
Que faifons-nous dans Rome? Et fur quelle efpérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'affurance?
Contre Céfar & toi les clameurs de Caton
Ne ceffent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Confuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop inftruits de nos deffeins fecrets,
Préviendront d'un feul coup ta haîne & tes projets.
Déjà, de toutes parts, je vois groffir l'orage.
Craffus devient fufpect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que, depuis plus d'un jour,
Les lettres de Pompée annoncent fon retour;
Que Pétréius, fuivi de nombreufes cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes.
Céfar, dont le génie égale le grand cœur,

T'accuſe d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je ſais que César déſire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos Légions marcher ſous ſes drapeaux,
Et pour profiter ſeul du fruit de mes travaux:
Mais, ſi le ſort répond à l'eſpoir qui m'anime,
Je ferai de Céſar ma première victime.
Il eſt trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre?
Le péril eſt égal, ainſi que la fureur:
Et j'ai de plus ſur eux, ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il eſt aiſé de leur donner un maître;
Et ce Pompée enfin, ſi fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Auſſi prompt que toi-même à ſervir ma vengeance,
Avec ſa Légion doit joindre Célius,
Et Céſon avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le Miniſtre fidèle,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout ſon pouvoir appuyer nos deſſeins.

Ceſſe de m'oppoſer un crainte frivole,
Dès demain je ſerai maître du Capitole.
C'eſt du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi ſous ta puiſſance;
Mais je te punirai de mon obéiſſance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah! je te reconnois à ce noble langage;
Rome même eſt trop peu pour un ſi grand courage.
Remplis ton ſort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient: je te laiſſe.

CATILINA.

Va; dis à Céthégus qu'il tienne ſa promeſſe.
L'un & l'autre, en ſecret, daignez voir Manlius,
Et faites obſerver Fulvie & Curius.



SCÈNE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

EH quoi! Seigneur, c'eſt vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encenſe!
Saviez-vous que Tullie y dût porter ſes pas?

CATILINA.

Je le ſais, cependant je ne l'y cherche pas;
Votre intérêt, Probus, eſt tout ce qui m'amène,
Et mon cœur à vous ſeul veut confier ſa peine.
Céſar, que Cicéron appuyoit au Sénat,
Céſar eſt déſormais sûr du Pontificat;
Il l'emporte ſur vous, & ſon audace extrême
Veut ſoumettre à ſes loix la Religion même.
J'ai cru, de Cicéron qui vous eſt allié,
Que mon parti pour vous ſeroit fortifié,
Ou qu'il choiſiroit mieux du moins votre adverſaire;
Mais ſes tréſors ont fait ce que je n'ai pu faire.
C'eſt ainſi qu'aujourd'hui ſe gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modèle & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer ſa juſtice,
Qui puniſſoit de mort un ſoupçon d'avarice,

Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse;
Il réjaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi;
Vous, qui, jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible;
Qui, d'un Sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect:
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,
Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave;
Et vous abandonnez le soin de l'Univers
A des hommes sans nom, qui mettent Rome aux fers.
Eh! que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que la corruption mette à prix son suffrage?
L'Univers ne perd rien à mon abbaissement,
Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement.
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître;
Vous seul.... Mais désormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oseroit agir,
Et ce front outragé qui ne sait que rougir?
Quoi! pour vous engager à sauver la Patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:

« La mort nous a ravi Marius & Sylla ;
» Qu'ils revivent en toi ; règne, Catilina » ?

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire.
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous sur-tout cette âme bienfaisante,
Que l'approche des Dieux rend si compatissante :
Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il ?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au sentiment ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce Temple orné de mes ayeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux.
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mère
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révère ;

Et,

Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien ; & je lui dois la vie.

PROBUS

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenseur.
En vain, fondant sur vous sa plus chère espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance.
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foiblesses de cœur d'un obscur Plébéien ;
Et c'est Catilina qui seul ici protège
Un reste de Sénat impur & sacrilège,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets !
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des Mortels ;
De ce corps avili Minerve s'est bannie,
A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or seul présider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Consulat.
Enfin, Rome n'est plus, sans le secours d'un maître.
Et qui d'eux, plus que vous, seroit digne de l'être ?
César semble promettre un heureux avenir,

Que peut-être moins jeune il ofera tenir.
Lucullus n'eft plus rien, & fon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eft trompée.
Craffus, plein de defirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréfors les foins de fa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de fon génie....
Mais je veux refpecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage infenfé,
Un fafte de vertu, qu'on a trop encenfé.
Le refte n'eft point fait pour prétendre à l'Empire;
C'eft à vous feul, Seigneur, que j'ôfe le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au refte des humains,
Que, fans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un feul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Miniftre des Autels, que me propofez-vous?

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le falut de tous;
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur fuprême,
Auroit dû dès long-temps fe propofer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une fi noble ardeur
Porte des traits de feu jufqu'au fond de mon cœur;
Je fens que, malgré moi, mes fcrupules vous cèdent.

PROBUS.

Hé bien! qu'à ce remords de prompts effets ſuccèdent.
D'armes & de ſoldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ôſe troubler mes Dieux.
Dans un ſang ennemi....

SCÈNE III.

TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

MAIS j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.
J'ai beſoin de conſeil dans le trouble où je ſuis;
Et je vous rejoindrai bientôt, ſi je le puis.

(*Probus ſe retire dans le fond du Théâtre.*)



SCÈNE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

Quoi! Madame, aux Autels vous devancez l'aurore!
Eh! quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore?
Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici raſſembler tous mes Dieux!

TULLIE.

Si ce ſont-là les Dieux à qui tu ſacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, ſi leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre:
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et ſi nous n'étions ſeuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adreſſe à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'eſt qu'à vous ſeuls, grands Dieux! que je m'adreſſe,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne preſſe,

Monſtres, dont la fureur brave les Immortels,
Et que le crime ſuit juſqu'au pied des Autels;
Qui, tout baignés d'un ſang qui demande vengeance,
Oſent dés Dieux vengeurs inſulter la préſence.
Le ſang de Nonnius, verſé près de ces lieux,
Fume encore; & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux!
La ſacrilége main qui vient de le répandre
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'eſt point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces deſſeins;
Grands Dieux! c'eſt une main plus fatale & plus chère,
Qui menace à la fois la Patrie & mon père.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos ſoupçons au ſilence.
Songez, pour violer le reſpect qui m'eſt dû,
Qu'il faut auparavant que je ſois convaincu;
Qu'il faut l'être ſoi-même, avant que d'oſer croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour eſt déchu de ſon autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité.
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel! tu peux porter à la trifte Tullie
Tous les coups que ta main réferve à la Patrie.
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'eft déshonoré par une lâche ardeur;
Ce cœur, que trop long-temps a fouillé ton image,
N'eft plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux:
Mais ne préfume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fauffes vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un feul moment, dès qu'il te fait coupable.
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager fa foi.
Grands Dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme fi pure,
Que pour un affaffin, un rebelle, un parjure?
Et le barbare encore infulte à ma douleur!
Il veut que mon devoir refpecte fa fureur!
Mais, cruel! mon amour n'en fera point complice;
Dût-on charger ma main du foin de ton fupplice,
Je n'héfiterai point à te facrifier.
Tu n'as plus qu'un moment à te juftifier.

CATILINA.

Et de quoi voulez-vous que je me juftifie?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais, puifque ton orgueil s'obftine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Efclave, paroiffez.

SCÈNE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguifée en Efclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je? c'eft Fulvie!

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez; je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui? moi, parler, Madame! A quel péril affreux
Expofez-vous ici les jours d'un malheureux?
D'un Romain, quel qu'en foit le rang & la naiffance,
Je fais combien je dois refpecter la préfence.
De celui-ci, fur-tout, je redoute l'afpect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole refpect.

Un Efclave enhardi par le falut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'afpect d'un feul homme?
Connoiffez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez : quel eft-il ?

FULVIE.

C'eft un féditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et, le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'eft lui; voilà le furieux
Qui veut fouiller de fang fa Patrie & fes Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre père,
Et, la flamme à la main, défoler Rome entière.

CATILINA, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi! vous ofez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux fi peu dignes de foi!
Et vous me réduifez à fouffrir qu'un Efclave,
Au mépris de mon rang, me flétriffe & me brave!
Ah! c'eft pouffer l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, & non pas du témoin:
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre;
Vanter ta dignité, ce n'eft pas me répondre.
Adieu.

(*à Fulvie.*)
Vous, ſuivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'eſt plus temps :
Cet eſclave eſt chargé d'avis trop importans.
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous oſez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puiſſe le remettre.
Probus, venez à nous.

SCÈNE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel eſt donc ton deſſein?

CATILINA.

C'eſt au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux ſacrés vous fit dépoſitaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en impoſer :
Je vois à quel deſſein tu veux en diſpoſer.

CATILINA.

Non ; loin que ma fierté déformais le recufe,
C'eft devant le Sénat que je veux qu'il m'accufe.
Puifqu'il doit en ces lieux s'affembler aujourd'hui,
C'eft à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, fongez, Madame, à fauver la Patrie.
C'eft des jours d'un ingrat prendre trop de fouci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCÈNE VII.

CATILINA, *feul.*

QU'AUROIS-JE à redouter d'une femme infidelle ?
Où feront fes garans ? Et d'ailleurs, que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illufion, trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,

L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un aſſaſſinat,
Et ne lui laiſſer voir que des mains meurtrières,
Tandis qu'un grand deſſein échappe à ſes lumières.
Maître de mes ſecrets, j'ai pénétré les ſiens;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne ſe connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Conſuls je me ſuis aſſuré,
Plus que moi, contre l'autre Antoine eſt conjuré;
Céſar ne doit qu'à moi ſa dignité nouvelle,
Et je ſais qu'à ce prix il me ſera fidèle.
Voilà comme un Conſul qui penſe tout prévoir,
Souvent pour mes deſſeins agit ſans le ſavoir.
L'Africain peu ſoumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres ſecrets;
Et Cicéron n'eſt point inſtruit de mes projets.
Ce n'eſt pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête;
Des cris du Monde entier j'ai groſſi la tempête.
Mon cœur n'étoit point fait pour un ſimple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai ſéduit tes Vieillards, ainſi que ta Jeuneſſe,
Céſar, Sylla, Craſſus, & toute ta Nobleſſe.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux inſtant,
Pour rendre ſans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.

Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins:
Maître de l'Univers, si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis;
Je vous perdrai: du moins, ſongez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractère,
Pouvoir impunément défier ma colère,
Et que mon cœur, tremblant à l'aſpect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Miniſtre & le Dieu,
Et quel Miniſtre encore! un ſacrilège, un traître,
Qui, de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins, ſur ſon front, veut ceindre le bandeau,
Et du ſang des Romains nourrir ce Dieu nouveau;
Lâche, qui ſe dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ſes propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & ſouille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considérez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et, de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre âme à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance.
On punit l'inconstant; mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie?
A travers les fureurs dont votre âme est saisie,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux,
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite.
En pénétrez-vous bien le détail & la suite?
Un homme tel que lui doit-il à découvert
Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte?
Non; il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe,
Que l'amour même en vain y cherche des secrets
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,

Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout, pour ſervir un Conſul qui le flatte.
Devenu du Sénat & l'idole & l'eſpoir,
Cicéron eſt armé du ſouverain pouvoir.
Le Sénat qui ſur lui redoute une entrepriſe,
Pour mettre ſon Héros à couvert de ſurpriſe,
De l'ordre équeſtre entier le fait accompagner.
Puiſqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte;
Mais ce ſeroit ſans fruit travailler à ſa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ſes frayeurs;
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs!
Plus de raiſon alors; & la fière Fulvie
Expoſe un nom célèbre aux mépris de Tullie,
Se couvre ſans rougir d'un vil déguiſement!
Pourquoi ce déshonneur? pour perdre ſon amant.
Ah, Madame! ce cœur, dont j'ai plaint la tendreſſe,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la baſſeſſe?
Dans quel ſein dépoſer des ſecrets dangereux,
Si le cœur d'une amante eſt un écueil pour eux?
Vit-on jamais l'amour, dans ſa plus noire ivreſſe,
Emprunter du dépit une langue traîtreſſe?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi, Miniſtre ambitieux;

Et quelle foi doit-on à des féditieux ?
La garder aux méchans, c'eft partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes ;
Et je fais, quand la haîne enflamme vos pareils,
Jufqu'où va la noirceur de leurs lâches confeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Céfar eft défigné fouverain des Augures ;
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux ;
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne fois point coupable,
Moi, qui viens de fauver un Conful odieux,
Qui s'eft ofé jouer d'un Miniftre des Dieux,
Qui, de fa dignité dépofitaire habile,
Plein de fafte aux Autels, & près des Grands fervile,
Sur l'efpoir de leurs dons mefure fa ferveur,
Et n'adore en effet que la feule faveur.
Mon devoir m'ordonnoit de fauver la Patrie.
Imitez-le, ou gardez vos confeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haîne & mes foupçons.
Ceffez de me flatter qu'on peut m'aimer encore :
J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore ;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiffoient pas,
Mais vous me payerez fes funeftes appas.
C'eft vous qui leur gagnez fur moi la préférence,
Moi, que déshonoroit la feule concurrence.

Pourquoi

Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un ſecret;
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre;
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toujours en droit d'en trahir le myſtère,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ôſe faire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux.
Vengez votre beauté d'un amant infidèle,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous cèle;
D'un long embrâſement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient, évitez ſa préſence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter ſa vengeance.

SCÈNE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PROBUS, où ſommes-nous? Et qu'eſt-ce que je voi?
Quel opprobre pour Rome! & quel affront pour moi!

C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en-va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime!
Et, lorſque tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier!
Eh! quel étoit le but où ma valeur aſpire?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer ſous mes coups?
Non; c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina: le reproche ſied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement;
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Égorge Cicéron aux yeux de ſa famille;
Je ne t'en croirai pas moins épris de ſa fille.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,

Rien ne garantiroit la tête de ſon père.
Mais de quoi te plains-tu? Quel eſt mon attentat?
Eſt-ce moi qui prétends t'accuſer au Sénat?
De l'eſpoir d'être à toi ma tendreſſe enivrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & Céſar, & Craſſus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel! j'aurois voulu que tout ce qui reſpire
Eût été, comme moi, ſoumis à ton empire.
Mais tandis que pour toi je ſéduiſois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi?
C'eſt elle qui te perd, ingrat; ce n'eſt pas moi.
Il eſt vrai qu'en ſon cœur j'ai voulu te détruire;
Mais c'eſt-là ſeulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous déſunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De ſauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre ſon amant?
Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le ſoin de ta défenſe.
Je ne ſais s'il te doit ou tendreſſe, ou vengeance;
Je ne veux ſur ce point nul éclairciſſement,
Qui puiſſe triompher d'un plus doux mouvement.

Mais, par un désaveu, souffre que j'humilie,
A l'aspect du Sénat, l'orgueilleuse Tullie.
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie, en me perdant, se rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux, ni mon estime.
C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie.
Ainsi déclarez tout, c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

SCÈNE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

MAIS je vois les Licteurs, & le Consul s'avance;
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu : tu me verras ce jour même au Sénat.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

PROBUS, ſuivez ſes pas : allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici ſe rendre.

SCÈNE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait ſigne aux Licteurs de s'éloigner.*

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui ſait régler ſa haîne
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.

Enfin, depuis le jour que le ſort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, ſoigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un ſi noble adverſaire.
Je remportai ſur vous l'honneur du Conſulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous ſavez aſſez que cette préférence,
Qui flattoit vos deſirs, paſſoit mon eſpérance:
Mais le Sénat, toujours en bute à vos mépris,
Réunit en moi ſeul les vœux & les eſprits.
Encor, ſi quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que, fait pour être aimé, vous vous fiſſiez moins craindre;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectaſſiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le Sénat & les Conſuls enſemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres conſacrés aux noms de vos ayeux.
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inſpiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuſer ſon ſuffrage
Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,

S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous ôsent nommer parmi des Conjurés.
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ôse croire;
Cependant le Sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,
Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréius descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc; & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre;
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouïr jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome;
Parmi des Conjurés, c'est moi seul que l'on nomme:
Cependant le Sénat, peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi.
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;

Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorſqu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais d'un Conſul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'eſt lui qui m'exile,
Et ne point abuſer de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de ſon autorité;
Car enfin tous ces bruits, enfans de ſa foibleſſe,
N'ont d'autres fondemens qu'un ſoupçon qui vous bleſſe.

CICÉRON.

N'eſt-ce rien, ſelon vous, que d'être ſoupçonné?
A votre ambition ſans ceſſe abandonné,
Vous cauſez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre ſoupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ôſe allarmer le pouvoir ſouverain,
On eſt toujours ſuſpect d'un coupable deſſein.
Peut-on trop ſur ce point raſſurer la Patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'eſt pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends: c'eſt ſur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'eſt à tort qu'on m'accuſe;
Et je ſuis criminel dès que je le refuſe:
Mais, malgré l'appareil d'un frivole diſcours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'eſt pas ce qui vous guide.

C'eſt le ſeul mouvement d'une haîne perfide,
Que le fiel de Caton ſut toujours enflammer,
Et que mes ſoins en vain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus : j'ai brigué juſqu'à votre alliance;
Et, lorſque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit raſſurer les eſprits,
Vous oſez le premier ſignaler des mépris!
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ôſe croire;
Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand ſeul contre moi ces bruits injurieux,
Que vous autoriſez avec trop d'imprudence,
Vous qui, de ſon orgueil nourriſſant l'inſolence,
Conſacrez chaque jour ſes tranſports inſenſés?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne penſez.
Timide, ſoupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ſes craintes;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité.
Prompt à ſe courroucer, enclin à contredire,
La haîne eſt le ſeul Dieu qui le meut & l'inſpire.
Mais c'eſt perdre le temps en diſcours ſuperflus,
Et je reviens aux ſoins qui vous touchent le plus.
Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous bleſſe,
L'ardeur d'en triompher vous occupe ſans ceſſe :
Et comme il vous falloit le ſecours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,

Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Aſie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalouſie :
Mais mon nom ſeul ici vous faiſant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déjà par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt ſe remplir des troupes de Pompée;
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations
Vous offre ſon épée avec ſes Légions.
Que d'inutiles ſoins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré diſpoſer de ma vie!
Car de ces noirs complots qui cauſent tant d'effroi,
Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
Je ne préſume pas qu'à ſon devoir ſoumiſe,
Elle ait pu vous céler le Chef de l'entrepriſe.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer?
J'entrevois les raiſons qui vous font différer :
C'eſt que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports ſuſpects d'un malheureux eſclave :
Mais mon honneur m'engage à vous déſabuſer.
Avec ce ſeul témoin vous pouvez m'accuſer;
Son nom garantit tout. Cet eſclave eſt Fulvie,
Qui, jalouſe en ſecret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques ſoins innocens,
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes ſi touchans.
Qui croiroit qu'un Conſul ſi prudent & ſi ſage,
Eût été le jouet d'une femme volage?
Vous rougiſſez, Seigneur; mais c'eſt avec éclat

Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat:
Car c'eſt là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt-là qu'en Héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.

SCÈNE VII.

CICÉRON, *ſeul.*

DANS quel déſordre il laiſſe mes eſprits!
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris!
Catilina pourroit ne pas être coupable;
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable!
Quel ennemi le ſort nous a-t-il ſuſcité!
Que de courage enſemble, & de ſubtilité!
Son génie éclairé voit, pénètre ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur.
S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y juſtifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
Employons ſur ſon cœur le pouvoir de Tullie,
Puiſqu'il faut que le mien juſques-là s'humilie.

Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, & consulter Caton.
C'est-là que je pourrai, dans le cœur d'un seul homme,
Retrouver, à la fois, nos Dieux, nos Loix, & Rome.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARRÊTONS, cher Gontran: c'eſt dans ces lieux ſacrés,
Décorés avec faſte, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclorre
Un projet qui m'allarme, & qui les déshonore.
C'eſt ici que bientôt Craſſus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'hiſtoire,
Et qui de leurs ayeux flétriſſent la mémoire,
Vont de leur ſang impur ſceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proſcription.
Heureux, ſi je pouvois, en ce déſordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même!
Entraîné dès long-tems, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui ſéduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embraſſer ſa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Miniſtre infidèle...

GONTRAN.

Quoi! des Gaules, ici, Sunnon Ambaſſadeur,
De ce rang ſi ſacré voudroit flétrir l'honneur?

SUNNON.

Laiſſons l'honneur d'un rang qui n'eſt plus qu'un vain titre,
Lorſqu'un autre intérêt devient mon ſeul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux;
Mais où ſont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahiſſe
Parmi des furieux ſans frein & ſans juſtice?
C'eſt aux évènemens à diſpoſer de moi.
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi?
A de vils Sénateurs noyés dans la molleſſe,
A deux Conſuls jaloux & déſunis ſans ceſſe?
L'un des deux, ſans honneur & ſans fidélité,
Abuſe chaque jour de ſon autorité;
L'autre a mille vertus, mais n'ôſe en faire uſage.
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au-dehors, mépriſable au-dedans,
Le Sénat n'eſt enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, diviſés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruiſit ſes Rois,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit, & Loix, & Diadême,

Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition,
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace.
Un Romain, (tu connois sa valeur, son audace;)
Et quel Romain encor! César, depuis un an,
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran;
C'est à nous gouverner que ce Héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire,
Nous sommes tous perdus; & Gaulois & Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grèce, Rome, & l'Univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble.
Prudent, ambitieux; l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus, & de tous les talens;
Intrépide, éclairé; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient: cher Gontran, laisse-nous.



SCÈNE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous.
De nos desseins secrets la trame est découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le Peuple au Champ de Mars.
De toutes parts, enfin, on murmure, on s'assemble:
Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
L'instant fatal approche; &, loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre:
Le feu des factions est facile à s'éteindre.
Ainsi l'on ne peut trop hâter l'évènement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je suis Gaulois, ainsi fidèle à ma parole;
L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
Et d'un Ambassadeur quel est le ministère;

Que

Que je ſuis retenu par une Loi ſévère,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtère;
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpère.
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de Tyrans;
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur.
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoiqu'enfant de la Guerre, allaité ſous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité.
C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide,
Et de nos intérêts l'équité qui décide.
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des Loix;
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits;
Auſſi prompts que vaillans, francs, & pleins de nobleſſe,
Obéiſſans par choix, & ſoumis ſans baſſeſſe.
Mais Rome cherche moins, dans ſes vaſtes projets,
A faire des amis, qu'à faire des ſujets.
Comme nous ne voulons que le ſimple héritage
Dont les temps & le ſort firent notre partage,
Voyez ſi, du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.

Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tybre :
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l'Univers,
Je prétende au contraire appesantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis Chef, il est vrai, d'un parti dangereux :
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux.
Souvent pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser régner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés est un choix hasardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle,
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre,

Que pour ſubjuguer Rome, & déſoler la Terre,
Vous vous trompez, Sunnon. Conſidérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat;
Trouvez enfin dans Rome un ſeul trait qui réponde
A ſon titre pompeux de Maitreſſe du Monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je ſuis las de voir triompher l'injuſtice,
Il eſt temps que mon bras s'arme pour leur ſupplice;
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le ſeul but où j'aſpire,
Non au funeſte honneur de conquérir l'Empire;
Et comme j'ai toujours eſtimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne préſumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire uſage.
Les Conjurés & moi, quel que ſoit le danger,
Nous n'avons pas beſoin d'un ſecours étranger:
Au contraire, je veux que, fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un aſyle:
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout ſemble me livrer une Ville allarmée;
Mais loin de ſes remparts Rome a plus d'une armée.
Que le Sénat ici tombe ſous mes efforts;
Ce n'eſt point accabler ce redoutable corps

Qui renaît de lui-même, & qui se multiplie
Dans l'Univers entier, comme dans l'Italie;
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les Destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables;
Quelque retraite, enfin, dans un jour malheureux:
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse.
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans?

SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce sont-là nos sermens.
Adieu, Catilina: quelqu'un vient: c'est Tullie.



SCÈNE III.

CATILINA, *seul.*

Que sa triste vertu me pèse & m'humilie!
Fuyons; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la Gloire aux attraits de l'Amour.

SCÈNE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

Arrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire.
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une Amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous, & votre fier silence;
Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendoit suspect son amour irrité?

Vous ſavez de mes mœurs quelle eſt l'auſtérité ;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ſes coupables tranſports ?
Falloit-il expoſer une âme vertueuſe
A ſervir les fureurs d'une âme impétueuſe ?

CATILINA.

Ah ! je n'étois déjà que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang ſacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût ſa haîne aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A reſpecter ſes feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
Et ſon ſexe, & ſon nom, tout m'oblige à la plaindre.
Ainſi, loin d'inſulter à ſon déguiſement,
Faiſons-la de ces lieux ſortir ſecrettement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point ſa folle jalouſie.
Loin de vous préſenter l'un & l'autre au Sénat,
Évitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?

Croyez-moi, méprifez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorfqu'on ôfe attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, ou je fuie;
Que, laiffant le champ libre à l'infenfé Caton,
Je fouffre qu'en public il flétriffe mon nom;
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre père,
Sur fon abfence même au Sénat me défère?
Comment! lorfque vous-même, échauffant fa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur;
Que fur de faux rapports déjà l'on délibère,
Que contre moi Caton éclate fans myftère;
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement;
Que le Conful, enfin, touché de mon abfence,
Ou ne m'accufe point, ou prenne ma défenfe?
Ah! ne préfumez pas que leur mauvaife foi
Puiffe m'en impofer & triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me juftifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puffiez me tromper à mon tour.

La plus légère peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma préfence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous euffions fauvé la République.

TULLIE.

Il en eft temps encor, cruel, écoutez-moi;
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abufe;
Songez que c'eft moi feule ici qui vous accufe,
Que je puis d'un feul mot raffurer les efprits,
Et diffiper l'erreur qui les avoit furpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi! vous pouvez m'aimer, & me facrifier
A l'orgueilleux honneur de vous juftifier!
L'Amour vous juftifie, & reprend fon empire;
Quand mon cœur vous abfout, mon cœur doit vous fuffire.
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah! laiffez-moi l'honneur de vous concilier;
Laiffez-moi réunir mon amant & mon père.

Hélas! étoit-ce à moi d'en parler la première?
L'Amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix!
Vous êtes des Romains la plus noble espérance;
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre;
Et bientôt vos amis, ardens & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains;
Accordez à mes pleurs la grâce des Romains,
Et qu'il soit dit, du moins, de l'heureuse Tullie,
Que le Dieu de son cœur fut Dieu de sa Patrie.

CATILINA.

Ah, Madame! cessez de vouloir m'abuser.
J'aimerois mieux vous voir constante à m'accuser,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi! c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on implore!
Que dis-je? c'est à moi que Tullie a recours,
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours!
C'est pour eux, non pour moi qu'elle verse des larmes!

Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conſpirer à l'envi!
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me ſurprendre.
Eh! ſur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir?
Quoi! ſur le ſeul rapport d'un témoin miſérable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable!
Et, ſans en exiger d'autre éclairciſſement,
Votre auſtère vertu ſacrifie un amant!
Cet exemple eſt ſi grand, qu'il faut que je l'imite.
Plus vous m'attendriſſez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien! cruel, adieu, pour la dernière fois.

SCÈNE V.

CATILINA, *ſeul.*

Que je me ſens touché! Que mon âme eſt émue!
Ah! que n'ai-je évité cette fatale vue?
Mais j'apperçois Probus.

SCÈNE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

JE viens vous avertir
Que, dès ce même instant, Seigneur, il faut partir;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! seul & sans défense?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence;
Ainsi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y pensez-vous?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance;

Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; & je brave un péril qui vous glace.
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux & mal concerté:
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON,

& le reste des Sénateurs.

CICÉRON.

ARBITRES souverains de Rome & de ses Loix,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je, sans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla;

Lui que la cruauté, l'orgueil & l'infolence,
N'ont que trop parmi nous fignalé dès l'enfance;
Lui qui, toujours coupable, & toujours impuni,
Veut ce que n'eût ofé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains? O vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la foutenez encore;
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'État & des Loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus fon empire;
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-à-tour;
Où la vertu n'a plus qu'un timide féjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un Sénat & des Légiflateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs?
Où retrouver enfin les traces de nos pères
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat?
Ah! de vos premiers temps rappellez la mémoire;
Mais ce n'eft plus pour vous qu'une frivole hiftoire.
Vous imitez fi mal vos illuftres ayeux,
Que leurs noms font pour vous des noms injurieux.

Mais de quoi ſe plaint-on? Catilina conſpire?
Eſt-il ſi criminel d'aſpirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner?
Un Trône, quel qu'il ſoit, n'eſt point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'eſt pas le plus coupable.
Voyez de votre État la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage;
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage;
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple Citoyen diſtinguer le grand-homme;
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit, en tremblant, à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles.
Il fait plus, ce Tyran, las de régner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain,
Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécille,
Qui, charmé d'hériter de ſon autorité,
Éleva juſqu'au Ciel ſa généroſité,
Et nomma, ſans rougir, père de la Patrie
Celui qui l'égorgeoit chaque jour dans ſa vie.
Si vous euſſiez puni le barbare Sylla,

Vous ne trembleriez point devant Catilina.
Par-là vous étouffiez ce monſtre en ſa naiſſance,
Ce monſtre qui n'eſt né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'eſt-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
Que Caton de ſon nom croit rehauſſer l'éclat?
Mais il devroit ſavoir que l'homme vraiment ſage
Ne ſe pare jamais de vertus hors d'uſage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos ayeux?
Si ces temps ſont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'eſprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus ſauvage?
Rome eſt ce qu'elle fut: ſes changemens divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers?
Non; car ce fier Sylla, d'odieuſe mémoire,
Même en l'aſſerviſſant, combla Rome de gloire.
Mais c'eſt trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un Cenſeur orgueilleux,
Qui ſe trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
Que Caton, à ſon gré, nous mépriſe & nous blâme,
N'aurions-nous déſormais d'oracle que Caton,
Et les ſaintes frayeurs qui troublent Cicéron?
Où ſont vos ennemis? Quel péril vous menace?
Un ſimple Citoyen vous allarme & vous glace!
A percer ſes complots j'applique en vain mes ſoins,
Je vois plus de ſoupçons ici que de témoins.

On

On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs & les soldats?
Les fureurs de Caton & son impatience
Dans le sein du Sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cépion, Lentulus,
Dolabella, César, & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence;
On craint Catilina, cependant on l'offense:
Mais, plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse?
Une femme jalouse, & que l'amour abuse;
Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,
Veut surprendre à son tour votre crédulité;
Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haîne.
Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait;
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait:
Car la haîne a souvent fait plus de faux coupables,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus; & quand même il seroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand-homme.

La rigueur n'a jamais produit le repentir :
Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'on nous le fait ſentir.
Rome n'eſt plus au temps qu'elle pouvoit, ſans craindre,
Immoler à la Loi quiconque oſoit l'enfreindre.
D'ailleurs, il eſt toujours imprudent de ſévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puiſſe punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneſte,
Celle de Manlius eſt la ſeule qui reſte.
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous aſſurés que quelqu'un l'oſera?
S'il échappe à vos coups, redoutez ſa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embraſſer ſa défenſe.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuiſſans décrets qu'il ſauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne ;
Et qu'à ſon repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de ſon ſort,
Conſul, qu'à l'inſtant même on lui donne la mort.



SCÈNE II.

CATILINA, & les Acteurs de la Scène précédente.

(Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se lève à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.)

CATILINA.

LA mort! A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi.
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zèle.

CICÉRON.

Téméraire, au Sénat quel ordre vous appelle?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?

Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'ofer paroître en armes dans ces lieux!

CATILINA.

Que mes armes, Conful, ne bleffent point vos yeux:
Mais, fur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez, fur d'autres points, que j'ofe vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout foumis,
J'efpère cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'eft en Citoyen que je vais me défendre;
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur.
Pardonnez, Cépion, Craffus, & vous, Préteur;
Antoine, à votre tour fouffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
Céfar ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;
Car entre nous & lui, grâce à fon imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien! Pères Confcripts, êtes-vous raffurés?
Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des Conjurés.
Leurs chefs, & leurs foldats, cette nombreufe armée,
Dont Rome en ce moment eft fi fort allarmée;
Ces périls enfantés par les folles erreurs

D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.
C'eſt ſur ce ſeul témoin qu'une Beauté ſi chère
Me croit dans le deſſein d'aſſaſſiner ſon père,
D'égorger le Sénat; & vous le croyez tous!
Malheureux que je ſuis d'être né parmi vous!
Sylla vous mépriſoit; & moi je vous déteſte.
De nos premiers Tyrans vous n'êtes qu'un vil reſte;
Juges ſans équité, Magiſtrats ſans pudeur :
Qui de vous commander voudroit ſe faire honneur?
Et vous me ſoupçonnez d'aſpirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés ſur tout ce qui reſpire,
Qui depuis ſi long-temps tourmentez l'Univers!
Je hais trop les Tyrans, pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te ſerviroit cette troupe cruelle
Que ton Palais impur & vomit & recèle;
Qui, le jour & la nuit, ſemant par-tout l'effroi,
Miniſtres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il eſt vrai qu'autrefois, plus jeune & plus ſenſible,
(Vous l'avez ignoré ce projet ſi terrible,
Vous l'ignorez encor,) je formai le deſſein
De vous plonger à tous un poignard dans le ſein.
L'objet qui vous dérobe à ma juſte colère

Ne parloit point alors en faveur de ſon père ;
Mais un autre penchant, plus digne d'un Romain,
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
Je ſentis, malgré moi, l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit raſſurer les eſprits,
Une femme en fureur les trouble par ſes cris ;
A ſes tranſports jaloux tout s'allarme, tout tremble,
Et c'eſt pour les ſervir que le Sénat s'aſſemble !
C'eſt ſur ſes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ;
Orgueilleux Citoyen, dont l'auſtère ſageſſe
Eſt moins principe en lui qu'un fruit de ſa rudeſſe ;
Tyran Républicain, qui, malgré ſa vertu,
Eſt le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui ſeul, d'entre nous la concorde eſt bannie ;
C'eſt lui qui, du Sénat détruiſant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos diviſions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner ; hé bien ! qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à ſon gré d'un Sénat ſubalterne,
Qui, lâche déſerteur de ſon autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel eſt aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en ſont que les prémices.
De chaque élection le meurtre eſt le ſignal,
Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal,

Un Conful tout fanglant, mais trop jufte victime
D'un Peuple malheureux qu'à fon tour il opprime:
Tous vos choix font fouillés par des affaffinats:
Ainfi furent nommés vos derniers Magiftrats;
C'eft ainfi qu'on élit, ou que l'on fait exclurre,
Et qu'on ofa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'élève, & le Patricien
Se donne, fans rougir, un père Plébéien;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laiffez profaner la majefté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des Loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la Terre,
Et qui difpute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Juftice, autrefois votre Divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité.
La décence, les Loix, la liberté publique,
Tout eft mort fous le joug d'un pouvoir tyrannique.
Caton eft devenu notre Légiflateur,
L'idole des Romains....

CICÉRON.

Et vous le deftructeur,
Traître. Si le Sénat vous eût rendu juftice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel fupplice;
Mais fi je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foibleffe des Loix.

CATILINA.

Eh bien! pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos ſoins pénétrans monument précieux;
Cet eſclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il diſpoſé de ſa vie?
Car elle fut toujours l'âme de ſes ſecrets.

CICÉRON.

Laiſſons-là Manlius : parlons de vos projets;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, ſéditieux, pour vous, pour vos complices.
Vous êtes convaincu; le crime eſt avéré.
Déjà ſur votre ſort on a délibéré;
Vos forfaits n'ont que trop laſſé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce diſcours réprimer l'inſolence.
Vous penſez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des ſubtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalouſie?
Ainſi, ne croyez pas que je me juſtifie.
Imprudens! ſavez-vous, ſi j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Inſtruit de votre haîne & de mon innocence,
Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance;

Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laiſſe la peur au ſein de Cicéron.
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un ſecours étranger,
Me taire encore un jour ſuffit pour me venger.
Et vous me condamnez, inſenſés que vous êtes,
Moi qui retiens le fer ſuſpendu ſur vos têtes;
Moi qui, ſans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laiſſer agir Manlius & les Dieux;
Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expoſe pour ſauver un Conſul qui m'outrage!

(*montrant Cicéron.*)

J'ai cauſé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;
Il en eſt cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, & que Rome eſt à plaindre!
Laiſſons-là Manlius! Conſul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à ſon dernier inſtant,
Qu'au plus affreux danger le Sénat eſt en proie,
Qu'on va faire de Rome une ſeconde Troie!
Lorſque vous ne ſongez qu'à me faire périr,
Ingrats, ſur vos malheurs je me ſens attendrir.
Je ſens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous ſacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Eh bien! rompez, Seigneur, un ſi cruel ſilence;
Puniſſez en Romain l'ingrat qui vous offenſe.
En faveur de vous-même oſez tout oublier,
Et ſauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'inſtant du ſacrifice
Pour ſervir ce Sénat qui m'envoie au ſupplice;
Depuis huit jours entiers j'aſſemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me ſuis permis!
Mais, malgré tous les ſoins d'une âme généreuſe,
Ils m'ont fait ſoupçonner d'une trame honteuſe.
Armez ſans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez ſauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce ſoir, doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius!

CATILINA.

Oui, Conſul, craignez qu'avant la nuit,
Aux dépens de vos jours on n'en ſoit trop inſtruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entrepriſe;
Veillez, ou de ſa part craignez quelque ſurpriſe.
Je n'ai pu découvrir le reſte du parti.
C'eſt à vous d'y penſer; vous êtes averti.

Manlius vous trahit; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
En combattant pour vous, je suis assez vengé.
Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire;
J'ai rempli mon devoir & satisfait ma gloire.
Mes amis sont tout prêts, vous pouvez les armer;
Leur qualité n'a rien qui vous doive allarmer;
Vous les connoissez tous: songez au Capitole,
Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzole;
Il faut garder sur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller sur le mien:
Car le plus grand effort de ce complot funeste
Éclatera sans doute aux portes de Préneste,
Et mon Palais y touche; on peut s'y soutenir,
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissez émus, & rougissez peut-être
D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglans, dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
On ne guérit jamais d'un violent soupçon:
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison;
Et, dans tout intérêt, la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture:
Mais, pour calmer les cœurs, je sais un sûr moyen,

Qui vous convaincra tous que je ſuis Citoyen.
On connoît Cicéron ; & ſa vertu ſublime
A ſu dans tous les temps lui gagner votre eſtime ;
Il en eſt digne auſſi par ſa fidélité.
Caton vous eſt connu par ſa ſévérité.
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais, dès ce moment, ſans amis, ſans eſcorte,
Me mettre en leur pouvoir ; choiſiſſez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon ſort on le laiſſe le maître,
Qu'il me traite en Héros, ou me puniſſe en traître.
Souffrez que, ſans tarder, je remette en ſes mains
Un homme, la terreur, ou l'eſpoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
Mais ſi tu l'es, tu n'es qu'un homme déteſtable ;
Car je ne vois en toi que l'eſprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus ſcélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place ;
De vos ſoins par ma voix le Sénat vous rend grâce.
Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,
Ainſi que notre eſpoir, notre plus ferme appui.
Nos injuſtes ſoupçons n'ont plus beſoin d'ôtage ;
D'un homme tel que vous la gloire eſt le ſeul gage.

Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté.
Il s'agit du Sénat & de la liberté;
Courons fans différer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina : j'attends de votre zèle
Tous les fecours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
Rome a befoin de vous, & de votre valeur;
Combattez feulement, ma crainte eft diffipée.

CATILINA, *à part, regardant fortir Cicéron.*

Va; ma valeur bientôt fera mieux occupée.
Elle n'afpire plus qu'à te percer le fein.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

CATILINA, dis-moi, quel eft donc ton deffein?
D'où naît ce défefpoir? éclaircis ma furprife.
Après avoir formé la plus haute entreprife,
Toi-même tu détruis de fi nobles projets!
Tu trahis Manlius, tes amis, tes fecrets!

CATILINA.

Arrête, Céthégus! tu me prends pour Tullie.
Tes doutes ont bleffé l'amitié qui nous lie.

Qu'entre nous déformais ils foient plus mefurés.
Mais, avant tout, dis-moi l'état des Conjurés;
Et s'il en eft quelqu'un qui tremble, ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux: nous pouvons agir en affurance.
Autour du vâfe affreux par moi-même rempli
Du fang de Nonnius avec foin recueilli,
Au fond de ton Palais, j'ai raffemblé leur troupe.
Tous fe font abreuvés de cette horrible coupe;
Et, fe liant à toi par des fermens divers,
Sembloient dans leurs tranfports défier les Enfers.
De joie & de frayeur mon âme s'eft émue.
Céfar, le feul Céfar s'eft fouftrait à leur vue.

CATILINA.

Céfar n'a pas befoin de fermens avec moi;
Et fon ambition me répond de fa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devroit furprendre;
Qui, fur un feul regard, aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois foupira pour Fulvie;
Corrompu par fes pleurs, ou par fa jaloufie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron:
Mais, d'un deffein fi lâche informé par Céfon,
Un inftant m'a fuffi pour prévenir le crime.

Ma main fumoit encor du ſang de la victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat,
Qui pourra (s'il apprend ce nouvel attentat)
Croire qu'en ſa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que, pour le gagner, je l'ai défait d'un traître.
Au reſte ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides eſprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes allarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes;
Ne pouvant, ſans nous perdre, armer un ſeul Guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des poſtes différens, fauſſement indiqués,
Qui, ſelon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient : mais il faut, par la ruſe,
Diſperſer les ſoldats d'un Sénat qu'elle abuſe.
Prends garde, cependant, qu'à des ſignes certains
On puiſſe diſtinguer nos ſoldats, des Romains.
Le Palais de Sylla, notre plus fort aſyle,
Pourra ſeul plus d'un jour tenir contre la Ville.
Céſon, de Manlius devenu ſucceſſeur,
Avec ſa légion doit ſervir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, Préfet de ſix cohortes
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Rufus n'a de ſoutien, ni d'ami, que Caton;
Et je n'ai convaincu, ni lui, ni Cicéron.

Si Rufus, dont je crains le courage & l'adreſſe,
Pénètre les complots où Céſon s'intéreſſe,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céſon, ou rompre ſes projets:
C'eſt l'unique moyen de tromper notre attente;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laiſſés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'eſpoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les ſurprendre.
Soit pour s'en emparer, ou ſoit pour le défendre,
Autour de mon Palais ils vont tous accourir;
Que ce ſoit pour ma perte ou pour me ſecourir,
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde, & qu'il me ſeroit doux
De pouvoir, d'un ſeul coup, les ſacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus; je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS.

C'eſt elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats, ſes ſoins & ſon amour.
Va, ce n'eſt point à moi, dès qu'il s'agit d'offenſe,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance;

De

De ce ſoin ſur mon cœur tu peux te repoſer ;
C'eſt aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oſer.
Je vais ſolliciter la défenſe des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet,
Dont je puis avoir ſeul pénétré le ſecret.
Ce n'eſt pas tout ; je veux, par Tullie elle-même,
M'aſſurer cet emploi, s'il eſt vrai qu'elle m'aime.
Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
C'eſt de ſon amour ſeul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va diſparoître :
Des poſtes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un eſprit chancelant ;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et, de la même main ſonge à punir Fulvie,
De ſes forfaits nouveaux & de ſa perfidie.
Plus de ménagemens, de pitié, ni d'égards.
Le feu, le fer, le ſang : voilà mes étendards.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

CATON ne paroît point; & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour;
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis, à mon tour, lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher!
Mais nous sommes perdus; si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des piéges qu'on lui tend, habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.

Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains!
O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que, sans te nommer, en secret elle adore;
Toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable Génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie.
Caton ne revient point: je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur.

SCÈNE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.

MAIS je le vois, c'est lui. Quoi! vous êtes en armes?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos allarmes?

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux.
Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.

Nos ſoldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire.
J'ai vu, non ſans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achevera bientôt de tout confondre;
Et Rufus de Céſon n'ôſe plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous ſecourir,
Il ne nous reſtera que l'honneur de mourir :
Mais, ſi nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente ſur lui ſera toujours trompée.
Son Lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiède Général.
Cependant il eſt temps que Pétréius arrive;
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole eſpoir de pouvoir le ſuprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré.
Aux portes de Preneſte il ne s'eſt point montré;
L'intrépide Rufus, qui s'en eſt rendu maître,
A ce poſte, du moins, ne l'a point vu paroître;
Et je crains qu'il ne ſoit au Palais de Sylla,
Car j'en ai vu ſortir Célius & Sura.
Pomponius, ſuivi d'une troupe fidelle,
L'inveſtit, & pour vous rien n'égale ſon zèle;
Il a fait mettre aux fers, ſur l'avis de Céſon,

Plufieurs féditieux, les Gaulois & Sunnon.
Soit haîne, foit mépris, deſſein ou négligence,
L'indifférent Craſſus garde un honteux filence.
Céfar fe taît auſſi; quel qu'en foit le fujet,
Rien n'eft fi dangereux que Céfar qui fe taît:
Cependant fon Palais, dans une paix profonde,
Eft, felon fa coutume, ouvert à tout le monde;
La moitié du Sénat défend le Champ de Mars,
Où le Peuple en fureur accourt de toutes parts.
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & fouillé de carnage.
Mais ce qui me furprend, c'eft que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux! quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Conful, vous m'allarmez; & je crains que Céfon
N'abufe comme vous d'un injufte foupçon.

Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh! qui de tant de maux pourroit être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fauffes lueurs vous laiffez-vous féduire?
Que Manlius foit mort, qu'il l'ait facrifié,
C'eft prouver feulement qu'il s'en eft défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux que, moins lent à punir fes forfaits,
Du Chef des Conjurés Céfon nous eût défaits!
Si de quelque fuccès fon audace eft fuivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que fa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?
Bientôt jufques fur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'eft trop s'arrêter.

CATON.

Conful, daignez attendre;
Je ne fouffrirai point qu'abandonnant ces lieux,
Vous ofiez expofer des jours fi précieux.
C'eft votre ami, c'eft moi qui vous en follicite.
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,

Par mon ordre bientôt va ſe rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

SCÈNE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

Mais je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

LUCIUS.

Qu'à l'inſtant près de vous Pétréius va ſe rendre ;
J'entends déjà ſon nom voler de toutes parts,
Et déjà ſes ſoldats ont bordé les remparts.
Sans le ſecours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du Palais de Sylla,
Renverſer, foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes.
Je l'ai vu preſque ſeul ſe mêler parmi nous ;
J'ai vu Céſon lui-même expirer ſous ſes coups.
De qui l'ôſe attaquer la ruine eſt certaine,
Et Rufus contre lui ne ſe ſoutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers : il eſt temps de partir.

SCÈNE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, où courez-vous, tandis que le carnage
Au Soldat furieux laiſſe à peine un paſſage ?

CICÉRON.

Raſſurez-vous, ma fille, & reſtez en ces lieux ;
Bientôt nous reviendrons y rendre grâce aux Dieux.
Ce Temple, en attendant, vous ſervira d'aſyle.
Que ſur Rome & ſur moi votre cœur ſoit tranquille.

SCÈNE V.

TULLIE, *ſeule.*

ESPOIR des malheureux, Dieux, ſoyez mon recours.
Hélas ! c'eſt de vous ſeuls que j'attends du ſecours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on ſe taît : ô ſoupçon qui me tue !

Que je plains les malheurs de ce fatal décret,
Que mon père a paru m'accorder à regret!
Loin d'ofer fur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer fon filence?
J'entends avec fureur nommer Catilina;
On dit qu'il fe retranche au Palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître.
Eft-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité?
Quel ufage fait-il de fa fidélité?
Aucun de fes amis n'accourt pour ma défenfe;
Et tous, jufqu'à Probus, évitent ma préfence.
D'un funefte décret n'aurois-je armé fa main
Que pour voir immoler jufqu'au dernier Romain?
Cruel Catilina, foit perfide ou fidèle,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle!
Que dis-je? Et Manlius, qu'il a facrifié,
Ne l'a-t-il pas déjà plus que juftifié?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
On vient: c'eft lui. Je fens redoubler mon effroi.

SCÈNE VI.

CATILINA *sans épée, un poignard à la main*, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi!
Quoi! tout couvert de sang! Quel désordre effroyable!
A qui réservez-vous ce fer impitoyable?
Que vois-je?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir tout mon cœur est en proie,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, *à part.*

Fatale Vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue!

(*à Catilina.*)

Écoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos ſens.
Qui peut vous arracher ces terribles accens?
Si vous êtes vaincu, mon père eſt donc ſans vie?

CATILINA.

Eh! ſait-il ſeulement qu'on meurt pour la Patrie?
Ce n'eſt pas vous; c'eſt lui que je cherche en ces lieux.
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reſtera qu'une inutile rage!
Ah! ſi j'euſſe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au deſtin pardonner mon malheur:
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis, dignes d'un ſort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ôſe vivre après vous!
Quoi! Sylla preſque ſeul, plus heureux que grand-homme,
N'eut beſoin que d'un jour pour triompher de Rome;
Et moi, triſte jouet du perfide Céſon,
Je ſuis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron!
Quoi! dans le même inſtant qu'il faut que Rome tombe,
C'eſt toi qui la ſoutiens, & c'eſt moi qui ſuccombe!
Mon génie, accablé par ce vil Plébéien,
Sera donc à jamais la victime du ſien?
Après m'avoir ravi la dignité ſuprême,

Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des Héros, ce n'eſt pas ſur les cœurs
Que l'on te vit toujours meſurer res faveurs.
Que l'on doit mépriſer les lauriers que tu donnes,
Puiſque c'eſt Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O de mon déſeſpoir vil & foible inſtrumenr,
Tu me reſtes donc ſeul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis ſont morrs pour ma défenſe;
Et, pour comble d'horreur, je mourrai ſans vengeance!
Dieux cruels, inventez quelque ſupplice affreux,
Qui puiſſe être pour moi plus triſte & plus honteux!

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu? Quand la mort t'environne!
Ton cœur reſpire encor le fiel qui l'empoiſonne,
Et gémit de laiſſer des crimes imparfaits!

CATILINA.

Qu'entends-je! on m'ôſe ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui, rempant ſous de lâches maximes,
Croyez l'ambirion une ſource de crimes,
Vaine erreur, qu'un grand cœur ſut toujours dédaigner;
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome eſclave, ſans frein, avoit beſoin d'un maître:
J'ai voulu lui donner le ſeul digne de l'être;
C'eſt moi. Si vous oſez condamner ce projet,
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.

N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire;
Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révère,
Lui, dont la seule gloire est d'être votre père?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Achève d'aveugler votre indomptable cœur:
Les momens nous sont chers; & celui-ci, peut-être,
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, si dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,
Je pourrois, sans rougir, chérir votre mémoire:
Mais se donner la mort pour de honteux complots;
Est-ce donc-là mourir de la mort des Héros?
Je devrois vous haïr; mais votre mort prochaine
Eteint tout sentiment de vengeance & de haîne.

Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne fait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare, si jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel; c'est moi-même;
C'est une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
C'est ma douleur qui va me conduire au tombeau;
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau?
Reconnoissez ma voix: c'est la fière Tullie
Que l'Amour vous ramène & vous reconcilie;
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mère;
Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chère.
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont soumis l'Univers.
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grâce.

CATILINA.

Ma grâce est dans mes mains, cœur indigne du mien.

Cicéron vous a-t-il déjà transmis le sien ?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie !
L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien ! cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens ; mais du moins, dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous ? ma mort ? La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais, malgré toi, tu me suivras, barbare.
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
Malheureux, qu'attends-tu, sans armes, sans défense ?

Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux?
Ingrat, ſuis-moi; du moins une fois en ta vie,
Reconnois, par pitié, l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé ſa tendreſſe & ſes pleurs,
Prête-moi ce poignard.

CATILINA *ſe perce & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout eſt fini pour moi: mais, ſi je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Sèchez vos pleurs, Tullie; & que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort ſeule éteindra le courroux?
Étouffez des regrets que ma fierté dédaigne;
C'eſt de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.



SCÈNE VII.

SCÈNE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA,

voyant arriver les Conjurés qu'on mène au supplice.

VOICI le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.



SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA, LES LICTEURS.

CATILINA,

voyant paroître Cicéron & Caton.

IL ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(*à Cicéron.*)
Approche, Plébéien ; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.
(*à Caton.*)
Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes desirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(*Il fait un mouvement pour se lever.*)
Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.
O César! si tu vis, je suis assez vengé.

FIN.

NOUVELLE SCÈNE V (1) DU IIme. ACTE.

CICÉRON, TULLIE.

TULLIE.

Je viens en ce moment
D'avoir avec Probus un éclairciſſement.
J'ai vu l'eſclave auſſi, mais ce n'eſt plus le même;
Ainſi que ſa fierté, ſon audace eſt extrême.
Probus, dans ſes diſcours, ne me laiſſe entrevoir
Que de nouveaux ſujets d'horreur, de déſeſpoir,
Et, loin que votre aſpect diſſipe mes allarmes,
Je vous vois prêt, Seigneur, à répandre des larmes.

CICÉRON.

Ma fille, quel ſecret m'avez-vous découvert?
Votre zèle trop prompt nous trahit & nous perd.
Ce jour qui n'auroit dû briller que pour ma gloire,
Et parmi les Romains conſacrer ma mémoire,
Ce jour, que je croyois le plus beau de mes jours,
Loin de les illuſtrer, en va flétrir le cours.
Jamais Catilina ne fut plus redoutable

(1) Cette Scène, qui n'a jamais été imprimée, a été trouvée dans les papiers de feu M. de Crébillon : on ſentira facilement pourquoi il l'a ſupprimée.

Qu'au moment que j'ai cru ſa perte inévitable.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais, nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
La moitié du Sénat, tremblante ou corrompue,
N'offre que perfidie ou foibleſſe à ma vue;
Et l'eſclave lui ſeul me cauſe plus d'effroi,
Que tous les ennemis conjurés contre moi.
C'eſt Fulvie en un mot, dont la haîne fatale,
Pourſuit moins aujourd'hui l'amant que la rivale;
Qui, prompte à démentir de fidèles rapports,
Vous veut aſſocier à de honteux tranſports,
Vous faire ſoupçonner d'une flamme coupable
Qui du Sénat entier va vous rendre la fable,
Si nous ne fléchiſſons un barbare ennemi
Que l'on ne vit jamais ſe venger à demi.
Cependant, pour ſauver votre gloire & la mienne,
Il faut loin du Sénat qu'un piége le retienne.
Eſſayez ſur ſon cœur le pouvoir de vos yeux.
Songez qu'il faut ſur-tout l'éloigner de ces lieux;
S'il paroît au Sénat & qu'il ſe juſtifie,
Vous m'en verrez ſortir couvert d'ignominie.
Catilina vous aime, & l'eſpoir d'être à vous
Peut-être calmera ſa haîne & ſon courroux.

TULLIE.

Mais, ſi je fléchiſſois ce ſuperbe courage,
Si d'un eſpoir flatteur il demandoit un g. ge,

Pourois-je en ſûreté lui promettre ma main?
Et ſi je la promets l'obtiendra-t-il enfin?
Seigneur, vous vous taiſez....

CICÉRON.

Ah, ma chère Tullie!
Qu'au ſort d'un furieux votre père vous lie!
Me préſerve le Ciel de cet horrible choix!

TULLIE.

Je fus toujours ſoumiſe à ce que je vous dois:
Mais à Catilina, Seigneur, ſi je m'engage,
Ma main au même inſtant deviendra ſon partage;
Mon cœur tentera tout pour déſarmer le ſien:
Mais, s'il faut le tromper, je ne vous promets rien.

CICÉRON.

Tromper un ennemi digne de notre eſtime,
Ce n'eſt pas ſe venger, c'eſt ſe ſouiller d'un crime;
Mais, tromper des pervers, & des ſéditieux,
Lorſque dans leur fureur, rien n'eſt ſacré pour eux,
Ce n'eſt que profiter des exemples qu'ils donnent.
Ainſi que vos refus, vos ſcrupules m'étonnent.
Il s'agit de ſauver mon honneur au Sénat,
Et votre cœur balance en faveur d'un ingrat!
Eh bien! venez donc voir immoler votre père,
Et de fleuves de ſang inonder Rome entière.

Mais, vous ne m'aimez plus, & la Nature en vain
Me peindroit à vos yeux un poignard dans le ſein.

TULLIE.

Ah, daignez m'épargner un ſi cruel outrage !
D'un père que j'adore, eſt-ce là le langage ?
Quoi, ce père ſi cher, dont les auguſtes mains
M'ont tant de fois tracé de plus nobles chemins,
Voudroit-il employer ſa divine éloquence
A corrompre des cœurs nourris dans l'innocence ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour vous prouver ma foi !
J'ai perdu mon amant, qu'exigez-vous de moi ?

CICÉRON.

Ah, ma fille ! étouffez une tendreſſe vaine ;
Sont-ce là des tranſports dignes d'une Romaine ?
Quoi ! votre cœur s'arrête à des ſcrupules vains,
Et dédaigne l'honneur de ſauver les Romains !
Catilina bientôt dans ces lieux va paroître ;
Adieu, ſongez qu'il faut perdre ou gagner ce traître,
Que vous êtes enfin fille de Cicéron.
Retournez chez Probus, moi je vais chez Caton.
C'eſt-là que je pourrai dans le cœur d'un ſeul homme
Retrouver à la fois nos Dieux, nos Loix & Rome.

FIN.

LE

TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la première fois, le 23 *Décembre* 1754.

G 4

A MADAME

BIGNON,

Maitresse des Requêtes.

MADAME,

Vous dédier le Triumvirat, c'est offrir un enfant à sa mère : heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation ! Plus heureux encore, si

vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage & si éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès, vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre? Quand on sait si bien penser & si bien parler, je crois, MADAME, qu'il est honteux de se taire. Je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous, que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis; mais on n'est pas Poète impunément. Malgré un grand nombre de fautes, que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage, que je vous rends, avec serment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez

d'entreprendre. Vouloir bien devenir, à votre âge, le Précepteur d'un homme de quatre-vingt-un ans, eſt un trait digne de vous.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt-un ans, âge qui femble inviter à l'indulgence, fe foit vu auffi cruellement traité par la cabale que je le fus à la première apparition de cet Ouvrage. Il eft rare en même temps que le Public fe foit jamais déclaré fi vivement & fi promptement contre des manœuvres odieufes qui l'avoient indigné, puifqu'à la feconde repréfentation de cette Tragédie, il me prodigua plus d'applaudiffemens, que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Pièces. On eût dit qu'il fe faifoit un point d'honneur de protéger un vieux nourriffon qu'il a paru adopter dès fes premières productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'abfurdités contre cet Ouvrage, jufqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la fatisfaire qu'une méchanceté fi ftupide. Je laiffe à penfer quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchaîne-

ment me feroit croire que je puis encore exciter l'envie; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les ſuffrages du Public, & de lui donner des marques de ma reconnoiſſance. Je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaiſe humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.



ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR, } *Triumvirs.*
LÉPIDE, }

CICÉRON, *Conful.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguifé fous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

MÉCENE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du grand Pompée.*

La Scène eft à Rome dans la Place publique.

TRIUMVIRAT.



Dieux! quel affreux objet!
La tête de mon pere!


BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA



LE TRIUMVIRAT OU LA MORT DE CICÉRON, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLIE, *ſeule.*

Où vais-je, infortunée? & quel eſpoir me luit?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuſe nuit!
Effroyable ſéjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du ſang des Maîtres de la Terre,

Lieux dont le ſeul aſpect fit trembler tant de Rois;
Palais où Cicéron triompha tant de fois,
Déſormais trop heureux de cacher ce grand-homme,
Sauvez le ſeul Romain qui ſoit encor dans Rome.

(*appercevant le Tableau des Proſcrits.*)

Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau?
Ah! que de noms ſacrés proſcrits ſur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta miſère,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux père,
Qu'on peut, ſans t'offenſer, nommer auſſi le tien.
Hélas! après les Dieux, il eſt ton ſeul ſoutien.

(*à la Statue de Céſar.*)

Toi, qui fis en naiſſant honneur à la Nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuſe impoſture;
Trop aimable Tyran, illuſtre ambitieux,
Qui triomphas du ſort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eſt ton fils, a plus fait pour ta gloire

(*Elle montre le nom d'Octave à la tête des Proſcripteurs.*)

Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
Céſar, vois à quel titre il prétend t'égaler.
Mais c'eſt en proſcrivant qu'il ſait ſe ſignaler.
Sacrifie à nos pleurs ce Succeſſeur profane;
Si ton cœur l'a choiſi, ta gloire le condamne:
Ce n'eſt pas ſous ſon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin.
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,

Nous

Nous respirions du moins sans honte & sans allarmes.
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur :
Mais sous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome, arbitre des Rois, va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi !

(*à la Statue de Pompée.*)

Ah ! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi ?
Misérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monumens de vengeance & de haîne !
Plus on dispersera vos restes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus ;
A ce nouveau César, sois un nouveau Brutus.
Octave est si cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime...



SCÈNE II.

CLODOMIR, TULLIE.

TULLIE.

Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas, que je le plains! c'eſt le chef des Gaulois.
Tandis que pour mon père il expoſe ſa vie,
Mon père pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en eſt fait: la colère céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte.
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux;
Les Autels ne ſont plus qu'un refuge effroyable,
Que ſouille impunément le glaive impitoyable.
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon père:
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mère.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des Eſclaves traîner leurs Maîtres expirans.

Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haîne & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit, à les voir, l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurrière,
Que c'eſt le dernier jour de la Nature entière;
Et, pour comble de maux dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends.
D'infortunés Proſcrits une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſala, Métellus & Piſon:
Mais ce n'eſt rien pour moi, ſi je n'ai Cicéron.
C'eſt à ce rendre ſoin que mon amour s'applique,
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant.
C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes allarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir! Ah! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein,
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, ſonr de trop foibles armes;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une âme au déſeſpoir.
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,

Écoutez-moi du moins en ce moment funeste.
De ce père si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite
Qui n'est pour Cicéron ni sûre, ni secrette.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux;
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux.
Dangereux & prudent, plus adroit que sincère,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre père.
Mécène est avec lui. Ce sage Courtisan,
Peu digne du malheur de servir un Tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.
Octave vous adore, & prétend, à son tour,
Que votre père & vous couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie.
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang! Ah! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ôse braver ici pour sa défense.
Eh! quel sang fut jamais si précieux pour nous?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous?
Clodomir, il est temps de vous ouvrir mon âme.

J'ai vu, ſans m'offenſer, éclater votre flamme.
J'ai ſouffert ſans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretînt de ſes feux;
Et, cédant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi long-temps inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu.
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine;
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix.
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre,
Si ce cœur, pénétré de vos ſoins généreux,
N'avoit cru vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir : la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaîne.
Plaignez-moi, plaignez-vous; mais reſpectez mon cœur,
Ses regrets, ſon devoir, ſa gloire & ſa candeur.
Un Rival... (à ces mots, ne craignez rien d'Octave;
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Eſclave.)
Un Rival plus heureux va cauſer nos malheurs,
Et je n'oſerai plus vous donner que des pleurs.

Pour la dernière fois, écoutez leur langage :
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée?... hélas! que n'est-ce vous?
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux !
C'est vous en dire assez, & j'en dis trop peut-être;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître,
Consultez mon devoir... Ah! fuyez, Clodomir;
Quelqu'un vient, & je crois que c'est un Triumvir.
Mon père vous attend.

SCÈNE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

VERTUEUSE Tullie,
Arrêtez un moment; c'est moi qui vous en prie.
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux?
Triumvir malgré moi, tyran sans barbarie,
Je venois avec vous pleurer sur la Patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu souffre trop en ce funeste lieu,
Dont je ne puis chasser mes Collègues impies,
Monstres dans les Enfers nourris par les Furies;

Et le Sénat, en proie à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réservés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs sont leur unique ouvrage,
La haîne & le mépris vont être mon partage.
Sur un honteux soupçon & si peu mérité,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile;
Dans l'Espagne, où j'ai su me choisir un asyle,
Je vais chercher, Madame, un Ciel moins corrompu,
Pour sauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui fait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du sort,
Tant qu'il lui reste un bras pour lui donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome est votre mère?
Demeurez, imitez l'exemple de mon père,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encensa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir;
Son honneur est de vaincre; &, vaincu, de mourir.
De toute autre vertu rejettez le mensonge;
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe.

SCÈNE IV.

CICÉRON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que pour ſoi.

CICÉRON.

Près de voir conſommer mon deſtin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuſe table,
(*montrant le Tableau des Proſcrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir.
Hélas! c'eſt aujourd'hui tout ce que je deſire,
Vous n'aurez pas beſoin, cruel, de me proſcrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de juſtice aux ſoins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh! quel autre deſſein peut vous conduire ici?
Lépide, eſt-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs ſacrilége artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un Tyran!

LÉPIDE.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie;
La mienne vous révère, & la vôtre s'oublie.
Quoi! si savant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'est vous qui des Tyrans m'imputez les fureurs!
Ah! de leur cruauté loin que je sois complice,
Il n'est point de momens où mon cœur n'en gémisse.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas?
Si votre cœur est pur, vos mains ne le sont pas.
Le sang coule à vos yeux, vous n'osez le défendre;
C'est vous qui le versez, en le laissant répandre.
D'Antoine & de César Collègue sans honneur,
Lorsque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous osez disputer votre tête,
Trop heureux, en fuyant, d'éviter la tempête.
Inutile Tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un Tyran courageux;
Et si c'est à régner que votre cœur aspire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire.
Unissons nos efforts & notre désespoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir.

Lorſque de Rome en feu les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous.
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour Pères de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie.
Duſſions-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance!
Abandonnez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe.
Il n'eſt plus de Romains, ni de Loix, ni d'État,
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat.
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême,
Ne ſongez qu'à ſauver votre fille & vous-même.
Tout l'Univers en vain s'intéreſſe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.
Échauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine,
Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proſcrits;
Et vous pouvez juger quel en ſera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne ſe venge,
Et que de Lucius vous ne ſoyez l'échange.
Octave, qui pourſuit l'oncle du Triumvir,
Ne ſe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'appaiſera la haîne de Fulvie,

Que de tout votre ſang on ne l'ait aſſouvie.
Il eſt vrai que contr'eux Octave vous défend;
Mais de ſes intérêts ſon amitié dépend.
La ſeule ambition gouverna ſa jeuneſſe,
Et le gouvernera juſques dans ſa vieilleſſe:
Ainſi n'attendez rien de ce volage appui,
Que vous perdrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
J'ai fixé mon ſéjour ſur les rives du Tage:
C'eſt ſur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir uſurpé reſtes injurieux,
Que je veux tranſporter Cicéron & mes Dieux.
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

Qu'entends-je?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir;
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom;
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe

Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence.
Le reſpect ſur Céſar m'impoſa le ſilence;
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut, ainſi que la gloire, habiter un grand cœur.
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort & mes revers;
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

LÉPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que l'on vous juſtifie?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie.
Je crains un déſeſpoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre;
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LÉPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer:
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chère,
Daignez me confier & la fille & le père;

Que je puisse, en sauvant des jours si précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conservons au Sénat un ami si fidèle,
A Rome un Magistrat qui fut si digne d'elle;
Dans notre exil commun venez me consoler.
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prevenant redoutez les finesses;
Mais craignez encor moins son art que ses promesses.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez;
J'aurai moins à rougir de me donner un Maître,
Que de suivre un ami si peu digne de l'être.
Que César me soutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout est égal pour moi.
Si le Destin me garde une fin malheureuse,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuse.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu. Grands Dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie?

LÉPIDE.

Je ne vous presse plus; mais, avant mon départ,
D'un secret important je veux vous faire patt.

Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,
Eſt depuis quelque temps caché dans l'Italie.
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici.
Gardez-vous d'embraſſer ce dangereux parti.
Celui des Conjurés ſeroit moins sûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhorre;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire?

LÉPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire.
En vain vous prétendez, ſous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un Guerrier connu par tant d'exploits.
Cicéron, mon deſſein n'eſt pas de vous ſurprendre:
Je ſais tout, j'ai tout vu, ceſſez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée, & trop connu ſes fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux ſe ſoient mépris;
Je viens de l'entrevoir.

CICÉRON.

Eh bien! ſi de ſon père
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chère,
Loin de rougir des biens qu'il répandit ſur vous,
Qu'un noble ſouvenir vous les rappelle tous.
De ce nom ſi vanté ranimons la puiſſance,

Et d'un fils malheureux embraſſez la défenſe ;
Détruiſons les Tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat.
Qu'aux tranſports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les ſoutiens & les maîtres du monde ;
Mais ne le ſoumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la nobleſſe ;
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foibleſſe.
Je vois des Généraux qui n'auront pour Soldats
Que des Proſcrits errant de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique eſpérance
Eſt de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi ;
Choiſiſſez l'un de nous, & comptez ſur ma foi :
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile.
Pour la dernière fois, je vous offre un aſyle ;
Adieu.

SCÈNE V.

CICÉRON, *ſeul.*

Foible Tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes ſoins, ta honte, & tes conſeils ;

Lâche, plus digne encor de mépris que de haîne.
Déjà le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce palais.
Allons. Mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'allarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer.
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie,
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.
Unissons-les, donnons à César un Rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomptable Génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

OUI, Mécène, je fais qu'une ardente vengeance
A fouvent confondu le crime & l'innocence;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien;
Que la haîne eft injufte & n'examine rien :
Mais je fais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.
Quel que foit mon courroux, il eft fi légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime.
Le feul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'eft l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funefte amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux

Triomphera toujours dans ces augustes lieux.
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoit?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le Peuple à plus d'obéissance;
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César, pour rétablir l'État en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance;
Il sentit (& j'ai dû le sentir comme lui)
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul Maître aujourd'hui.

MÉCÈNE.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique,
C'est de vous voir, Seigneur, sauver la République,
D'Antoine qu'il méprise abbaisser la grandeur,
Devenir du Sénat l'âme & le protecteur.
Sur tout autre projet il sera plus flexible;
Cependant, à vos soins il m'a paru sensible.
Essayez d'engager ce fier Républicain
A vous laisser jouïr du pouvoir souverain;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire,
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver.
Le plus digne de vous est de le conserver.

Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux, dans un État naissant,
Que ces hommes de bien que le Public admire;
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embrassent le parti des Autels ou des Loix,
Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.

SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE, CICÉRON.

OCTAVE.

J'APPERÇOIS Cicéron; laisse-nous seuls, Mécène.



SCÈNE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

QUE sa douleur me trouble & me cause de peine !
(*haut.*)
A votre nom célèbre on doit trop de respect,
Pour croire que le mien vous puisse être suspect.
Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre,
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri,
Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu désirer ma présence ?
César, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Ah ! ce n'est ni son fils, ni César que je voi.
Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.
Malheureux ! pouvez-vous, sans l'inonder de pleurs,
Sur son sein déchiré déployer vos fureurs ?
O César, ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître ;
Brutus qui l'a versé, méritoit mieux d'en être.

Le meurtre des vaincus ne fouilloit point tes pas;
Ta valeur fubjuguoit, mais ne profcrivoit pas.
Si tu verfois du fang pour foutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire.
Et vous, fans redouter l'exemple de fa mort,
Vous femblez n'envier que fon funefte fort.
Peu jaloux d'hériter de fes fages maximes,
Cruel, vous ne fongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reptoche odieux qui bleffe mon honneur,
Cicéron, modérez l'indifcrette rigueur.
Mais, pour juftifier un difcours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
Céfar, que vous venez de placer dans les Cieux,
Et que, pour m'abbaiffer, vous égalez aux Dieux,
En quels lieux; répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie?
Eft-ce aux champs de Pharfale, où, pour votre bonheur,
La Victoire à genoux couronnoit fa valeur?
Non; ce fut au Sénat, & dans le fein de Rome
Que l'on ofa trancher les jours de ce grand-homme;
Et vous m'ofez blâmer de répandre le fang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!
Quel autre ai-je profcrit, Orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre.
Quelque fang qu'à fa mott j'ôfe facrifier,

Je n'en connois aucun digne de l'expier.
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'eft des plus noirs forfaits confacrer la licence.

CICÉRON.

Un meurtre, quel qu'en foit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait;
Mais les Républicains ne fe font pas un crime
D'immoler un Tyran, même digne d'eftime.
Ils ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'élève au-deffus d'eux la naiffance ou la Loi;
Et, fans avoir pour lui les Loix ni la naiffance,
César ofa des Rois s'arroger la puiffance.
Non que des Conjurés j'approuve la fureur;
Je détefte leur crime, encor plus fon vengeur;
Car vous multipliez à tel point les fupplices,
A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il femble que César renaiffe chaque jour,
Et que chacun de nous l'affaffine à fon tour.
Contre un Peuple à genoux armer la tyrannie;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de fes ennemis fe défaire à fon choix;
Rendre le glaive feul l'interprète des Loix;
Employer, pour venger le meurtre de fon père,
Des flammes ou du fer l'odieux miniftère;
Donner à fes Profcrits, pour Juges, fes Soldats;
Du neveu de César voilà les Magiftrats.

Qui vous a confié l'autorité ſuprême?

OCTAVE.

Le beſoin de l'État, mon épée, & moi-même.
Et de quel droit enfin oſez-vous aujourd'hui
Interroger Céſar, & Céſar votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous ſeroit fatale;
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale.
Dès que Céſar n'eſt plus, & qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir, par votre politique,
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'eſt évanouï depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître:
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir.
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour, & triomphe des Loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſavoir ſe faire un heureux eſclavage.
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion;
Le nom de République, une autre illuſion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuſe chimère,

Source de trop de maux pour vous être encor chère.
Qu'efpérez-vous enfin, quand tout eft renverfé,
Quand le Sénat n'eft plus qu'un troupeau difperfé?
Où font vos légions, pour foutenir la gloire
De ce corps dont, fans vous, on perdroit la mémoire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils impofoient au refte des humains;
L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains, fi, pour ce haut emploi,
Ils n'avoient déformais à redouter que moi!
Mon Collègue infolent vous fait affez connoître
Que d'un emploi fi noble il fe rendroit le maître,
Si vous pouviez fouffrir qu'il osât s'en faifir;
Mais vous me choifirez, fi vous favez choifir.
Le cruel Triumvir demande votre tête;
Son crédit l'obtiendra, fi le mien ne l'arrête.
Un intérêt fi cher doit nous concilier.
Pour mieux détruire Antoine, il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous fauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié fincère.
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon père.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille eft à toi,

Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie.
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un Tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modèle.
Rentre dans ton devoir, sois Romain; à ce prix,
Tu deviendras bientôt son époux & mon fils:
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux, quand tu voudras, me livrer à Fulvie.

SCÈNE IV.

OCTAVE, *seul.*

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, & d'un complot me le fait soupçonner;
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace!
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.



SCÈNE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TANDIS que pour lui ſeul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup diſparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit ſon grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet ſi digne de pitié
Ne puiſſe triompher de votre inimitié?
Languiſſant, malheureux, ſans amis, ſans défenſe,
Auroit-il de Céſar eſſuyé quelque offenſe?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux ſont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon âme,
Ils ſeroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des ſentimens d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haîne que faſſe éclater votre père,
Pour oſer le haïr, ſa fille m'eſt trop chère.
Je n'oublîrai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eſt à lui que je dois l'objet de mon amour.

Ah ! loin de l'outrager, c'eſt Cicéron lui-même
Qui venge ſes chagrins ſur un cœur qui vous aime.
Plus il eſt malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi ſeul pour appui.
C'eſt pour lui conſerver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie.
Lorſque Céſar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eſt encor plus injuſte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie;
Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!
A vous voir d'un hymen nous impoſer la loi,
On croiroit que Céſar peut diſpoſer de moi;
Et qu'au mépris des Loix, au défaut du divorce,
Il peut, quand il voudra, m'obtenir par la force;
Et qu'enfin, au-deſſus d'un Citoyen Romain,
Il veut de ſes amours traiter en Souverain.
Encor, ſi vous aviez abdiqué la puiſſance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'eſpoir.

OCTAVE.

Si j'oſois abdiquer le ſouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déſormais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, père de la Patrie;

D'un Romain, qui ne ſait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu, comme vous, des chimères Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à ſon tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix, ni République?
Impérieux Amant, qui me parlez en Roi,
Savez-vous que Brutus eſt moins Romain que moi?
Régnez, ſi vous l'oſez; mais croyez que Tullie
Saura bien ſe ſouſtraire à votre tyrannie.
Si du ſort des Tyrans vous bravez les haſards,
Il naîtra des Brutus autant que des Céſars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux ſilence
Eût été plus ſéant que tant de violence.
Je ne m'attendois pas qu'un ſi cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.
De l'ingrat Cicéron j'ai ſouffert les caprices,
Sans me plaindre de lui, ni de ſes injuſtices.
Votre père au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ſes emportemens il n'a rien ménagé;

Avec mes ennemis ſon cœur d'intelligence,
N'a jamais reſpiré que haîne & que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les ſiens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens.
Je viens d'en eſſuyer la plus ſanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure;
Et l'on m'outrage, moi! je ſuis un inhumain
Dont, ſans crime, à ſon gré, l'on peut percer le ſein!
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux ſupplices
Du meurtre de Céſar l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc,
S'abbreuve dans le mien du reſte de ſon ſang.
Céſar, qui juſqu'au Ciel vit élever ſa gloire,
Immortel ornement du Temple de Mémoire;
Céſar, indignement traîné dans le Sénat,
N'eſt point encor vengé d'un ſi noir attentat:
Et, ſi je veux vous plaire, il faut que je l'oublie,
Que je laiſſe un champ libre au père de Tullie,
Qui veut que de Céſar les lâches meurtriers
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers;
Et que, ſacrifiant à Brutus ſon idole,
J'aille de ſon poignard orner le Capitole!

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres ſoumis,
Cicéron à vos coups dût livrer ſes amis;

Que, de vos cruautés ſpectateur immobile,
Son cœur déſeſpéré vous laiſſeroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres ſoins le devroient occuper aujourd'hui.
Antoine, avec fureur ſoulevé contre lui,
Me demande à grands cris le ſang de votre père.
Notre hymen peut ſauver une tête ſi chère.
Quoique d'un Triumvir tout ſoit à redouter,
A peine, ſur ce point, on daigne m'écouter;
Le péril, cependant, redouble, & le temps preſſe.
Au ſort de Cicéron Rome qui s'intéreſſe,
Sans doute avec plaiſir verroit notre union
Le terme ſpécieux de la proſcription.
Devenez de la paix le lien & le gage;
C'eſt l'unique moyen de diſſiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel inſtant,
C'eſt le frivole honneur d'un refus éclatant:
Mais ne préſumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me deſtine.
Si je m'en dépouillois, ce ſeroit me livrer
Au premier aſſaſſin qui voudroit s'illuſtrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre.
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,

Que de me voir un jour unie à votre ſort;
Cependant, ſi Céſar veut dépoſer l'Empire,
A ſon fatal hymen je ſuis prête à ſouſcrire;
Dût mon cœur indigné n'y conſentir jamais,
Je me ſacrifierai pour le bien de la paix:
Mais, ſi vous uſurpez l'autorité ſuprême,
Vous pouvez de mon ſang teindre le Diadême.
Que ne peut ma mort ſeule en relever le prix,
Et ſauver de vos coups tant d'illuſtres Proſcrits!

OCTAVE.

Ah! c'en eſt trop; ſongez, orgueilleuſe Tullie,
Que c'eſt vous qui livrez votre père à Fulvie.

SCÈNE VI.

TULLIE, *ſeule.*

BARBARE, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous ſaurons mieux mourir que tu ne ſais règner.
Dieux cruels, épuiſez ſur moi votre colère,
Ou de ſon déſeſpoir daignez ſauver mon père.
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, ſi l'on veut imiter Cicéron!
Tout eſt perdu pour moi.

SCÈNE VII.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, Madame.
Quel trouble, à mon aſpect, s'empare de votre âme !
Quoi! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs !
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma conſtance.
Ah, Tullie! autrefois ma plus chère eſpérance,
Pardonnez à mon cœur quelques tranſports jaloux ;
L'heureux Céſar va-t-il devenir votre époux?

TULLIE.

Eh! plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre !
Vous & moi nous ſerions peut-être moins à plaindre.
Offrez à ma douleur de plus dignes objets.
Accablé de ſes maux, conſumé de regrets,
Mon père, avant ſa mort, veut que notre hyménée
Éclaire de ſes feux cette horrible journée.
Eh ! que lui ſervira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du ſort le plus affreux ?
Quel temps a-t-on choiſi pour me faire connoître

Un

Un époux qui n'aura qu'un ſeul moment à l'être?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main;
Ce n'eſt pas moi qui dois borner votre deſtin.
Lorſque j'ai deſiré que vous fuſſiez Pompée,
Hélas! qu'en ce ſouhait mon âme s'eſt trompée!
A peine mon amour voit combler ce deſir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir.
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un myſtère?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre père;
Je craignois de jetter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux.
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée
De ſe montrer ici ſans éclat, ſans armée;
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Céſars?
Et que ne veut-on pas, quand l'amour eſt extrême?
Clodomir deſiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus, ſans votre amour, pouvoit-il être heureux?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez: depuis quand votre cœur intrépide
N'oppoſe-t-il au ſort qu'un déſeſpoir timide?
Je viens de raſſembler quelques Soldats épars,
Diſperſés ſous leurs Chefs autour de ces remparts;
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre.
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,

J'efpère que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en refter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eft plus d'efpérance,
Allons de la Sicile implorer l'affiftance.
Ma flotte nous attend, je règne fur les eaux;
Engageons votre père à fuir fur mes vaiffeaux.
Il eft honteux pour lui de fe laiffer profcrire.
Vous avez fur fon cœur un fouverain empire,
Venez; faifons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de profcrire à fon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de fa vie;
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du fecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

Héritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer son char du globe de la Terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguste nom
Vous daignez allier celui de Cicéron.
Je ne vous ceindrai point le front d'un Diadême;
Je n'ai plus de trésor que cet autre moi-même.
O mon fils! puisse-t-il faire votre bonheur,
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur!
Et vous, unique bien que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon âme & mes pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs!
Je veux, avant ma mort, que ma main vous unisse.
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice:

Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un père malheureux.
Je ne veux plus vous voir dans une trifte Ville
Où les morts même ont peine à trouver un afyle.
Approchez, mes enfans; venez, embraffez-moi;
Jurez-vous dans mon fein une conftante foi.
De nos derniers adieux fcellons une alliance
Que nous défirions tous avec impatience.
Que vois-je? On fe refufe à mes embraffemens!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorfqu'avec bonté votre amour nous affemble,
Ne nous uniffez-vous que pour mourir enfemble?
Et comment, fans frémir, pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau défefpoir contre nous vous anime?
De nos foins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'eft vous-même, Seigneur, qui, dans ce trifte jour,
Me faites, malgré moi, douter de votre amour.
Quoi! ce père, l'objet de toute ma tendreffe,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît fans ceffe;
Ce père, qui fembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra déformais me voir qu'avec effroi!
Quel tranfport imprévu de votre âme s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port;

Faites-vous fur vous-même un généreux effort.
C'eft votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du père le plus tendre autrefois fi chérie,
Qui, la mort dans le fein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie eft dans vos mains, & ne tient qu'à la vôtre;
Daignez en ce moment nous fuivre l'un & l'autre.
Ce lieu n'eft point encore entouré de Soldats
Qui puiffent obferver ou retenir vos pas.
Nous pouvons en fecret gagner les bords du Tibre;
Mon père, fuivez-nous, puifque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Profcrits.

CICÉRON.

Ah! c'eft moins par refpect pour moi, que par mépris.
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eft pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie.
Si fa main m'eût profcrit, l'Univers auroit fu
Que parmi ces Héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome;
En implorant fes Dieux, c'eft moi feul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers foupirs
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers defirs.
J'ai tant vécu pour moi, fi peu pour ma Patrie,
Que je veux dans fon fein du moins finir ma vie.
Si je fuyois, Céfar, qui me redoute encor,
A fes projets bientôt donneroit plus d'effor.

SEXTUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,
César aime Tullie, & craint peu votre haîne.
Dans ses murs malheureux Rome va succomber:
Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber,
Lorsqu'en lui conservant un ami si fidèle,
Nous pouvons espérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés,
La Sicile, Brutus, Rhodes, les Conjurés?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille, errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile!

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la Terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traversez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout,
Enfans infortunés d'une Ville déserte,
Qui ne peut plus sentir vos soins, ni votre perte.
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?
Donnons-lui des secours plus brillans & plus sûrs.
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,

Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux?
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une Ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie.
C'eſt-là que notre honneur nous rappelle aujourd'hui;
Rendons-nous à ſa voix, & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa Patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi?
(*Il montre la Statue de Pompée renverſée.*)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi;
Ces marbres mutilés, dont le morne ſilence
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance.
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable;
Et, pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir.
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir.
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain.
Mais, mourir pour mourir n'eſt qu'une folle ivreſſe,
Triſte enfant de l'orgueil, nourri par la pareſſe.
Ranimez-vous, mon père, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il est vrai que Sextus la respecte & l'admire,
Qu'il règle donc ses soins sur ceux qu'elle m'inspire.

SEXTUS.

C'est-à-dire, Seigneur, que, pour vous imiter,
Il faut mourir ensemble, & ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah, Sextus! quoi! c'est vous qui voulez que je fuie!
Non, ne vous flattez pas que je passe en Asie,
Ni que, des Conjurés empruntant le secours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours.
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je suis prêt, pour contenter Tullie,
A sortir avec vous de ce triste Palais.
La nuit, à Tusculum, nous nous joindrons après;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez soin de vous rendre,
Avec quelques Soldats, au Pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien;
Adieu. Mais, avant tout, je veux revoir Mécène.



SCÈNE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

Ah, Sextus! notre fuite eſt encore incertaine;
Mécène à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne feront pas ſuivis.
On vient: éloignez-vous; c'eſt Céſar qui s'avance.

SEXTUS.

Il feroit dangereux d'éviter ſa préſence,
Le Tyran nous a vus; je me rendrois ſuſpect,
Si je diſparoiſſois à ſon premier aſpect.
Il croit que ſur ſes bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu Céſar, quel qu'il puiſſe être.

SCÈNE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

Je cherchois Cicéron; je veux encor le voir,
Quoique ſa dureté me laiſſe peu d'eſpoir.

Mais ! que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me difputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il feroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître ;
Et fur-tout un Gaulois. Qu'il retourne en fon Camp ;
C'eft parmi fes Soldats qu'il trouvera fon rang.

SEXTUS.

Depuis quand fommes-nous fous ton obéiffance,
Pour ofer me parler avec tant d'arrogance ?
Le fort de mes pareils ne dépend point de toi ;
Je ne relève ici que des Dieux & de moi.
Aux Loix du grand Céfar nous rendîmes hommage ;
Mais ce ne fut jamais à titre d'efclavage.
Comme de la valeur il connoiffoit le prix,
Il eftimoit en nous ce qui manque à fon fils.
Sans le fer des Gaulois, le Céfar qui me brave
Eût vu borner fa gloire au fimple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je ? Holà, Licteurs.

TULLIE.

César, modère-toi.
Apprends que ce Guerrier eſt ici ſur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
Penſes-tu n'outrager que des cœurs ſans vertu?
S'il te faut des garans, je réponds de la ſienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne.
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés reſpecte au moins les droits.
Sois humain, généreux; & ceſſe de proſcrire,
Si tu veux ſur les cœurs t'établir un empire.
L'art de ſe faire aimer, & celui de régner,
Sont deux arts que ton père auroit dû t'enſeigner.
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un Guerrier qui n'eſt point ſoumis à ta puiſſance;
Juſqu'au dernier ſoupir je défendrai ſes jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous juſtifiez trop le courroux qui m'anime.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ſes divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité ſuprême.

Je sais qu'il a sauvé Messala, Métellus,
Lucilius, Pison, les fils de Lentulus :
Mais, malgré son orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En sauvant tes Proscrits, j'ai fait ce que j'ai dû.
Ton père, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même, applaudissant à mes soins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, soit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oser de nous deux être le plus grand-homme.

OCTAVE.

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort....

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image;
(*Elle lui montre la Statue de César.*)
Que sa clémence au moins devienne ton partage.
Du grand nom de César si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter.
Épargne ce Guerrier, je demande sa vie;
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles ſoupçons?
De la vertu, du moins, empruntez le langage.
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier,
Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence,
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(*aux Licteurs.*)

Vous, ſuivez-moi.

SCÈNE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

SEXTUS, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puiſqu'il eſt ſans effet.
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colère.
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon père,

Octave n'eſt pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux.
Tenté plus d'une fois d'en punir l'inſolence....
Qu'il rende de ſes jours grâce à votre préſence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en eſt pas un pour vous;
Un amant mépriſé ne fait point de jaloux:
Mais un grand cœur doit-il céder ſans eſpérance
Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort,
Son trépas ſeul peut-il relever votre ſort?
Tout vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui, ſans gloire, en ces lieux, ſe verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus; fuir n'eſt un déshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles.
Tandis qu'en ce palais on nous laiſſe tranquilles,
Allons, ſans plus tarder, rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécène, exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins allarmer ſur ſon zèle.
Je vois, ſur ſon départ, que mon père chancèle.
Courons le raffermir: Octave eſt violent;
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien; je connois la prudence

De ce nouveau Tyran peu sûr de sa puissance.
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

SCÈNE V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.
Ah! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie.
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie?
(*à Philippe.*)
Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur élève sa présence!
O mes yeux, contemplez! voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.

Hélas ! ſi c'étoit lui.... Mais puis-je méconnoître
Et les traits & la voix de mon auguſte maître ?
Quelle horreur en ces lieux règne de toutes parts !
Dieux ! quel ſpectacle affreux vient frapper mes regards !

(*Il s'appuie ſur les débris de la Statue de Pompée.*)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arroſez-vous des pleurs d'un malheureux Eſclave ;
Ou plutôt, revivez, triſte objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'âme d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? Et qu'eſt-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance ; à m'immoler ta main eſt-elle prête ?
Que vois-je ? Quel mortel ſe préſente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'eſt-il donc plus de vertu ſous les Cieux ?
L'erreur qui me flattoit malgré moi ſe diſſipe.
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe ?
Ce fidèle affranchi du plus grand des mortels,
Qui ſembloit avec lui partager ſes Autels,
Que ſes derniers ſoupirs avoient couvert de gloire ;
Ce Philippe, autrefois ſi cher à ma mémoire ;
Qui ſut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe eſt devenu chef de mes aſſaſſins.
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrens de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes !

Va,

Va, comble tes forfaits : ſi tes barbares mains
N'ont point aſſez trempé dans le ſang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien, ennoblir ton épée;
Plonge-la dans le ſein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah, Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord?

PHILIPPE.

Écoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeller l'hiſtoire de ma vie;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illuſtre Élève,
Contre un infortuné s'indigne & ſe ſoulève?
A-t-il pu ſoupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien?

(Il montre la Statue de Pompée.)
Hélas ! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter ſur ma fidélité,
Me prévint, & bientôt m'accorda ſon eſtime.
On ſait que ce Tyran s'eſt fait une maxime
D'attacher à ſon ſort les hommes généreux
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux.
C'eſt ainſi que j'ai ſu gagner ſa confiance :
Mais, dans l'art de tromper imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un Eſclave fidèle
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zèle.
Octave ne croit plus que vous ſoyez Gaulois.
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les Proſcrits échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Allarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux ;
Et, ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyez Sextus :
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie ;
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.

Les momens vous sont chers, & c'est fait de vos jours,
Si de ceux du Tyran je n'abrège le cours.
Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre :
Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre ;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime :
Mais je vois d'un autre œil l'Autel & la Victime.
Le Destin n'a point mis des sentimens égaux
Dans l'âme de l'Esclave & celle du Héros.
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon Maître.
Qui, d'Octave & de vous, aujourd'hui le doit être ?
César ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi ;
Et le plus fier Tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin.
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,

Ce n'eſt que le punir, alors qu'on l'aſſaſſine.
Se laiſſer prévenir eſt moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abbattu.
Il ne vous reſte plus qu'une fuite douteuſe;
Pour le fils de Pompée elle ſeroit honteuſe.
Bientôt de toutes parts vous ſerez obſervé;
Prévenez donc le coup qui vous eſt réſervé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon père, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver Céſar: daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre.
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

Orgueilleux monumens d'une grandeur passée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers ayeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux;
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éternifer la gloire;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris.
Déjà les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(*Il jette les yeux sur le Tableau des Proscriptions, & il y voit son nom.*)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,

Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis proscrit; que mon âme est ravie!
Je renaîs, au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône & de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chère Patrie!
Eh! que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien!
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien!
Au milieu des tourmens je serois mort tranquille;
Je vivois pour toi seule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

MÉCÈNE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'EN est fait, voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'espère en vain; c'est le sage Mécène,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramène,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCÈNE.

Malgré les ſoins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une ſecrette joie
Qui diſſipe ma crainte & flatte mon eſpoir.
Céſar l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, ſouffrez que je vous concilie.
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux ſoins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus auſtères,
Qu'en des temps moins cruels ſe preſcrivoient nos pères.
Ce n'eſt qu'en ſe pliant à la néceſſité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité.
Un torrent n'a jamais cauſé plus de ravage,
Que lorſqu'à ſon courant on ferme le paſſage.
Laiſſez-le s'écouler, & nous donnez la paix:
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclurre,
Rebuté d'outrager les Dieux & la Nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts;
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des Édits nouveaux
Ordonnent de fouiller juſques dans les tombeaux;

Que fon avidité, par des Loix inhumaines,
Impofe des tributs jufqu'aux Dames Romaines?
Vous fait-il efpérer que de notre union
L'inftant fera la fin de la profcription?

MÉCÈNE.

C'eft pour vous que d'hier Céfar l'a fufpendue.

CICÉRON.

Eh bien! fur ce Tableau daignez jetter la vue.
(*Il lui montre le Tableau de la Profcription.*)
Pour me mieux diftinguer, c'eft mon funefte nom
Qui feul en fait le prix.

MÉCÈNE.

Dieux! quelle trahifon!
Céfar auroit dicté cet arrêt fanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire
Qui feul aura tracé cet horrible décret.
Eh! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait?
Céfar, jufqu'à ce point, eût-il flétri fa gloire?
Si je l'en foupçonnois, ou fi j'ofois le croire,
Loin de tenter encor de le juftifier,
Je ferois le premier à le facrifier.
S'il eft vrai que Céfar ait voulu vous profcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire infcrire.
Adieu; fi je ne puis vous fauver de fes coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

SCÈNE III.

CICÉRON, *seul.*

EH ! qu'importe à César que nous mourions ensemble,
Et qu'un même supplice aux Enfers nous rassemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtisan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran !

SCÈNE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

JE le vois ; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée.
Parlons ; fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans !

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécène?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.
Mais, sur un autre point, César, écoute-moi ;

C'eſt l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre ſur toi-même.
Si, pour nous accabler de maux & de douleurs
La terre a ſes Tyrans, le Ciel a ſes vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te puniſſe un jour de tant de barbarie.
Quels monſtres ont jamais immolé des enfans?
Peut-on trop reſpećter ces êtres innocens?
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne ſont pas pour toi plus redoutables;
Et cependant tu veux les priver de leurs biens:
Céſar leur eût plutôt prodigué tous les ſiens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure;
Son fils, pour ſe venger, détruiroit la Nature.
Eſt-ce ainſi que tu veux ſuccéder à Céſar,
Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à ſon char?
Imite ſa bonté; crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces décrets
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable?

CICÉRON.

Eh! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,

Dans l'ivreſſe, l'orgueil & le luxe allaité,
Monſtre, que le Deſtin n'a que trop bien traité,
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu, qu'une valeur ſauvage?
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure;
Reſpecte les faveurs que te fit la Nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main?
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain.
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
Sois Céſar, ſois un Dieu: tu le peux, tu le dois;
Trop heureux que le ſort te laiſſe un ſi beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défenſe.
Je ſouſcris à tes ſoins; je veux, en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur.
Au ſort des malheureux une âme ſi ſenſible
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort.
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien, lorſque ta voix m'implore:
Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore;

Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps
Pour des cœurs vertueux, j'ôse dire aussi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance.
J'attendois encor plus de ton adolescence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur, & sans affection.
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de sermens, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand-homme est pour eux un supplice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice.
Je n'espère plus rien, & je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés & tes soins;
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir,
Et rougis des discours que tu m'ôses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colère?
Qu'ai-je fait, qu'avant moi n'eût fait ici mon père?
N'obéissoit-on pas, lorsque César vivoit?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre, & je suis ton sujet.

Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toujours bien, ne ſonge qu'à mieux faire;
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix.
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triſte patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai juſques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'aſſurances,
Des hommes & des temps pèſe les circonſtances.
Mon père n'eut jamais que ſa gloire à venger,
Ainſi Céſar pouvoit pardonner ſans danger;
Pour un autre Céſar il n'eut point à proſcrire.
Qui, d'ailleurs, eût oſé lui diſputer l'Empire?
Je ne ſuis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que ſe fût immolé la juſtice ordinaire;
Dont Brutus a voulu lui-même ſe défaire,
Et que ce meurtrier n'a laiſſés dans ces lieux
Que pour m'aſſaſſiner, ou me rendre odieux:
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haîne publique.
Mais, en de vains diſcours c'eſt trop nous engager.
Je ne ſuis pas venu pour me faire juger.
Pour la dernière fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jufques-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour fimulé laiffons là les attraits.
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton âme,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'eft la foif de régner, voilà ce que tu veux:
Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en impofer par l'hymen de Tullie;
Faire croire aux Romains, puifqu'à toi je m'allie,
Que j'époufe à mon tour ta haîne & ta fureur,
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur fuprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin, c'eft moi feul qui dicte tes arrêts:
(*) Prétexte précieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une fecrette envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent Orateur, fonge que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil.
S'il me faut, pour régner, l'appui d'une famille,
Qu'ai-je befoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?

(*) Prétexte fpécieux de m'immoler après.
Ce Vers eft celui du Manufcrit de la Comédie Françoife.

Ingrat, ſi tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu, Céſar; je t'en rends grâce.
Mais il ne s'agit pas du ſort qui me menace,
Il s'agit des Romains. Pour la derniere fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami ſi perfide;
Ce n'eſt pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de ſecret tu cachois en ces lieux,
Injurieux objet d'une lâche tendreſſe,
Eſt le ſeul où ton cœur aujourd'hui s'intéreſſe.
C'eſt l'amant de Tullie; ôſe me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en juſtifier.
Pourquoi de ce rival te ferois-je un myſtère?
A-t-il trempé ſes mains dans le ſang de ton père?
Ou, ſi c'eſt un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable Tyran, détruis tous les humains.
C'eſt dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin le mépris & l'outrage.

Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON.

Va, fuis; je l'aime mieux encor que ta pitié.
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.

SCÈNE V.

CICÉRON, *seul.*

MAIS que sont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise,
Ou Sextus auroit-il manqué son entreprise?
Hélas! de Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront en vain;
Je ne reverrai plus ce peuple que j'adore.
Eh! puis-je désirer de le revoir encore?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité;
Et du moins je pourrai mourir en liberté.....



SCÈNE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE,

CICÉRON.

Mais, je vois mes enfans. Chers témoins de ma joie,
C'eſt pour la partager que le Ciel vous envoie.
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouïs des honneurs de ton père.
Vois, lis ſur ce Tableau la fin de ma misère.
Sextus, vous m'avez vu le front humilié,
Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare;
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh! comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite.

A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccède,
Et, plus le mal eſt grand, plus on fuit le remède.
Céſar ne vous a point encore abandonné.
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné.
Vous le ſavez, la mort n'a rien qui m'épouvante;
Des cœurs infortunés c'eſt la plus douce attente.
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'eſt qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie,
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Je ſaurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon père, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux
Des honneurs qu'un Eſclave obtiendroit comme vous?
Quel miſérable orgueil pour une âme Romaine!
Ah! loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce Tableau.
C'eſt dans le Ciel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau.
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,

C'eſt à mourir entr'eux que l'amour nous invite.
Laiſſerez-vous périr ces Guerriers généreux
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux ?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir ſa gloire ;
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.
Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours,
Eſt-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours ?

CICÉRON.

Ah ! je n'aſpire point aux honneurs de la guerre ;
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la Terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers.
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Lorſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſavoir mourir,
Et ſe rendre, quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même ?
Tullie eſt un Héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra s'élancer à travers les Soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille ?
Et comment oſez-vous haſarder nos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis ?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe,
Les ferez-vous périr pour toute récompenſe ?

SEXTUS.

Eh bien ! ſi rien ne peut nous ſauver de la mort,
Nous mourrons tous, du moins dignes d'un meilleur ſort.

CICÉRON.

C'eſt parler en Soldat, dont l'ardente manie
Mépriſe également & la mort & la vie.
Je ſuis père, & je dois mieux penſer qu'un amant
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte ?
Mon ſang appaiſera la fureur des Tyrans;
Ah ! laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfans.
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomptable :
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer ſon père & ſon époux ?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chère Tullie;
Pour m'aimer plus long-temps, conſervez votre vie.
On vient. Ah! c'en eſt fait; Dieux! quel moment affreux !
Hélas ! pour ma défenſe, ils ſe perdront tous deux.

SCÈNE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à Sextus.*

Vos amis aſſemblés ſous diverſes cohortes,
Pour vous accompagner, ſont déjà loin des portes.
(*à Tullie.*)
Madame, en ce moment, daignez ſuivre ſes pas.
Du ſort de Cicéron ne vous allarmez pas.
Octave, qui ne veut que ſemer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre âme trop conſtante,
Devoir ranger ſon nom au nombre des Proſcrits;
Mais, malgré le courroux dont ſon cœur eſt épris,
Il ne peut conſentir à livrer votre père.
Ainſi ne craignez rien de ſa feinte colère.
(*à Cicéron.*)
Loin de vouloir, Seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller ſur vos jours.
Marchons à Tuſculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira ſe rendre au rivage d'Oſtie.

CICÉRON.

Adieu, trifte témoin de mes vœux fuperflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, *seul.*

JE le connois enfin, ce rival trop heureux,
Que, pour nous, son seul nom rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt règner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein.
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour-à-tour!
Un Peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave?
Règne, puisque tu veux soumettre l'Univers;
Mais, en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance.
Avec une valeur égale à sa naissance,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui?

Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée.
Nous le verrons un jour disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.
(*) Mais je saurai bientôt prévenir son attente;
Immolons à la fois Sextus & son amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains,
Et de Rome son père a repris les chemins;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.
Mais, Mécène paroît.

SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

CHER ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi: cet Esclave infidèle,

(*) Mais ma fureur saura prévenir son attente;
Ou, du moins, pour jamais lui ravir son amante.
* *Ces Vers se trouvent dans le Manuscrit de la Comédie Françoise.*

Que je croyois ſi sûr & ſi rempli de zèle,
Par ſes fauſſes vertus abuſant mes eſprits,
Étoit d'intelligence avec tous les Proſcrits.
C'eſt lui qui les a tous ſauvés de ma pourſuite,
Et qui ſeul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCÈNE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir
Qu'en trompant votre haîne & votre fol eſpoir.
Et, d'ailleurs, devoit-il vous livrer ſon Élève?
A ce nom ſi chéri déjà l'on ſe ſoulève.
Si, par malheur, Sextus fût reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je!

MÉCÈNE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zèle impétueux,
Si de quelque retour votre âme étoit capable;
Mais, aux cris, comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inſpiré par de vils délateurs;
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.

L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis déshonoré.
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos Soldats, rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
(*) On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire
Fait du ſang des Mortels ſa ſubſtance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens :
Car vous les croyez tous criminels ou méchans;
Et bientôt, à vos yeux, dans ſon ſein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits.
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi! c'eſt ainſi que Mécène me quitte!
D'où peut naître, dis-moi, le tranſport qui t'agite?
Ah! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis adoucis la rigueur.

(*) Pourſuivez, achevez de mettre Rome en cendre;
Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre.
Il faudroit à la fin partager vos forfaits;
Et, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

Tu ſais que, dès hier, j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine, qui jouït avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom ſes horribles décrets.

MÉCÈNE.

(*) Eſt-ce à vous de remper ſous les loix d'un infâme
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme?
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure.
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour-à-tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.
Il abandonne un oncle; & vous, un protecteur,
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

(*) Ah! Céſar, qui ſe plaint d'un Collègue perfide,
Du ſang du malheureux eſt il donc moins avide?
Eſt-il quelque douleur qui vous puiſſe attendrir?
On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous flétrir
Par l'odieux trafic..... &c.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

OCTAVE.

Cesse de m'effrayer, & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCÈNE.

Ingrat, qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il existoit un homme
Qui fit par ses vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ses talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers.
Il n'est plus.... Son salut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom ?
Ah ! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui ? moi, j'aurois livré ce mortel admirable !
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable ?

MÉCÈNE

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang & de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah ! Mécène, un moment du moins écoute-moi.
Je ne veux, entre nous, d'autre juge que toi.
Moi-même, pour ſauver le père de Tullie,
J'ai diſpoſé ſa fuite à l'inſu de Fulvie,
Et chargé de ce ſoin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius;
C'eſt par eux qu'en ſecret je le faiſois conduire,
Sans prévoir que, peut-être, on pouvoit les ſéduire.
Comment s'en défier, & ſur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa ?
D'ailleurs, à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCÈNE.

C'eſt à ſon défenſeur, lui ſeul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu, ſans s'ébranler,
Lever ſur lui le bras qui l'alloit immoler.
« C'eſt toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne.
» J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
» Je ne me repens point d'avoir ſauvé tes jours,
» Puiſque des miens c'eſt toi qui dois trancher le cours ».
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant : « Léna, frappe ; la voilà prête ».
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris,
L'abbat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant, loin d'attendrir ſon âme,

N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme ;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur ;
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine,
En arrache.... Épargnez à ma vive douleur
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus, du feu de ſon génie
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie ;
Fulvie a déchiré de ſes indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains :
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeſte,
Ce que ſa barbarie a pu faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien ! ſur Cicéron ſuis-je juſtifié ?

MÉCÈNE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute vengeance
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ? Quoi ! tu peux en douter ?
Ta douleur ſur ce point n'a rien à redouter ;
Ma haîne déſormais ne peut être aſſoupie,

Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.
Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon;
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher ſa fille;
Je veux de ce grand-homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte.
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu.
Par pitié, rends ſa fille à mon cœur éperdu.
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe.

MÉCÈNE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice.
Eh! comment oſez-vous ſouhaiter de la voir?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir?
Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécène; il faut que je la voie.

MÉCÈNE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux.
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
(De ſon juſte courroux que ne doit-on pas craindre?)

J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruisît point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une âme impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haîne audacieuſe;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tenté ſon bras
Pour Sextus, entraîné par ſes propres Soldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus;
Et vous la renverrez, ſi vous daignez m'en croire.
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'eſpérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haîne....
C'en eſt fait, j'y conſens; renvoyons-la, Mécène;
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux.....



SCÈNE III

SCÈNE III ET DERNIÈRE.

TULLIE, OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

JE la vois.... Juste Ciel!... Cachons-nous à ses yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, César? je suis vaincue,
Les Soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fière Tullie,
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie.
Loin de vous refuser à mes tristes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Césars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,

(*elle lui montre la Statue de César.*)

Au nom de ce Héros, daignez me faire grâce.
Ah! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron;
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des tems plus heureux votre haîne endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'eſt point encore effacé de mon cœur:
Un ſeul jour n'éteint point une ſi vive ardeur;
Et des feux que Tullie allume dans une âme,
Elle ne ſait que trop éterniſer la flamme;
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant que je ſuis malheureux;
Et j'ôſe me flatter que, moins préoccupée,
Vous euſſiez reſpecté Céſar devant Pompée.
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal;
Il n'eſt pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah! Céſar, eſt-il temps de me chercher des crimes?
Daignez vous occuper de ſoins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger ſoupçon.
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son auſtère vertu ne laiſſe rien à craindre.
A-t-il des conjurés emprunté le ſecours,
Ou verſé dans les cœurs le poiſon des diſcours?
Il a toujours gardé le plus profond ſilence;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puiſque vous-même avez ordonné ſon départ.
Philippe étoit d'ailleurs chargé, de votre part,
Avec Hérennius, du ſoin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, ſi vous n'aviez point deſſein de me ſurprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et, pour le ſoutenir, corrompu mes Soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inſpire?
Ce n'eſt pas en fuyant qu'on diſpute un Empire.
L'a-t-on vu contre vous ſoulever les eſprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eût recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah! du ſort de Sextus ne ſoyez point jaloux;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous.
Son Maître infortuné, qui n'a plus d'autre aſyle,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile.
Faites-vous un ami de ce jeune Héros;
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux.
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtrière
Vous auroit, ſans Sextus, privé de la lumière.
Tandis que votre haîne éclate contre lui,
C'eſt ſa ſeule vertu qui vous ſauve aujourd'hui.
Pour l'en récompenſer, permettez que mon père
Aille près de Sextus terminer ſa misère;
Prenez, en leur faveur des ſentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je conſens de vous rendre.

TULLIE.

Ah! Céſar, vos détours ſont trop injurieux.
Plus ſincère que vous, je m'expliquerai mieux.
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe.
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avoûrai, ſans rougir, que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux:
Mais, quel que ſoit l'amour qu'il inſpire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le ſacrifie.
Vous pourrez d'un ſeul mot rendre mon ſort heureux.
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux.
Un ſi grand ſacrifice eſt le prix de mon père;
Rendez à ma douleur une tête ſi chère,
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécène, en attendant, prenez ſoin de Tullie.
Je vais ſur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez.... Mais, quel objet nouveau
Vient frapper mes regards sous ce triste Tableau?
Hélas! je reconnois la céleste Tribune
Que mon père occupoit avant son infortune.
C'est de-là que, rempli d'un feu toujours divin,
Il sembloit prononcer les arrêts du Destin.....
Plus j'ôse l'observer, plus ma frayeur augmente.
Mécène.... la Tribune.... elle est toute sanglante.
Ce voile, encor fumant, cache quelque forfait.
N'importe, je veux voir.

(*elle monte à la Tribune, & lève le voile.*)

Dieux! quel affreux objet!
La tête de mon père!... Ah! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me saisit, à ce terrible aspect,
Pourroit justifier l'homme le plus suspect.
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie?

Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort & pour vous & pour moi.
Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,

(elle se tue.)

Tourne les yeux ; voilà ta dernière victime.

F I N.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE V.E.
ROMA



Monſieur DE CRÉBILLON *ayant été élu, par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* DE LA FAYE, *y prit ſéance le Jeudi 27 Septembre 1731, & prononça le Remercîment qui ſuit.*

REMERCÎMENT.

MUSE, voici le jour ſi long-temps attendu,
Jour, dont aucun eſpoir ne m'annonçoit l'aurore;
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore,
Si de nos ſeuls ſuccès ſa courſe eût dépendu.
Muſe, vous le voyez, une Troupe immortelle
Daigne vous partager ſes honneurs, ſes emplois.
Parlez; &, s'il ſe peut, juſtifiez ſon choix:
Mais ne prononcez rien qui ne ſoit digne d'Elle.

Apollon, c'eſt ici que tu dois m'avouer,
Puiſque ma voix t'appelle au Temple de Mémoire;

Je ne demande rien qui ne ſoit à ta gloire.
Ce ſont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume.
Ferois-je, pour chanter, des efforts ſuperflus?
Dieu des Vers, aux rayons dont brillent tes Elus,
Souffre pour un moment que mon feu ſe rallume.
Je les vois tout couverts de ces rayons divins;
Dans leurs mains chaque jour tu dépoſes ta Lyre.
Ma Muſe, un jour de gloire eſt un jour de délire;
Sers mon audace, & prends la Lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, & reſpectez Minerve.
Elle a, comme Apollon, ſes Autels en ces lieux.
La Raiſon y préſide, & ſon front ſérieux
Se rideroit aux traits d'une indiſcrette verve.
Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts:
Puiſque du moindre excès ſa dignité s'offenſe,
Muſe, ne célébrons que ma reconnoiſſance.
La Raiſon elle-même avoûra nos tranſports.

Mais, quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne?
Sommes-nous ſur l'Olympe, ou dans le champ de Mars?
Quel charme vient d'unir, ſous mêmes étendards,

Les Enfans des neuf Sœurs aux Enfans de Bellone?
Pourpre, Mitres & Croix, Mars, Neptune & Thémis,
Tout ſe confond ici, s'allie & s'humaniſe.
Sans orgueil avec moi le Héros fraterniſe;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'Amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit, ainſi que toi, percer la nuit des Temps;
Ces illuſtres Mortels, ſans ceſſe renaiſſans,
Comme pour t'aſſurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins Miniſtre que Roi,
L'Univers, en tremblant, adora ton génie;
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie;
Tu ſoumets l'avenir, & règnes après toi.

Cependant il n'eſt plus, ce mortel ſi célèbre,
Qui fit trembler Thétis & le fier Dieu de l'Ebre.
Quelle éclipſe pour vous! Et quel aſtre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau?
Mais en Sujets la France auſſi riche que Rome,
En même temps regrette & produit un grand-homme.
Armand vous laiſſoit-il l'eſpoir d'un ſucceſſeur?
Il apparut, cueillit ce ſublime héritage.

Et ſur Armand, Seguier eut même un avantage;
Du plus grand des Mortels il fut le précurſeur.

LOUIS, ô nom chéri! Souverain adorable,
Des caprices du Sort exemple mémorable,
A tes Mânes ſacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arroſent de nos pleurs.
Vous, qui l'avez ſuivi de victoire en victoire,
A la fois compagnons & témoins de ſa gloire,
Qui de tout votre ſang ſûtes la conſacrer;
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer?
Quel Roi mérita mieux une auguſte louange?
De dons & de vertus quel précieux mélange!
C'étoit, après les Dieux, l'âme de l'Univers.
Roi grand par ſes exploits, plus grand par ſes revers,
La mort termine en vain ſon illuſtre carrière.
Ce demi-Dieu mortel reſſemble à la lumière,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et ſemble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, conſole-toi: LOUIS vient de renaître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils ceſſer d'être?
Digne Trône d'un Roi fameux par ſes travaux,

On diroit que le Ciel te doive des Héros ;
Que le Sang des Bourbons, tige heureuſe & féconde,
Doive, dans chaque enfant, donner un Maître au Monde.
François, loin de gémit ſous d'odieuſes loix,
Vous retrouvez toujours vos pères dans vos Rois.
Votre bonheur conſtant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus.
Juſte, clément, pieux, ſon auſtère jeuneſſe
Semble déjà dicter les loix de ſa vieilleſſe.

Un Miniſtre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui ſait, du bien public ſage dépoſitaire,
Uſer en Citoyen du pouvoir arbitraire ;
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix,
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.
LOUIS, c'eſt mériter l'Empire de la Terre,
Que ſavoir dignement confier ſon tonnerre.

Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
LA FAYE : & que crains-tu? C'eſt ici ton ſéjour.

Viens t'y montrer paré de ces grâces naïves,
Qu'Apollon dans tes Vers semble tenir captives.
De ton Génie heureux prête-moi la douceur.
Viens toi-même établir ton foible Successeur.
De combien d'agrémens ta raison fut ornée!
Sur quels objets encor parut-elle bornée?
Le goût du vrai, du beau; Censeur ingénieux,
Qui, sans humilier, montroit à faire mieux:
Le Sel Athénien, l'Urbanité Romaine;
Tour-à-tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine:
Aimable paresseux, plongé dans le loisir,
Quel n'eût-il pas été? Mais sa Muse volage,
Parmi tant de talens qui n'avoit qu'à choisir,
Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous! Quelle honte pour moi!
Apollon, je me taîs; j'espérois mieux de toi.
Il faut plus de grandeur, quand l'audace est extrême.
Sur ta foi, j'ai suivi mon orgueilleux projet.
Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet;
Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même.



ÉLOGE

DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS,

Prononcé dans l'Académie Françoise, le 9 Décembre 1734.

IL n'eſt plus ce Guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortaliſé la prudence & les armes.
Peuples, dont ſa valeur diſſipa les allarmes,
Élevez-lui, du moins, un Tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préſide au Temple de Mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais conſacré,
Nom fameux & toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos Chants ont redit de ta gloire;
LOUIS, deſcends des Cieux, paroîs ſur ces Autels
Que la Terre a dreſſés au plus grand des Mortels;
Ce fut toi: viens placer, dans ce Temple où tu règnes,
Un Guerrier qui ſouvent eut part à tes exploits,

Qui par tant de travaux juſtifia ton choix,
Et qui fut d'un ſeul coup relever nos Enſeignes.
Dans ces temps où ton Peuple ôſa trembler pour toi,
Ces jours marqués de ſang, où le Sort infidèle
Éprouvoit ton grand cœur pour en faire un modèle,
Ce Guerrier ſeul fléchit les deſtins de ſon Roi,
Les força de rentrer dans cette obéiſſance
Qui les tint ſi long-temps ſoumis à ta puiſſance.
Il ne lui reſtoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduiſit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la Paix,
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, Miniſtre, & Soldat tour-à-tour;
Dévouant à ſon Roi tous les temps de ſa vie;
L'État, le Cabinet, les Champs de Mars, la Cour,
Partagèrent ſon cœur, ſans laſſer ſon génie.
Quels périls pour LOUIS n'a-t-il pas affrontés!
Combien, pour nous venger, en a-t-il ſurmontés!
Aucun n'a triomphé de ſa valeur ſuprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce Héros que de foibles éclairs.

On

On eût dit, à le voir pourſuivre la Victoire,
Qu'ils brilloient ſeulement pour annoncer ſa gloire.
LOUIS, à ce portrait, tu reconnois VILLARS,
Cet Élève, ou plutôt ce fier rival de Mars,
Et peut-être le tien: ſon âme généreuſe,
(Quoiqu'il n'eût que toi ſeul pour but de ſes travaux,)
De toutes les vertus étoit ambitieuſe;
Et les tiennes, ſans doute, ont formé ce Héros.
Fridelingue, Denain, Batailles mémorables,
Quels ſuccès glorieux m'offrez-vous à chanter!
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort ſur ſes jours oſa preſqu'attenter,
Les lauriers de VILLARS ſur vos champs redoutables
N'ont-ils aucun éclat que nous puiſſions vanter?
Cependant, quels exploits viendroient ſe préſenter
Au ſeul reſſouvenir de ces Temps déplorables!
Déjà tous nos honneurs étoient évanouïs;
L'État ſur ſon déclin, défaite ſur défaite;
(C'étoit alors le temps des revers de LOUIS;)
Nos Soldats accablés de honte & de diſette,
De déſeſpoir, peut-être, autant que de langueur,
Hommes quant aux beſoins, François pour la valeur.

Leur Chef, d'un seul coup-d'œil, réveille leur audace.
Tous s'offrent en Héros au coup qui le menace;
Et VILLARS, qui bravoit la mort & le destin,
Appelle, tout sanglant, l'Ennemi vers Denain.
C'est-là que ce Vengeur de la Seine & de l'Ebre
Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu,
Que pour rendre à Denain sa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre de moins, EUGÈNE étoit vaincu.
Ainsi de nos destins fixant la violence,
VILLARS humilia de superbes Vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea son Roi, soi-même, & rétablit la France.
Tel, & plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, & tenté d'une fortune illustre;
(Au comble des honneurs il étoit parvenu.)
C'étoit VILLARS, bravant son dix-septième lustre;
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux (*)
D'un Chef dont les travaux ont formé la sagesse.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter VILLARS,

(*) M. le Maréchal DE VILLARS étoit Chef du Conseil de Guerre.

Ou relever l'éclat d'une si belle vie ?
Mais VILLARS étoit né pour servir sa Patrie,
Et pour trouver la mort dans les Champs des Césars.
Guerriers, qui pour LOUIS signalez votre zèle,
VILLARS n'aima jamais que l'État & son Roi.
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi.
Ne perdez point de vue un si parfait modèle.
Quel Roi plus digne encor de régner sur vos cœurs
Doit exciter en vous la généreuse envie
D'armer, pour le servir, ces bras toujours vainqueurs,
Dont l'effort fit trembler le Rhin & l'Italie ?
Du siècle de LOUIS heureux restaurateur,
LOUIS, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphère,
Avec tous les rayons de son Prédécesseur,
Et toutes les vertus de son auguste Père.
Équitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point dû souffrir l'honneur du Diadême,
La Justice du Ciel semble ceindre elle-même
Les lauriers destinés à couronner son front.
Il est d'autres bienfaits, & qu'un bon Roi préfère
A toutes les faveurs qu'il tient des Immortels ;
C'est un Sujet doué des dons du Ministère,

Qui partage avec lui ses devoirs paternels;
Un Ministre éclairé, qui, clément & sévère,
Soutienne également le Trône & les Autels;
Qui soit tel que Fleury, dont les soins éternels
Nous représentent moins un Ministre qu'un père.
Règne heureux & brillant! tu nous rends à la fois
Nos plus vaillans Guerriers, nos plus sages Ministres.
Tu nous rends avec eux le plus grand de nos Rois.
France, tu ne crains plus d'évènemens sinistres.
Du plus hardi Soldat rivaux & compagnons,
Deux Soldats adoptés par le Dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus & du sang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zèle & leur audace.
Le vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
Condé, qui pour le nom, la gloire & les honneurs,
N'eut au-dessus de lui que les Dieux & son Maître,
L'intrépide Condé vient encor de renaître.
Vous qui, formé d'un sang & si noble & si beau,
Joignez à sa splendeur la valeur la plus fière;
Qui, d'un sentier pour vous étranger & nouveau,
Trouvez, du premier pas, la route familière;
Clermont, tous vos aïeux, Héros dès le berceau,

N'ont pas plus dignement commencé leur carrière.
Pourſuivez ; votre cœur eſt fait pour les haſards.
Qu'avec vous & CONTI, déjà plus redoutables,
Nos Guerriers, ſur vos pas, ſoient toujours indomptables.
Vous devez cette gloire aux mânes de VILLARS,
Ce Héros, qui, pliant ſous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les ſiennes condamnées,
Et que de ſes lauriers il eût flétri l'éclat,
Si ſon dernier ſoupir n'eût été pour l'État.



Cinquante ans après la réception de M. DE FONTENELLE, l'Académie Françoiſe, ayant jugé à propos de célébrer une époque ſi rare, & de donner des marques particulières de ſon eſtime à cet illuſtre Académicien, le nomma Directeur par acclamation, & M. DE CRÉBILLON lui adreſſa ces Vers le jour de la ſéance publique du 25 Août 1741.

TOI (*) qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène & du ſacré Vallon,
Paroîs; nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une ſeconde fois renaître parmi nous.

(*) Le Grand Corneille.

LOUIS, ton règne fut le règne des merveilles,
L'Univers eſt encor rempli de tes hauts faits;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus grand, juſques dans tes Sujets.
Si ton auguſte Fils n'a point vu le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix ce mortel ſi fameux,
Il a, dans ſes neveux, un Sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor, ſes écrits excitèrent l'envie:
Mais il en triompha par leur ſublimité.
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déjà dans ſa maturité.
S'il cueillit, en Neſtor, les fruits de ſa jeuneſſe,
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes talens;
L'âge, qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (*), qui prétend nous ſervir de modèle,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un FONTENELLE.
Prodigue en ſa faveur, le Ciel n'a point borné

(*) L'Angleterre.

Les préſens qu'il lui fit au ſeul don du génie;
Minerve l'inſtruiſit, & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'ôſe prononcer un avis qui décide.
Illuſtres compagnons de ce nouveau Neſtor,
Aſſemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ſes yeux plus précieuſe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiſſonne.
C'eſt ici le ſéjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux paſſeront l'onde noire;
C'eſt vous qui tiendrez lieu de la poſtérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre Temple aux hommes ſans honneur;
Les talens, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompenſe.
Le ſoin de célébrer le plus grand des Mortels,
N'eſt pas, quoique conſtant, le ſeul qui vous anime;
Quelquefois des Mortels d'un ordre moins ſublime,

Ont vu brûler pour eux l'encens ſur vos Autels.
Daignez donc ſoutenir le zèle qui m'inſpire;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix.
Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déjà ſignalé ſa brillante carrière;
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumière.
Condamnez FONTENELLE à dix luſtres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel en ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.



COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

Le Mardi 17 *Novembre* 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos tranſports & dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un ſi digne Souverain avoit réduit toute la France ; & on ne lira point, ſans étonnement, que le plus aimable & le meilleur de tous les Rois nous ait coûté plus de larmes que les Tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des Étrangers, & l'amour des Peuples, furent toujours des objets de la plus

noble ambition. Céſar lui-même ſe fût eſtimé trop heureux de pouvoir inſpirer ces ſentimens dans le cours d'une longue vie ; & VOTRE MAJESTÉ, qui les inſpira dès l'enfance, qui les a juſtifiés chaque jour, nous en a fait une ſorte de Religion dans le cours de ſix mois. Trop heureux les François, ſi VOTRE MAJESTÉ, plus ménagère d'une vie ſi précieuſe, n'éprouvoit pas ſi ſouvent leur tendreſſe, & ne leur cauſoit pas des allarmes plus terribles pour eux que la haîne d'un ennemi, qui, grâce à votre valeur, ne leur donne plus d'autre ſoin que celui de vous élever des trophées ! Puiſſe l'Académie Françoiſe, SIRE, après avoir partagé ſi vivement la douleur & la joie de tant de fidèles Sujets, célébrer, au gré de ſes vœux, les vertus d'un ſi grand Maître !

VERS

Récités au ROI, à la ſuite du Compliment.

QUEL orage ſoudain s'élève & m'environne!
L'épouvante & l'horreur règnent de toutes parts.
Que de gémiſſemens! l'air mugit, le Ciel tonne.
Dieux! quels triſtes objets s'offrent à mes regards!
Où ſuis-je? quoi! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez-vous vos pas?
Qui vous amène en foule aux portes du trépas?
J'entends, parmi vos pleurs, une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi;
O déplorable ſang! ô malheureuſe Reine!....
La Reine!.... Ah! c'en eſt fait! notre mort eſt certaine;
La France va donc perdre & ſon Père & ſon Roi!
François, le déſeſpoir où votre âme ſe livre
Doit aller auſſi loin que la rigueur du Sort.
Si LOUIS ne vit plus, il faut ceſſer de vivre;
Pouvons-nous ſouhaiter une plus digne mort?
ROI, notre unique bien, quoi! la Parque perfide
Voudroit porter ſur vous une main parricide!....

Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs?
Quelle étrange lueur roule dans les ténèbres?
A travers tant d'objets terribles & funebres,
Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.
Eſt-ce le Dieu des Morts qui tient ſa Cour funeſte?
Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleſte.
Mais quel eſt donc le Dieu que je vois accourir?
Il tend vers nous les bras, c'eſt pour nous ſecourir.
Mille rayons brillans formenr ſon Diadême.
Le Dieu des Morts n'a point ce port majeſtueux,
Cet air noble & rouchant, ni ce front vertueux.
C'eſt, je n'en doute plus, Louis-le-Grand, lui-même,
Qui vienr ſécher nos pleurs & calmer nos regrets.
Hélas! il veille encor ſur ſes anciens Sujets.
Ce Roi, qui ſi long-temps a gouverné la terre,
Règne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre?
On diroit qu'aux Enfers il va donner des loix.
Voilà ſes trairs, ſes yeux, je reconnois ſa voix.
« Fermez, dit-il, fermez la retraire des Ombres,
» Mon Fils n'entrera point dans les royaumes ſombres,
» S'il mouroit, que d'exploits ſeroient enſevelis!
» Et qui pourra compter les exploits de mon Fils?

» Entre César & moi, le Ciel marque ſa place :
» Mais les Dieux ſeront lents à terminer ſes jours;
» Et, ſi ſa gloire a droit d'en prolonger le cours,
» Il n'eſt point de Neſtor que ſon âge n'efface.
» François, vous reverrez ce Roi ſi généreux.
» Puiſſent le voir auſſi les fils de vos neveux »!
Il dit, & tout-à-coup les Enfers diſparoiſſent.
La Mort fuit, le jour vient, & les François renaiſſent.

Mais, quel éclat nouveau vient embellir ces lieux?
Paſſons-nous des Enfers dans le ſéjour des Dieux?
Quels feux étincelans brillent ſur l'hémiſphère?
Ah! ſi c'étoit LOUIS: mais en vain je l'eſpère;
Il eſt trop occupé de ſes nobles travaux,
Il brave également la mort & le repos.
Qu'eſt-ce donc que je vois? c'eſt un autre lui-même:
La Gloire; je le juge à ſa beauté ſuprême;
C'eſt elle en ce moment qui vient nous l'annoncer.
La Gloire prend toujours ſoin de le devancer.
Hélas! il eſt donc vrai, nous allons voir paroître
Ce Héros, le plus grand que le Ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable Souverain
Dont nous a fait préſent la faveur du Deſtin.

O François ! peuple heureux, & si digne de l'être,
Venez en rendre grâce à votre auguste Maître ?
C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il soit, après le Ciel, l'objet de tous vos vœux.
Qu'en vos Temples pour lui sans cesse l'encens fume ;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume ;
Que le feu s'élançant par éclats dans les Cieux,
De leur reconnoissance aille instruire les Dieux.

SECONDE PIÈCE DE VERS

PRÉSENTÉE AU ROI,

Le Jeudi 26 Novembre 1744.

DIEU des Rimeurs, crois-moi, point de querelle ;
Ou soutiens mieux tes airs de Protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien serviteur,
Dut espérer une grâce nouvelle ?
Mais qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie ?
Je l'avoûrai, j'ai manqué de génie ;
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.

Chanter ſon Roi, c'eſt chanter ſa Maitreſſe:
Il faut toujours la louer bien ou mal;
C'eſt, d'un ſeul trait, ſignaler ſa tendreſſe,
Et déſoler celle de ſon rival.
Nommer LOUIS, eſt un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François.
Ce nom ſi cher vaut lui ſeul l'art de plaire:
Ainſi chantons, je réponds du ſuccès.
D'autres que nous, dans la même carrière,
Euſſent été ſifflés ſans la matière.
Tous cependant ont trouvé des Lecteurs,
Tant le ſujet intéreſſoit les cœurs!
Diſons que Mars, d'accord avec Minerve....
Le beau début! ô la ſublime verve!
Laiſſe-moi dire, écoute juſqu'au bout;
Amour nous aide, & LOUIS ſur le tout.
A ſes conſeils la Juſtice préſide,
Et la Sageſſe y recueille les voix,
Mars exécute, & Minerve décide;
Mais c'eſt LOUIS qui leur dicte ſes loix,
Qui tour-à-tour tient le glaive & l'égide,
Père, Soldat, & Monarque à la fois.

Diſons

Difons qu'il fait honneur à notre efpèce,
Grand fans orgueil, redoutable & charmant....
Eft-ce-là tout? pauvre Dieu du Permeffe,
Sans tes leçons, j'en dirois bien autant.
Va, laiffe-moi, je te tiens quitte
De l'avenir & du préfent.
Tu m'as donné, pour tout mérite,
Le cruel & morne talent
De hûrler dans la Tragédie.
Tu diras de plus que c'eft toi
Qui m'as mis à l'Académie:
Moi, je t'ai fait parler au Roi.



RÉPONSE aux Discours prononcés par M. l'Abbé GIRARD, *& M. l'Abbé* DE BERNIS.

MONSIEUR (*),

Vous avez recherché avec empressement l'Académie ; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit ; c'est faire le vôtre. Heureux, si en nous associant des hommes célèbres qui nous sont indiqués par les suffrages du Public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur, nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ses vertus & ses talens : les mêmes charmes ne font pas la même personne ; & il est

(*) A M. l'Abbé Girard.

fouvent plus aifé d'être dédommagé que confolé. D'ailleurs, l'eftime, l'amitié & la reconnoiffance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, fi l'on pouvoit oublier les morts. Un fouvenir durable eft le plus digne monument que nous puiffions ériger aux hommes vertueux. Eh! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin? Ce fut un des plus grands Sujets que l'Académie ait jamais eus; recommandable par fa naiffance, par fon attachement à fes devoirs, par fes liaifons, par fes mœurs; l'efprit orné, mais naturel, & qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire fon avis, fans humilier celui des autres.

Critique fage, profond & poli, mais ferme, lorfqu'il s'agiffoit de facrifier ces endroits défectueux que les Auteurs, foit dégoût, foit pareffe, ou vanité, fi l'on veut, cherchent toujours à juftifier. Ce feroit peu de dire qu'il aima les Lettres, il les protégea; & plufieurs d'entre ceux qui les cultivent, ne le défavoue-

ront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mécène, que les trésors du favori d'Auguste; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter; la décence, qui les décore, si elle ne les suppose pas toujours; régnoit dans les moindres actions de M. l'Abbé de Rothelin, non comme des ornemens empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, & nées avec lui. Enfin, il fit honneur à sa naissance, à son état, & à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, Monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être, de tous les Académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrère.

Puisque nos usages, Monsieur (*), & la fatalité de mon ministère, me forcent, pour

(*) A M. l'Abbé de Bernis.

ainſi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, & que d'ailleurs il eſt naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choiſis pour les réparer, je viens à M. l'Abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embraſſé ne lui permit point de ſe dévouer au ſervice de l'État, ainſi que ſes Ancêtres, il n'en fut pas moins utile à ſa Patrie, par le deſir ardent qu'il avoit pour l'accroîſſement des Lettres, auquel il contribua ſi long-temps par lui-même. Son aſſiduité parmi nous, ſon attachement pour la Compagnie, non-ſeulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; & nous regretterons toujours cette aimable franchiſe avec laquelle il nous diſoit ſi ſouvent & ſi bien nos vérités: talent déſirable dans la ſociété, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne ſoit ſoutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'Abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'eſprit, beaucoup d'érudition, & un grand uſage du monde.

Je ne dirai rien de ſes Ouvrages : ce ne ſeroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit ; & il ſeroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre Prédéceſſeur. Votre génie a paru juſqu'ici tourner du côté de la Poéſie : mais vous avez généreuſement ſacrifié votre goût particulier à celui que M. l'Abbé Gédoyn avoit pour l'Hiſtoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des Lettres en France, & qui amenoit ſi naturellement l'éloge de notre Fondareur ; éloge tant de fois entrepris, & avec ſi peu de ſuccès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ſes Panégyriſtes, que comme un monument tacite de ſa gloire.

Mais c'eſt le ſort de ces mortels fameux que la vertu élève au-deſſus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce Palais retentiſſent du nom de Louis-le-Grand. Après beaucoup de louanges, & multipliées preſqu'à l'infini, qui de nous pourra ſe flatter de

lui en avoir donné qui fussent dignes de lui? Et que n'aurons-nous pas à craindre, si nous osons célébrer les vertus de son Successeur; de ce Roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes; de ce Père aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, & à la gloire de la Nation, que l'amour prodigieux des François pour leur Souverain n'est pas un amour de caprice? Avec quelles couleurs enfin peindre un Héros que l'on vient de voir, jeune encore, & à peine échappé au danger qui menaçoit sa vie, que dis-je? presque mourant, se frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire. Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose: mais, Monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.

COMPLIMENT AU ROI,

Sur le glorieux ſuccès de ſa Campagne de 1745.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, en ſe couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos allarmes. Vous avez voulu nous payer en Héros & en Roi des ſentimens d'amour que nous vous devions ſi naturellement comme à notre Père : mais ſi nous vous avons vu partir avec confiance pour les ſuccès ; ſi la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos Peuples ; enfin, ſi vous nous avez accoutumés ſans peine à mépriſer l'Ennemi, quand vous allez combattre ; j'ôſe aſſurer VOTRE MAJESTÉ,

qu'Elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa Personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire, paroît de trop, quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, & pâlir les premiers à vos moindres mouvemens, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, SIRE, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeller qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'Univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le Soldat. Cependant, SIRE, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, SIRE, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant desirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux;

& que leur désolation apprenne à la Terre effrayée combien les forces d'un Roi de France sont redoutables, sur-tout quand la sagesse & la valeur du Monarque sont encore au-dessus de sa puissance. Mais, SIRE, ne pouvons-nous pas nous flatter que VOTRE MAJESTÉ, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ses troupes, comme elle en a été l'âme, daignera du moins leur confier le soin de sa vengeance, & qu'Elle se contentera d'éclairer ces hommes généreux & fidèles dont Elle a tant de fois éprouvé le zèle & le courage. Victorieux, adoré, & digne de l'être, il ne manque à VOTRE MAJESTÉ qu'un peu d'amour pour Elle-même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes est si tendrement attachée.



M. l'Abbé DE *VOISENON, ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* JOLYOT DE CRÉBILLON, *y vint prendre ſéance, le Samedi 22 Janvier 1763, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

CETTE illuſtre Compagnie, où je trouve des génies diſtingués dans tous les genres, eſt impoſante, & m'intimide; cependant une réflexion me raſſûre. On ne doit craindre que les eſprits médiocres; ils dépriment ſans ceſſe, & penſent gagner les rangs qu'ils refuſent aux autres.

Les hommes ſupérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent ſans pouvoir les atteindre, & ne s'eſtiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'eſt ce que vous avez fait pour moi, Meſſieurs.

Touchés de mon zèle & de mon empreſſement, vous avez daigné me placer parmi vous; j'eſpère qu'en m'inſtruiſant, vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'eſt alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié eſt un tréſor que l'on augmente à meſure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs, de l'amour pour les Lettres, du reſpect pour ceux qui les enrichiſſent; voilà mes titres. J'ôſe dire que c'eſt aſſez dans un Corps où les talens ſont unis aux vertus: vous cultivez les uns; vous pratiquez les autres: vous mettez en action ce que votre éloquence met en maxime; vous plaignez les hommes ſans les haïr, & vous ne les critiquez qu'en ne leur reſſemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'hommes de Lettres comme un titre de préſomption & d'indépendance, mais comme un moyen d'être

plus doux, plus ſociables, de vous communiquer vos lumieres, & d'être unis enſemble par le beſoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres ſont liés par une chaîne qu'aucun évènement ne peut rompre. Ils ſe conforment à l'ordre de l'eſprit humain, qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils ſemblent, malgré la diſtance, rapprocher les climats, par leur eſtime réciproque & la correſpondance de leurs richeſſes littéraires; & quand les Peuples ſe détruiſent, les Savans & les Sages, affligés pour l'Humanité, mais toujours calmes, toujours ſereins, vivent en paix, & ne ſont ennemis que de nom. Ils appartiennent à la même République, & les talens les rendent Concitoyens.

On participe à de ſi grands avantages lorſque l'on eſt admis parmi vous, Meſſieurs, & c'eſt ce qui m'a tant fait déſirer cet honneur; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le

Public, s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de ſe mettre trop en vue!

Comment pourrai-je remplacer l'homme célèbre que la Nation regrette? Je vois de lui à moi un intervalle immenſe.

Le grand Corneille & le tendre Racine venoient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau. Leurs mauſolées étoient placés aux deux côtés du Trône qu'ils avoient occupé. La Muſe de la Tragédie étoit penchée ſur l'urne de Pompée, & fixoit des regards de déſolation ſur Rodogune, Cinna, Phédre, Andromaque & Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde. Son âme, uſée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le déſeſpoir. Dans l'excès de ſon abbattement, ſon poignard étoit échappé de ſes mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramaſſe le poignard, & s'écrie: Muſe, ranime-toi; je vais te rendre ta ſplendeur.

La Terreur entendit ſa voix, & parut ſur

la Scène. Tu me rappelles à la lumière, & ton génie me donne un nouvel être, dit-elle avec tranſport.

A ces mots, elle ſaiſit une coupe enſanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le Mont ſacré du nom de CRÉBILLON. La Muſe reprit ſes ſens, les cendres de Corneille & de Racine ſe ranimèrent, & leur Succeſſeur fut placé ſur le Trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le Trône n'eſt pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-temps, en ſoutient tout l'éclat. Puiſſe le nombre de ſes années égaler la durée de ſes triomphes! Le Trône de Melpomène ne s'écrouleroit pas.

Raſſurons-nous, Meſſieurs; de nouveaux génies s'éleveront ſans doute; j'en ai pour garant le monument qu'on élève à mon Prédéceſſeur. Le marbre qui va tranſmettre à la poſtérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poètes tragiques.

Les grands-hommes ſont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne ſont plus; & les regards des Rois ſont pour les talens, ce que les rayons du Soleil ſont pour les tréſors de la terre.

Corneille avoit élevé l'Humanité; Racine venoit de l'attendrir; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ſes peintures, mâle dans ſes caractères, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, & terrible dans ſes plans, il n'approcha de l'Hippocrène que pour teindre ſes eaux de ſang; &, ſans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laiſſés, & marcha preſque leur égal.

Atrée & Thyeſte, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impreſſion ſi forte, qu'on détourna les yeux: on la lut, on l'admira; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine; & c'étoit la louer, Meſſieurs, que de n'oſer la voir.

Dans Atrée, le père boit le ſang du fils; dans

dans Rhadamisthe, le fils meurt de la main du père; & dans Électre, le fils assassine la mère.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayans!

Enfin, M. DE CRÉBILLON porta si loin le génie tragique, qu'on craignit pour son caractère.

C'étoit mal le juger; on trouvoit autant de douceur dans sa société, que de force dans son pinceau.

Un Poète est le Peintre de l'âme; son art est d'en saisir & les beaux traits & les difformités: voilà ce qui caractérise l'homme à talent; son personnel n'y est pour rien. On ne doit point tirer de conséquence contre celui qui peint fortement le crime; & l'on se tromperoit quelquefois, en garantissant la vertu de ceux qui la célèbrent.

Le sentiment fait l'exception; il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas! qu'il est de beaux-esprits qui n'ont que de la

vivacité, ſans avoir de vraie chaleur, & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la paſſion! Auſſi rien de vrai, rien de ſimple, rien de naturel ne coule de leur plume; ils ne connoiſſent point la marche du cœur, on ſent par-tout la manière.

C'eſt l'eſprit ſeul qui joue tous les rôles; & quand l'eſprit remplace le ſentiment, on reconnoît l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les âmes délicates ne s'y méprennent pas, & démaſquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une ſituation touchante; que dis-je, une ſituation? un ſeul mot, un ſeul trait ſenſible frappe, ſaiſit, tranſporte en même temps tous les Spectateurs. Ces applaudiſſemens, ces larmes, ces acclamations, c'eſt le cri du cœur qui reconnoît ſon bien.

La connoiſſance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, Meſſieurs; vous n'avez pas ceſſé d'adopter tous les Auteurs intéreſſans, & le nombre de vos tréſors a tou-

jours fait ſentir ce que l'on doit à votre illuſtre Fondateur.

Ce Miniſtre immortel, qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui ſut attirer à la Cour la Nobleſſe des Provinces, &, de Maîtres trop indépendans, fit de véritables Sujets; ce ſublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la diſtinction des rangs.

Il faut que des Grands ſoient bien ſupérieurs à leur propre grandeur, quand ils peuvent devenir les plaiſirs de l'égalité.

Ce fut ce mélange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réciproquement utile.

Les premiers n'avoient qu'une ſuperficie brillante, & les autres qu'une érudition dépouillée d'agrément. Ils ſe communiquèrent ce qui leur manquoit, s'enſeignèrent leur langue ſans ſe donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raiſonner ; les Gens de Lettres apprirent à converſer. Les uns ceſsèrent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le beſoin de s'occuper & celui de ſe diſſiper fut également ſenti de chaque côté. Les uns s'inſtruiſirent en conſacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger ; & dès-lors il fut digne qu'en écrivant on travaillât pour lui plaire. Les Auteurs acquirent de la délicateſſe, en proportion du goût de leurs Lecteurs. Ils n'eurent recours qu'à leur génie pour le plan, le deſſein & la correction des Ouvrages ; mais ce fut l'uſage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les grâces de la négligence l'emportent quelquefois ſur un ſtyle deſſéché par l'exactitude.

Le Chancelier Seguier raſſembla le premier chez lui les eſprits les plus diſtingués. Il les choiſit pour ſes amis : un juge moins ſupérieur ne les eût peut-être regardés que comme ſes cliens.

Le Cardinal voulut tenir ſa gloire de ce qui faiſoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint Protecteur de ſes nouveaux Confrères; & ſes vertus répandirent tant d'éclat ſur ce titre, qu'après ſa mort, LOUIS XIV ne vit que lui-même digne de lui ſuccéder. Ce Monarque poſſédoit la première qualité d'un Roi, celle de connoître les hommes & de ſavoir les placer.

La Nature, pour les créer, paroiſſoit à ſes ordres. Les Sujets d'un Prince vraiment grand, deviennent grands eux-mêmes. Nous ſommes échauffés par l'aſtre qui réfléchit ſur nous. Tel fut le Siècle de LOUIS XIV. Tout porta l'empreinte de ſon caractère. Ses projets, ſes entrepriſes, ſes monumens annonçoient ſa puiſſance; ſa Majeſté brilloit juſques dans ſes fêtes & dans ſes plaiſirs; & ſes revers mêmes, en faiſant éclater toute l'élévation de ſon âme, le ſervirent encore mieux que ſes triomphes. L'Hiſtoire le préſente à la Poſtérité entouré des Sciences, des Talens & des Arts,

cortége auguſte & néceſſaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui eſt ſoumiſe aux Rois, & les immortaliſe.

Louis XIV remplit l'Europe de l'éclat de ſon nom; mais au déclin de ſes jours il ne put pas s'empêcher de gémir ſur ſa gloire. Il ſentit que c'eſt ſouvent le Peuple qui paie la grandeur de ſon Roi, & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de ſentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit perſuadé que le plus grand Potentat, en quittant ſa dépouille mortelle, laiſſe ſon Trône, ſa puiſſance, ſes flatteurs, & n'emporte avec lui que ſes vertus & ſes fautes.

Pour tous les Souverains il eſt deux Temples qui ſe touchent; le Temple de la fauſſe Gloire, & le Temple de la Gloire véritable.

Sur le portique du premier ont lit ces mots, tracés en caractères de ſang:

Les hommes doivent ſervir à l'ambition des Rois.

L'intérieur du Temple offre un tableau qui

fait frémir : on voit les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Alexandre, & tant d'autres qui les ont pris pour modèles; leurs ſimulacres y ſont animés, & ſemblent reſpirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit; mais les roues brûlantes de ſon char conſument les campagnes; & devant elle la Mort, avec ſa faulx tranchante, meſure & dévore la terre.

Ils n'ont ſous les yeux que des veuves éperdues, des filles éplorées, des orphelins pâles, plaintifs, chancelant ſous l'excès du beſoin, & des enfans mourans, cherchant en vain, dans le ſein de leur mère, un aliment tari par la douleur.

Ces Princes deſtructeurs veulent éviter un ſpectacle ſi funeſte; ils en rencontrent un autre encore plus horrible : ce ſont d'infortunés Soldats, victimes de la guerre, & tout couverts de cicatrices, tronçons informes, êtres ſouffrans; il n'y a que la vanité qui les conſole de la vie. Ces demi-cadavres, traînant leur gloire avec effort, ont laiſſé la moitié d'eux-

mêmes, & n'ont rapporté d'entier que leur courage.

Voilà les panégyriſtes de tous les Conquérans. Les plaintes, les cris, les lamentations aſſiégent leurs Palais; tous les objets qui les frappent, ſont des objets de reproches, ſont des ſujets de remords; leur Trône n'eſt élevé que ſur des débris; ils ne règnent que ſur des champs incultes, des villages déſerts, des villes dévaſtées; ils abondent de lauriers, & manquent de Sujets. Les malheureux qui les environnent, ſont des eſclaves terraſſés par l'effroi, & ne ſont point des Peuples proſternés par amour.

Le Temple de la Gloire véritable eſt bien différent.

Sur le frontiſpice on lit ces paroles, écrites en lettres d'or:

Les Rois ſont faits pour rendre heureux les hommes.

On n'y voit point la pouſſière des camps obſcurcir les tendres rayons de l'aurore; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce ſéjour fortuné; le Ciel y eſt toujours

ferein, & l'air paroît tenir fa pureté de ceux qui le refpirent.

C'eft-là que réfide la Paix, fans fafte, fans parure, fans attraits étrangers; la fimplicité, la candeur habitent fur fes lèvres.

Elle donne la vie aux Manufactures; elle anime le Commerce, pour faire fentir aux hommes qu'ils font frères, & que leur richeffe ne vient que de leur union; elle n'eft la fille du Ciel, que parce qu'elle fait le bonheur de la Terre. Elle ne diftribue point des palmes triomphales; mais les épis fertiles que fa tranquilité fait naître, font les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir fes Palais de chants pompeux, de vers hyperboliques; mais dans chaque hameau le père de famille, au milieu de fes enfans, leur enfeigne à chérir, à bénir fans ceffe l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal, avant de goûter un fommeil tranquille, cette petite maifon ruftique

adresse à l'Etre suprême une prière commune pour la conservation des jours de son bon Maître.

Un sentiment d'amour qui, dans une cabanne, part d'un cœur innocent, est plus flatteur pour un Monarque, que les fictions des Poètes & les mensonges des Courtisans.

On ne juge de ses vertus, que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple on admire, avec un respect mêlé de tendresse, les statues des Souverains chéris du Ciel, qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne se sont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc-Aurele, Antonin, Trajan, Titus sont de ce petit nombre. On y voit représentés Saint-Louis, si recommandable par ses vertus sublimes & par sa fermeté à soutenir les droits de sa Couronne; Charles V, le plus sage & le plus habile des Rois; François I, qui, par son amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner son nom à son siècle; Louis XII, Père du

Peuple ; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement.

Ces deux derniers paroiſſent fixer des regards de complaiſance, l'un ſur d'Amboiſe, & l'autre ſur Sully. Ils ſemblent les remercier de l'amour de leurs Peuples, & leur dire qu'une portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumières de leurs Miniſtres.

Dans le centre du Temple, on remarque une place, avec un piédeſtal qui juſqu'à préſent n'avoit pas encore été occupé. Il étoit deſtiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ſes propres intérêts ; qui reconnoîtroit que la vraie gloire conſiſte à ſubjuguer les évènemens contraires, qu'il eſt trop aiſé d'être grand lorſque l'on eſt heureux, & que l'on n'eſt digne de régner, qu'autant que l'on chérit plus ſes Sujets que ſoi-même.

Des ſiècles s'étoient écoulés, ſans que ce Roi ſe fût trouvé. On liſoit cette inſcription :

Au Monarque pacifique, au Roi le bien-aimé.

C'étoit une Prophétie qui annonçoit LOUIS XV: le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaisant sera l'ornement du Temple de la Paix: il y est porté au milieu des acclamations, & conduit par les Ministres qui ont rendu la tranquillité à l'Europe. Leur droiture, leur zèle & leur capacité, prouvent le discernement de leur Maître à placer sa confiance. Le Temple de la fausse Gloire s'est anéanti devant eux. Toutes les Puissances sont réunies; tous les Peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même esprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.



ÉCRITS

DE

DIVERS AUTEURS,

CONCERNANT

M. DE CRÉBILLON.



ÉCRITS
DE
DIVERS AUTEURS, CONCERNANT M. DE CRÉBILLON,
Et quelques-uns de ſes Ouvrages.

LETTRE

*Au ſujet d'une Brochure qui a paru ſous le titre d'*ÉLOGE DE M. DE CRÉBILLON, *peu de temps après la mort de ce grand Poète.*

LE talent le plus décidé, les ſuccès les moins équivoques, ce dégré de gloire & de réputation qui ſemble inſpirer le reſpect; rien, Monſieur,

dans ce siècle satyrique, ne met à l'abri des traits de la basse jalousie, & de la rage des libelles diffamatoires. Un Anonyme, dans l'instant que *M. de Crébillon* reçoit les hommages de la Nation, & que sa cendre est à peine refroidie, s'élance du sein de la méchanceté, pour souffler ses poisons contre la mémoire de ce grand-homme. On voit éclorre une Satyre intitulée : *Éloge de M. de Crébillon*, brochure *in*-8°. de 34 pages, qui n'est, à proprement parler, qu'une lacération des écrits de cet illustre Auteur. On nous le présente d'abord comme un homme de peu de Littérature, dans sa jeunesse homme de plaisir, & déjà d'un certain âge lorsqu'il travailla pour le Théâtre.

« *Idoménée*, nous dit-on, eut treize repré-» sentations. On jouoit alors les Pièces nou-» velles plus long-temps qu'aujourd'hui ; parce » qu'alors le Public n'étoit point partagé entre » plusieurs Spectacles, tels que la Comédie Ita-» lienne & la Foire. Il falloit environ vingt re-» présentations pour constater le succès passager » d'une

» d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une » douzaine de repréſentations comme un ſuccès » aſſez rare ; ſoit que l'on commence à être » raſſaſié de Tragédies, dans leſquelles on a » vu ſi ſouvent des déclarations d'amour, des » jalouſies & des meurtres ; ſoit parce que nous » n'avons plus de ces Acteurs dont la voix no- » ble comme celle de *Baron*, terrible comme » celle de *Baubourg*, touchante comme celle » de *Dufreſne*, ſubjugue l'attention du Public ; » ſoit qu'enfin la multitude des Spectacles faſſe » tort au Théâtre le plus eſtimé de l'Europe. » On trouva quelques beautés dans l'*Idoménée :* » mais elle n'eſt point reſtée au Théâtre ; l'in- » trigue en étoit foible & commune, la dic- » tion lâche, & toute l'économie de la Pièce » trop moulée ſur ce grand nombre de Tragé- » dies languiſſantes, qui ont paru ſur la Scène, » & qui ont diſparu ».

Comment peut-on dire que l'intrigue d'*Idoménée* ſoit foible & commune ? Qu'on la liſe, & qu'on juge. Rien d'ailleurs de plus intéreſſant

que le ſujet. Son ſeul défaut eſt qu'il approche de celui d'*Iphigénie en Aulide*. Le Critique, ou plutôt le Satyrique, a-t-il pu ſe refuſer à ces beaux vers que dit *Idoménée*?

Une effroyable nuit ſur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort ſeule y parut.... Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.....
Que te dirai-je, enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même.....
Pour appaiſer les Dieux, je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
S'empara de mon cœur, & dicta la promeſſe.
S'il n'en eût inſpiré le barbare deſſein,
Non, je n'aurois jamais promis de ſang humain.
« Sauve des malheureux ſi voiſins du naufrage,
» Dieu puiſſant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage.
» Le premier des ſujets rencontré par ſon Roi,
» A Neptune immolé ſatisfera pour moi »...

Mon ſacrilége vœu rendit le calme à l'onde :
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et, l'effroi ſuccédant à mes premiers tranſports,
Je me ſentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déſerts ; tout avoit fui l'orage.
Un ſeul homme allarmé parcouroit le rivage ;
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelques débris :
J'en approche en tremblant... Hélas ! c'étoit mon fils !...
A ce récit fatal tu devines le reſte.
Je demeurai ſans force à cet objet funeſte ;
Et mon malheureux fils eut le temps de vôler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit eſt auſſi bien verſifié que touchant, & reſpire cette noble ſimplicité, dont les ſiècles anciens nous ont laiſſé des modèles. Les Scènes entre le père & le fils produiſent le plus vif intérêt. Les amateurs de la Poéſie en trouveront toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'*Egéſippe* à *Idoménée*.

Au pied du mont ſacré
Qui fut pour Jupiter un aſyle aſſuré,

J'interroge, en tremblant, le Dieu ſur nos misères,
Le Prêtre deſtiné pour les ſecrets myſtères
Se traîne, proſterné, près d'un antre profond,
Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond.
D'affreux mugiſſemens & des voix lamentables
Formoient, à longs ſanglots, des accents pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des ſons perdus,
Dont réſonnoit le Temple, en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive :
Lorſqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive
A paru raſſembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois : « O Roi trop malheureux » !
Déjà ſaiſi d'horreur d'une ſi triſte plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant ſur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet Arrêt formidable.

Idoménée, ſans doute, eſt la plus médiocre des Pièces de *M. de Crébillon.* Mais malgré ſes défauts, il y a peu de Tragédies modernes qui

lui ſoient comparables, quoiqu'elles jouïſſent du ſuccès le plus éclatant.

Le Critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une Pièce intéreſſante; qu'*on ne prend aucune part à une vengeance affreuſe, méditée de ſang-froid, ſans aucune néceſſité; qu'un outrage fait à Atrée il y a vingt ans ne touche perſonne.* Il faut que l'Anonyme connoiſſe bien peu le cœur humain. La vengeance feroit-elle pour lui un ſentiment étranger? Qu'il apprenne qu'il eſt des outrages qu'on ne pardonne jamais, & que l'injure qu'a reçu *Atrée* eſt de ce genre. Cette vengeance, méditée dans le ſang-froid, fonde davantage le caractère d'*Atrée*, qui naturellement eſt perfide & féroce. L'Auteur n'a pas voulu en faire un Héros qui ne peut céder qu'à des foibleſſes. Ce rôle d'*Atrée* eſt ce qu'il y a de plus beau ſur notre Théâtre; il ſe ſoutient dans toutes ſes parties. *M. de Crébillon*, à la vérité, ne s'eſt pas ſauvé de l'écueil du ſiècle; il a jetté de l'amour au milieu de ce beau terrible. *M. de Voltaire* lui-même dans un temps où l'on

commençoit à ſentir le ridicule de cet amour, n'a-t-il pas fait *Jocaſte* & *Philoctète* amoureux? *Varus* n'eſt-il pas un amant à la mode? Sa *Sémiramis*, ſon *Mahomet* ont les mêmes défauts; & cependant *M. de Voltaire* a été le premier à condamner cet emploi ennuyeux & révoltant de la paſſion de l'amour, qui gâte la plupart de nos meilleures Tragédies. On objecte les fautes de ſtyle d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle eſt ſur le ton que demande la Tragédie: & quelle eſt la Pièce, même de Racine, où il ne ſe trouve point de mauvais vers? Il ſuffit que le plus grand nombre ſoit reconnu bon, pour qu'on diſe qu'un Drame eſt bien écrit. Le ſtyle de *M. de Crébillon* reſſemble aſſez à ſa manière. Il eſt vigoureux & énergique; ce qui quelquefois occaſionne des incorrections.

Le Cenſeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre *Eſchile* moderne pèche contre la langue & contre la raiſon:

Avec l'éclat du jour je vois enfin paroître
L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.

« Comment, dit-il, voit-on *paroître* un espoir » avec l'éclat du jour ? Comment voit-on *pa-* » *roître* la douceur » ? Cette critique porte à faux. Il y a *renaître*, & non *paroître*, dans le texte de *M. de Crébillon*. Or, on dit très-bien l'*espoir renaît*, la *douceur renaît*. Tout le monde a admiré ce début d'*Atrée*. Son caractère y est annoncé.

L'Anonyme appelle des sentences hors de la nature, ces vers :

Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Il ajoûte que *La Fontaine* a dit aussi heureusement que plaisamment :

Je sais que la vengeance
Est un morceau de Roi.....

Eh ! qui de nous ignore que le plaisant & le comique sont toujours à côté du sublime & du Tragique ? Qui empêche que cette idée, employée dans le genre familier, ne soit admise

dans le Drame, lorſqu'elle eſt ennoblie par l'expreſſion ?

Le ſonge de *Thyeſte* n'eſt qu'un *amas d'images incohérentes*. Aux yeux de l'Anonyme. Voici ce ſonge :

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette iſle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux.
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'Ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte!
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeſte ».
Le Spectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant, & la vue égarée;
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre & ſes gémiſſemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;

Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies;
Et, ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits s'abbreuver de mon ſang.
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

C'eſt-là certainement un très-beau morceau de Poéſie; & le coloris ſombre qui y règne, occupe au point qu'il fait diſparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée*, & ne pas prodiguer des éloges à la ſcène de la reconnoiſſance? Celle de la coupe eſt du plus grand tragique. Le rôle de *Pliſthène* contraſte admirablement avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette Tragédie, au

défaut près de la feconde réconciliation, eft un chef-d'œuvre, & de la plus grande manière ; c'eft un *Rembrant* dans l'Ecole de *Melpomène.*

ÉLECTRE amoureufe n'eft pas de la dignité du cothurne Grec ; j'en conviens : mais cet amour produit une fcène touchante, dans laquelle *Électre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. D'ailleurs, le rôle d'*Électre* eft fupérieur, ainfi que ceux d'*Orefte* & de *Palamède.* Tout le monde a fenti, comme le Cenfeur, les défauts que l'on peut reprocher à cette Pièce ; mais perfonne n'a été affez injufte, affez aveuglé par la haîne & par l'envie, pour fermer les yeux à toutes les beautés qui, fi l'on peut le dire, jailliffent fous la main de *M. de Crébillon*, dans ce fujet traité depuis par *M. de Voltaire*, fous le nom d'*Orefte.*

RHADAMISTHE lui-même n'eft pas refpecté. On nous rapporte un jugement de *Boileau*, qui fait tort à ce grand-homme, & non à *M. de Crébillon.* On prétend que *Boileau*, dans fa dernière

maladie, quand on lui apporta *Rhadamisthe*, dit : *Qu'on m'ôte ce galimathias ; les Pradons étoient des aigles en comparaison de ces gens-ci : je crois que c'est la lecture de Rhadamisthe qui a augmenté mon mal.* Vous observerez que l'Anonyme ne cite point la source où il a puisé cette anecdote, inconnue jusqu'à présent. Sa malignité, empreinte sur chaque page de cette brochure, fait présumer que c'est une fable forgée à plaisir pour nuire à *M. de Crébillon.*

On condamne ce beau vers :

Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,

& beaucoup d'autres, que les plus grands Maîtres ne désavoueroient pas. *Rhadamisthe*, après les chef-d'œuvres des *Corneille* & des *Racine*, est une des plus belles Pièces qui soient restées à notre Théâtre. Le rôle de *Rhadamisthe* réunit toute cette énergie de passion, tous ces feux qui forment le grand caractère théâtral ; son amour produit des effets terribles. Le Censeur s'est bien gardé de citer la scène sublime entre *Pharasmane* & *Rhadamisthe.*

Il ne faut pas dire avec ignorance, que « *Xerxès* eſt écrit & conduit comme les » Pièces de *Cyrano de Bergerac* » ; ni ajouter d'un ton railleur, plein de mépris : « cependant » on l'a fait imprimer en 1750 au Louvre aux » dépens du Roi. C'eſt un honneur que n'ont » eu ni *Cinna* ni *Athalie* ». Cet honneur, quelque flatteur qu'il ſoit, ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force & de très beaux vers dans le rôle d'*Artaban*. Ce n'eſt pas ce dernier qui fait tort à cette Tragédie ; c'eſt la foibleſſe du rôle de *Xerxès*.

Sémiramis offre des morceaux où reſpire le génie de *M. de Crébillon*. On y lit ces vers :

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont j'ai reçu la vie ;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
. . . .
Le Deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance ;
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.

Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien;
Et, quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puiſſe
être,
Dont le ſang d'où je ſors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois;
Ils ſont enfans des Dieux, du Deſtin & des Loix.
La valeur, quels que ſoient ſes droits & ſes maximes,
Fait plus d'uſurpateurs que de Rois légitimes.
. . . .

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouït point mes yeux.
Le mien, ſans leur ſecours, eſt aſſez glorieux,
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un Guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le ſecours des Loix;

Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du Destin déshonorer l'ouvrage.

Le Critique passionné avance que la Tragédie de *Pyrrhus* est entièrement abandonnée. On la redonne pourtant, & le Public la voit toujours avec plaisir. Il y a du génie dans le plan; elle respire la générosité, la noblesse d'âme. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de complication; mais *Héraclius* peut faire excuser ce défaut.

Catilina est à son tour en bute aux traits de l'Anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers Actes de cette Pièce sont trois chef-d'œuvres; que le rôle de *Catilina* est de la plus grande force. Celui de *Cicéron* est peu de chose, parce que dans ce Drame tout est sacrifié au personnage de *Catilina*, comme nous en avons des exemples dans *Ariane*, *Phédre*, *Médée*, &c. Le Censeur a bien soin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foi-

bles de *Catilina ;* mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en présenter aussi les beaux vers.

M. de Crébillon fit le TRIUMVIRAT à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'en étoit assez pour adoucir la cabale, & pour désarmer la censure. Je l'ai dit, & je le répète, parce que j'en suis convaincu : le tableau des proscriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de sa fille, sont de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

ON trouve dans cette Brochure une *Digression sur ce qui se passa entre les représentations d'Électre & de Rhadamisthe.* On a la barbarie de nous parler d'une mauvaise Satyre qu'on met sur le compte de *M. de Crébillon.* En supposant qu'elle fût de lui, n'est-ce pas un crime que d'éclairer le Public sur des faits qui ne peuvent intéresser sa curiosité, & qui déshonorent la mémoire des grands-hommes qu'il se plaît à révérer? Que je connois d'Écrivains qui doivent trembler, si l'on va porter, après leur

mort, le flambeau de la vérité ſur leur vie; ſi l'on expoſe leurs cœurs à découvert, avec tous les vices qui les ont ſouillés! Pourquoi nous rapporter encore une prétendue Épigramme de *M. de Crébillon* contre *Rouſſeau?* Elle prouveroit que *M. de Crébillon* a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puiſqu'à l'exemple de quelques-uns de ſes confrères, il n'a pas fait de ſes œuvres des recueils de ſatyres & de calomnies. Mais on ôſe donner un démenti à l'Anonyme, & lui ſoutenir que cette ſatyre & cette épigramme ne ſont point de *M. de Crébillon.* Tout le monde ſait qu'il ne s'eſt jamais permis un vers, un trait de plume contre perſonne. Lorſqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie Françoiſe, & que dans ſon Remerciement qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume,

l'Aſſemblée, qui étoit nombreuſe, juſtifia, par des battemens de mains réitérés, l'éloge qu'il faiſoit de lui-même à cet égard.

L'Anonyme

L'Anonyme, on ne ſait trop pourquoi, ſe déchaîne contre *Rouſſeau* avec tout l'acharnement d'un de nos Écrivains célèbres, infatigable à pourſuivre la mémoire de ce grand Lyrique. Il nous répète ce que cet Écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans qu'il eſt conſumé de ce noble courroux. Il veut abſolument que *Rouſſeau* ait fait ces déteſtables Couplets, l'opprobre de la Littérature; il nous raconte à ce ſujet de ces petits contes populaires qui ſont encore dans le goût & dans l'eſprit de l'Écrivain qu'il imite ſi fidèlement & ſi ſervilement. « Il reſte à ſavoir, dit-il, ſi » de telles horreurs (les Couplets) peuvent » être pardonnées en faveur de deux ou trois » Odes qui ne ſont que des déclamations de » Rhétorique, de quelques Pſeaumes au-deſſous » des Cantiques d'*Eſther* & d'*Athalie*, de quelques » épigrammes dont le fond n'eſt jamais de lui, » & dont preſque tout le mérite conſiſte dans » des turpitudes ». N'eſt-il pas permis de s'écrier, à ces traits: Peut-il y avoir quelqu'un

d'affez bas, d'affez méprifable, d'affez ftupide pour proférer de tels blafphêmes contre un homme qui peut-être, avec *La Fontaine*, eft le feul Poète, proprement dit, qui appartienne à la Nation ?

Il eft plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode : c'eft un des axiômes de nôtre grand appréciateur des talens. Il faut plus de temps pour faire une bonne Tragédie, que pour faire une bonne Ode. Qui en doute ? Mais chaque genre de Poéfie a fes difficultés, fon mérite & fes fuccès. Le nom d'*Horace* eft confacré à côté de celui de *Virgile* ; & l'on parle de *Pindare*, comme d'*Homère* & de *Sophocle*.

L'Anonyme finit, en prétendant que *M. de Voltaire* a toujours loué publiquement *M. de Crébillon* ; qu'il lui a même donné plufieurs marques d'eftime ; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé enfemble ; qu'enfin, ils ont été amis, quoique *M. de Voltaire* ait refait trois des Pièces de cet Auteur, *Sémiramis*, *Électre* & *Catilina*. Il eft vrai que *M. de Crébillon* a dû être pénétré

de reconnoissance envers *M. de Voltaire*, qui a bien voulu immoler sa propre gloire pour relever celle de son ami, en donnant au Public *Oreste* & *Rome sauvée*; en effet, ces deux Pièces n'ont servi qu'à confirmer le mérite d'*Électre* & de *Catilina* : voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands-hommes.

L'Écrivain qui a fait cette Brochure contre *M. de Crébillon*, n'a pas lu, sans doute, les Ouvrages de *M. de Voltaire*. Il y auroit appris qu'il faut respecter la mémoire des grands génies; & que c'est outrager l'Humanité, que d'aller attacher un écrit satyrique au cercueil d'un illustre mort.

Ann. Litter.



LETTRE DU MÊME,

Sur le Tombeau de M. de Crébillon.

Avec quelle ſatisfaction vous apprendrez, Monſieur, que le Roi vient d'accorder à feu *M. de Crébillon* le même honneur que les Grecs & les Romains décernoient à leurs illuſtres concitoyens ! Cette diſtinction eſt en partie l'ouvrage de M. le Marquis de Marigny, qui, non content de préſider aux Arts avec ces lumières, ce goût & ces ſuccès auxquels toute l'Europe applaudit, étend ſon zèle & ſa bienfaiſance ſur la Littérature, qu'il ſait ne contribuer pas moins que les Arts au bonheur, à la gloire & à l'opulence de la Nation. Il n'a eu beſoin que de nommer au Roi *M. de Crébillon.* Sa Majeſté, de ſon propre mouvement, l'a chargé de faire élever un tombeau à ce grand Poète, l'un de ceux qui ont le plus illuſtré ſon règne, & le plus mérité

l'éclat & les effets de ſa protection. Ce monument ſera exécuté en marbre par le ſavant ciſeau du célèbre *M. Lemoyne*, & doit être placé, dit-on, à la Bibliothèque du Roi.

Les Étrangers ne nous reprocheront plus notre indifférence pour nos grands-hommes. *M. de Voltaire* ne viendra plus nous vanter les tombeaux des Poètes Anglois dans l'Abbaye de Weſtminſter, tombeaux qui ne ſont érigés ni par le Roi, ni par la Nation, comme il a voulu nous le faire croire; mais par des amis particuliers qui en font les frais, & ſouvent par la voie des ſouſcriptions. Ici c'eſt le Roi lui-même, c'eſt un Prince ſenſible, éclairé, généreux, qui, touché du rare mérite d'un de ſes ſujets, conſacre à la Poſtérité la plus reculée l'eſtime dont il l'honoroit, & l'admiration de ſon Peuple pour les ouvrages de cet homme de génie.

Je n'ai point d'expreſſions, Monſieur, qui puiſſent vous rendre, avec aſſez de force, & le contentement & la reconnoiſſance qu'inſ-

pire M. le Marquis de Marigny à tous les Gens de Lettres. L'éclat de cette faveur insigne rejaillit sur eux-mêmes ; ils se croient tous récompensés de leurs propres travaux.

Ann. Litter.



LETTRE

Sur les Tragédies de CATILINA, *par* M. DE CRÉBILLON; *& de* ROME SAUVÉE, *par* M. DE VOLTAIRE: *ou Comparaiſon de ces deux Pièces.*

DEUX Tragédies ſur le même ſujet, par deux grands Maîtres de la Scène, vous rappelleroient les fameuſes époques Littéraires des deux *Sophoniſbes* & des deux *Phèdres* du dernier ſiècle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand *Corneille* fût à *Mairet*, & *Racine* à *Pradon*. Mais l'un par la force de ſes crayons terribles, fait la gloire de notre âge; & l'autre en eſt l'idole, par le charme de ſon coloris, toujours du goût d'une Nation vive & brillante.

Je commence par *M. de Crébillon.* Dans le

premier Acte, *Catilina*, Chef des Conjurés, ouvre le théâtre avec *Lentulus*; il s'y peint en ſcélérat ſublime, & développe, en politique ſombre, tous les reſſorts du projet qu'il a formé de régner ſur les débris fumans de ſa patrie. Le Grand-Prêtre *Probus* arrive au Temple de *Tellus*, lieu de la Scène: c'eſt un eſprit fanatique, & conſéquemment factieux, ſuperficiel, borné. Il confirme *Catilina* dans les forfaits qu'il médite contre l'État; il achève de ſe peindre par ces deux vers ſi remarquables:

D'armes & de Soldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ôſe troubler mes Dieux.

Ainſi la Religion lui ſert de prétexte; il ne déclame contre le Sénat & ne le veut perdre que parce qu'on veut limiter ſa puiſſance. *Tullie*, fille de *Cicéron*, vient ſe plaindre à *Catilina*, dont elle eſt l'amante, de ce qu'il entreprend de ſacrifier ſon père & ſa Patrie à ſa coupable ambition; & comme *Catilina* veut s'en défendre, elle lui produit une eſclave pour témoin de

ſes crimes. Cette eſclave eſt *Fulvie* elle-même, qui, ſous ce déguiſement, vient par jalouſie, accuſer le perfide *Catilina* qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord; il diſſimule, & veut qu'elle paroiſſe dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue, & finit par un monologue où ſon caractère ſe déploie tout entier.

Au ſecond Acte, *Probus* d'abord, & enſuite *Catilina*, veulent calmer la fureur de *Fulvie*, irritée de ce qu'on lui donne *Tullie* pour rivale. *Cicéron* arrive; &, de la part du Sénat, fait *Catilina* Gouverneur de l'Aſie, voulant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. *Catilina*, qui ſe doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur; il laiſſe le Conſul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat.

Au troiſième Acte, *Sunnon*, Ambaſſadeur Gaulois, confère avec *Catilina*, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, ſi ſon entrepriſe a le malheur d'échouer. *Tullie* revient,

& conjure son terrible Amant d'épargner Rome; *Catilina* persiste dans sa vengeance, & va de ce pas même braver le Sénat, sur l'avis que le Grand-Prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrième Acte, pendant que le Sénat délibère, arrive *Catilina*, qui parle du ton le plus superbe & le plus insultant aux Pères Conscripts: tout tremble devant lui; & le scélérat éloquent se sauve par la fourbe, en leur persuadant que c'est lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit sur sa parole; ses honneurs lui sont rendus. Il reste avec *Céthégus*, qui s'étonne de cette conduite; *Catilina* se justifie, en lui montrant le succès assuré par les fausses allarmes qu'il donne aux Sénateurs, & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahison.

Au cinquième Acte, *Cicéron*, qui s'apperçoit de la scélératesse, veut en garantir la République. Il voit *Caton* sous les armes, qui lui apprend la cruelle position de Rome. Tout est

en feu par les Conjurés; tout va périr, ſans un prompt ſecours. *Lucius*, qui ſurvient, leur fait preſſentir un triomphe prochain par l'arrivée de *Pétréïus*, qu'il leur annonce. Ils vôlent tous deux où le péril demande leur préſence. *Tullie* revient au Temple ſe plaindre aux Dieux de la barbarie de ſon Amant. *Catilina* ſe préſente couvert de ſang & de pouſſière, levant un poignard pour s'en frapper. *Tullie* s'épouvante, & veut le déſarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans ſon ſein. Les Sénateurs paroiſſent alors, conduiſant les Conjurés au ſupplice. A leur aſpect, *Catilina* meurt en déſeſpéré.

Le premier Acte de *Rome ſauvée* s'ouvre par *Catilina*, qui, dans un monologue fort vif, expoſe tout le ſujet, en prononçant la deſtruction du Sénat, pour ſe rendre maître de Rome. *Céthégus* vient lui rendre compte de l'état actuel de la conjuration; on craint l'œil d'*Aurélie*, femme de *Catilina*, dans le Palais de

laquelle tout ſe trame, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle eſt fille de *Nonnius*, zélé Citoyen & Grand Général à la tête d'une armée. *Aurélie* a des ſentimens Romains que tempère la tendreſſe conjugale ; ſa frayeur eſt extrême ; ſes ſoupçons ſont terribles. *Cicéron* paroît ; il vient foudroyer *Catilina* par les reproches les plus ſanglans & les mieux fondés. Le ſcélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable ; il ſort en fureur. *Caton*, qui ſurvient, accuſe *Céſar*, qu'il regarde comme un des ſoutiens de la conjuration. Le Conſul, qui connoît la grande âme de *Céſar*, n'accuſe que *Catilina*. Le Conſul & le Sénat s'uniſſent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la Patrie.

Au ſecond Acte, *Catilina* conſulte avec *Céthégus* les moyens d'attirer *Céſar* à ſon parti. Les Conjurés ſe préſentent ; & *Catilina* aſſûre chacun d'eux que le triomphe eſt prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec *Céſar* ſe termine par des proteſtations d'amitié;

César ne promet rien davantage : il veut bien *Catilina* pour ami ; mais il le dédaigneroit pour maître. Les Chefs des Conjurés reparoiſſent ; *Catilina* leur donne l'ordre d'immoler *Cicéron*, *Caton*, *César* lui-même. Ils font ferment de tout maſſacrer.

Dans le troiſième Acte, *Catilina* prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés ; il veut qu'on enlève de Rome *Aurélie*, dont la tendreſſe lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à la main, où *Nonnius* l'accuſe d'être complice de *Catilina*. Elle veut ramener le coupable à la vertu ; mais il diſſimule toujours, & même s'emporte contre *Aurélie*, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés qui confirment *Catilina* dans ſa crainte de *Nonnius*, en l'aſſurant qu'il vient au ſecours de Rome. *Aurélie* lui promet d'obtenir ſa grâce par ſon père ; il fait ſemblant d'y conſentir. A peine eſt-elle ſortie, qu'il donne ordre d'aſſaſſiner *Nonnius*. Le Conſul, qui ſurvient tout-

à-coup, ſurprend les Conjurés; il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à *Catilina* de ſe rendre au Sénat pour s'y juſtifier. Le perfide ſe réſout auſſi-tôt à maſſacrer lui-même ſon beau-père.

Au quatrième Acte, l'aſſemblée du Sénat ſe forme; le Conſul arrive, & raconte le meurtre de *Nonnius*, qui venoit les éclairer ſur la conjuration. *Catilina* ſurvient, & ſe vante d'avoir lui-même égorgé *Nonnius* comme un traître à la Patrie; il ôſe citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même dépoſées dans le Palais de *Nonnius*. *Cicéron* veut le convaincre d'impoſture. *Céſar* défend *Catilina*. Mais *Aurélie* venant demander vengeance au Sénat du maſſacre de ſon père; le Conſul lui montre l'aſſaſſin. Elle voit *Catilina*, s'évanouït; &, revenue de ſon trouble, elle ne peut contenir ſon déſeſpoir, quand elle entend accuſer ſon père d'avoir préparé des armes contre ſa Patrie. A de telles horreurs, elle ceſſe enfin d'être épouſe, pour n'être plus que Romaine; &, s'écriant aux

Sénateurs: *voilà votre ennemi*, elle se tue. *Catilina*, plus furieux par la mort d'*Aurélie* qu'il aimoit, accable d'imprécations & le Consul & le Sénat & les Romains; son désespoir est au comble; il sort en menaçant. *César*, qu'on accusoit d'être son complice, va se justifier en combattant pour la Patrie, au secours de laquelle tous les Sénateurs vôlent après lui, sous la conduite & sous les yeux du Consul.

Dans le cinquième Acte, *Claudius* se plaint hautement de l'injuste autorité de *Cicéron*, qui condamne à mort des Romains: *Caton* le justifie. Le Consul arrive, & peint les fureurs de *Catilina*. *César*, dont on se défie, paroît; il dit que *Pétréïus* est blessé dans le combat, & que *Catilina* est près de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la Patrie, *Cicéron*, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. *César* y vôle, & revient vainqueur presque dans le moment; il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la

bataille flatte des cœurs vraiment Romains. *Catilina* n'y meurt qu'en Héros. Le Conful triomphe; & *Rome* eft *fauvée.*

Dans le *Catilina* de *M. de Crébillon*, il me femble d'abord que l'expreffion du fujet s'embarraffe dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en refte une idée nette & dominante. On ne voit pas que *Lentulus*, à qui *Catilina* s'ouvre, foit plus néceffaire qu'un autre à l'exécution de fes horribles projets. Le Grand-Prêtre ne fert pas davantage à l'action, ou plutôt il la retarde, en doublant le miniftère de *Lentulus* : un bon Confident fuffifoit. Les plaintes élégiaques de *Tullie*, & fes emportemens peu tragiques, font une épifode qui n'eft point liée néceffairement à l'action. *Fulvie* (autre femme, autre embarras) y paroît fous un vil déguifement, en Efclave, pour accufer *Catilina*, qui s'en moque & la brave en la reconnoiffant. Ce jeu de théâtre dégénère de la grande Tragédie ; le terrible *Crébillon* devoit fe mettre audeffus de ces petiteffes, que *Thalie* feule peut revendiquer,

revendiquer, & que *Melpomène* abjura toujours.

Le déguiſement de *Fulvie* en Eſclave revient au ſecond Acte. *Catilina* veut la produire au Sénat: on diſpute de part & d'autre; le Grand-Prêtre ſe met auſſi de la partie; ce qui devient puérile, & remplit tout le ſecond Acte. Le Conſul vient encore faire des offres inutiles à *Catilina*, qu'il ſait les devoir rejetter: au-lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'hiſtoire, *Cicéron*, dans la Tragédie, tente, ménage, veut ſéduire par l'appas des dignités le plus grand fléau de la République; ce qui ne réuſſit point, & ne pouvoit même réuſſir.

Deux Ambaſſadeurs Gaulois viennent, dans le troiſième Acte, parler politique, & conférer enſemble pour tirer avantage de la conjuration. *Catilina* leur fait un pompeux étalage de raiſons; & tout cela pour s'aſſurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'évènement, n'avoit pas beſoin de tant de

prévoyance : d'ailleurs, on a peint d'abord *Catilina* comme devant triompher ou mourir; dans les deux cas, il ne faut point d'afyle. *Tullie* & *Probus*, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le rempliffage de la Scène, mais rien pour fon progrès.

Le quatrième Acte commence par une affemblée fort tumultueufe du Sénat tremblant, à la tête duquel eft *Cicéron. Catilina* vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne fe font point à des Confuls, à des Sénateurs, à des Romains; il va même jufqu'à trancher du Citoyen, du Héros, du grand-homme; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fafcinant les yeux fur fes véritables crimes, & fe fait combler d'honneurs avec un pardon folemnel. L'action, tombée par cette efpèce d'accommodement, fe relève dès que *Catilina* parle à *Céthégus*, troifième Confident qui vient occuper la Scène un peu tard. Remarquez, s'il vous plaît, que *Lentulus* & *Probus*, qui fe mêloient de l'intrigue avant lui, fe font retirés

ſans rien faire, & que *Fulvie* ne reparoît plus depuis ſon déguiſement.

Cicéron ne prend ſon caractère de ſageſſe, d'intrépidité, d'éloquence même qu'au cinquième Acte; & l'action marche enfin par des faits, des maſſacres, des incendies. *Caton* y joue auſſi ſon véritable rôle de Cenſeur ſévère autant qu'éclairé. *Catilina* devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un ſcélérat profond, impétueux, déterminé, ne reſpirant que le ſang & le carnage, ſans foi, ſans amour, ſans véritable grandeur d'âme. Mais pendant qu'on ſe bat dans Rome, *Tullie* vient ſans néceſſité remplir le vuide de la Scène; elle ne paroît que pour voir *Catilina* ſe poignarder; ce qu'il auroit pu faire ſans *Tullie*, & plus honorablement ſur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans *Salluſte*. Ce dénouement du *Catilina* n'eſt pas plus heureux que vrai, puiſqu'il offre aux yeux les Conjurés qu'on mène au ſupplice: on n'aime point à voir paſſer ſolemnellement ſur un

théâtre, des gens qu'on va pendre ou étrangler. L'action même étoit finie avec *Catilina*. *Tullie*, pour une fille de Conful Romain, & fur-tout de *Cicéron*, eft chargée d'un affez mauvais perfonnage : mais en cela, fans doute, elle reffemble à fon père, qui, tout Conful & tout Orateur qu'il eft, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans prefque tout le cours de la Pièce, un caractère de foibleffe démenti formellement par l'hiftoire, qui lui donne l'âme & le cœur d'un grand-homme, du moins pendant fon Confulat, où lui feul, par fa vigilante fermeté, fauva fa Patrie.

N'allez pas croire cependant, Monfieur, que cette Tragédie foit fans beautés, & fans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de Maître, dignes des *Sophocle* & des *Corneille*. Vous y admirez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne font propres qu'à *M. de Crébillon ;* mais ils y paroiffent plus rares que dans fes autres Pièces. L'efprit eft étonné de temps en temps ; le cœur eft rarement ferré.

La hardieffe des penfées, l'élévation des fentimens, un certain enthoufiafme tragique, une certaine fougue d'expreffion ; voilà le mérite de *Catilina :* ce n'eft qu'à la force du ftyle & qu'au ton mâle du coloris, que l'on y peut reconnoître encore le grand *Crébillon*, dont les plans étoient autrefois en droit de fe faire admirer.

Sans y penfer, Monfieur, j'ai fait l'éloge de la *Rome fauvée* de *M. de Voltaire*. Vous n'avez qu'à fubftituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés, & vous aurez une idée jufte de cette Pièce, c'eft-à-dire, d'un Drame où l'action marche avec force, avec économie, avec rapidité ; rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéreffe. Les caractères y font vrais, reffemblans, foutenus : *Cicéron* eft le véritable Héros de la Pièce ; il devoit l'être, & non *Catilina*. *Caton* & *Céfar*, ces fameux Romains, y font repréfentés avec des traits qui vous enchantent ; les connoiffeurs & les favans doivent en être fatisfaits. *Catilina* n'eft par-tout

que *Catilina ;* c'eſt-à-dire, un furieux, un ſcélérat, & non un Héros, un grand-homme. Le caractère d'*Aurélie* eſt de toute beauté dans ſa préciſion, puiſqu'elle remplit tous les devoirs d'épouſe, de fille & de Romaine; elle s'immole à ſon époux, à ſon père, à ſa Patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du ſtyle, & des beautés de détail qui ſe ſuccèdent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'antithèſes pointues, de vers de rempliſſage, ou de maximes purement de parade & d'oſtentation : c'eſt une éloquence de poéſie égale, pour ainſi dire, à l'éloquence de proſe de l'Orateur Romain; on croit l'entendre parler, de ſa tribune, & foudroyer encore *Catilina.* Les autres perſonnages parlent auſſi le langage qui leur eſt propre, celui de la paſſion, des conjonctures, de leur caractère. En un mot, cette Pièce, ſi ce n'eſt pas la Tragédie *des Femmes*, comme on le diſoit dans le temps de la repréſentation, eſt certainement la Tragédie *des Hommes ;* elle fait honneur à

l'esprit humain ; & je la regarde comme un des ouvrages de *M. de Voltaire* les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts & les plus soutenus. Je ne crois pas qu'on me soupçonne de partialité.

Vous me dispenserez, Monsieur, de vous citer les traits frappans de ces deux Pièces, qui sont entre les mains de tout le monde. Les deux Poètes ont pris une route fort différente ; ils ne se rencontrent presque jamais dans les mêmes circonstances : ainsi point de morceaux que l'on puisse rapprocher pour la justesse du parallèle. En voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux Poètes nous ont représenté le Sénat avec ces traits qui caractérisent les grands Maîtres. C'est le Grand-Prêtre qui nous en trace le portrait suivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le composoient alors.

Et c'est Catilina qui seul ici protège
Un reste de Sénat impur & sacrilège,

Un tas d'hommes nouveaux, profcrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour fujets!
Difparu dans l'abîme où fon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paffé comme un fonge.
Non, ce n'eft plus ce Corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des Mortels.
De ce Corps avili Minerve s'eft bannie,
A l'afpect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or feul préfider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Confulat.
Enfin Rome n'eft plus fans le fecours d'un Maître.
Et qui d'eux plus que vous feroit digne de l'être?
Céfar femble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il ofera tenir.
Lucullus n'eft plus rien; & fon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eft trompée.
Craffus, plein de defirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréfors les foins de fa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de fon génie....
Mais je dois refpecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage infenfé,
Un fafte de vertu qu'on a trop encenfé.

Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire.
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'ôſe le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains
Que, ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre!

Cette tirade de *M. de Crébillon* eſt, ſelon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même Sénat dans la *Rome ſauvée;* c'eſt *Catilina* qui le trace d'après ſes paſſions. Ce tableau ſert d'expoſition à la Pièce; & cette expoſition, qui ne conſiſte que dans un court & pathétique monologue, me paroît admirable.

Orateur inſolent, qu'un vil peuple ſeconde,
Aſſis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome ta placé.
Inflexible Caton, vertueux inſenſé,
Ennemi de ton ſiècle, eſprit dur & farouche,
Ton terme eſt arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tiens le monde aux fers,

Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impétueux Pompée,
Éteindre de ton nom la splendeur usurpée?
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible & déjà ton égal?
Quoi! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence!
Mais le piége est tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.

Ann. Littér.



JUGEMENT

De M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE, *sur la Tragédie de* CATILINA; *tiré du Mercure de France.*

NOUS convenons avec les Censeurs de cette Pièce, que peut-être elle seroit plus parfaite, si M. de Crébillon en eût retranché les personnages de *Sunnon* & de *Lentulus*; que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme, que celui de *Fulvie*; & que *Cicéron* méritoit de figurer plus avantageusement dans la Pièce. Si l'on veut, nous conviendrons aussi que, dans l'assemblée du Sénat, *Catilina* ne ménage pas ses expressions autant que la bienséance, & même la politique, sembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus, que, plus le rôle de *Fulvie* intéresse, plus on a raison d'être fâché de ne pas la voir repa-

roître au cinquième Acte. Il nous semble qu'elle pouvoit y produire un très-grand effet, en montrant, pour sauver son amant, lorsqu'il est près de périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuser, lorsqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre risque, que celui de perdre le cœur de *Tullie*. Mais, même en adoptant les critiques, nous persistons à dire que le rôle de *Catilina*, & ceux de *Fulvie* & de *Probus*, sont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; qu'en général le Poëme, eût-il plus de défauts, mérite tous les éloges qu'il a reçus; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoissance pour l'illustre Protectrice des Arts, qui, par des prévenances dignes d'elle, a engagé M. de Crébillon à finir un Ouvrage que le Public, depuis si long-temps, voyoit avec douleur demeurer imparfait.



JUGEMENT

Sur le TRIUMVIRAT, *Tragédie de* M. DE CRÉBILLON; *par* M. DE BOISSY.

TOUTE la France étoit à la première représentation de cette Pièce : elle fut écoutée & reçue avec tous les égards, & j'ôse dire, le respect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il est beau, à quatre-vingt-un ans, de paroître encore dans la carrière : c'est un spectacle non-seulement digne de la curiosité publique, mais encore de l'acclamation universelle. On est forcé d'avouer que le quatrième Acte, & une partie du cinquième, ont paru d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudissemens. C'est peut-être la faute des Comédiens, dont le feu s'est ralenti. Le froid des Acteurs est mis souvent sur le compte de la Pièce : quand ils manquent de

concert & de chaleur, elle paroît manquer d'enſemble & d'intérêt. *Tullie* eſt le perſonnage qui a le plus frappé. Faut-il s'en étonner? c'eſt Mademoiſelle Clairon qui le joue. L'éloquence de ſon jeu y a peut-être autant contribué, que la ſupériorité du rôle: ce qui a fait dire que la fille de *Cicéron* étoit plus éloquente que ſon père. *Sextus* eſt encore un beau caractère: il ſe montre un digne fils de *Pompée*. Les connoiſſeurs les plus rigides, mais qui jugent ſans partialité, conviennent tous, qu'il y a dans cette Tragédie des beautés du premier ordre, & des traits marqués au coin du grand Maître. On y reconnoît l'Auteur d'*Électre* & de *Rhadamiſthe*. C'eſt un beau ſoleil couchant: il darde encore des rayons qui ont toute la force de ſon midi: ils doivent échauffer le Public en ſa faveur. Ils l'ont fait à la ſeconde repréſentation: la Pièce a été mieux jouée, en conſéquence mieux ſentie. La cataſtrophe, ſur-tout, fait la plus grande impreſſion. L'inſtant où *Tullie* découvre le voile

qui cache la tête de son père sur la tribune aux harangues, & la précision admirable avec laquelle l'Actrice rend toute la force de cette position terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, & qui déchire l'âme de tous les Spectateurs.

Mercure de France, 1755.

JUGEMENT

Sur les Œuvres de M. DE CRÉBILLON, *en général.*

DE tous les Poëtes François qui ont cultivé l'Art de Melpomène, M. de Crébillon est peut-être le premier & le seul, jusqu'à présent, qui ait bien connu le genre de la Tragédie, bien senti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puisse vous paroître, je ne désespérerois pas de vous faire connoître qu'elle est assez juste. Il y a, sans doute,

quelques Pièces vraiment tragiques dans nos anciens Maîtres de la Scène Françoiſe ; mais le caractère dominant de leurs écrits & de leur ſtyle n'eſt pas ce qu'on doit entendre par *tragique*, dans la véritable ſignification de ce terme ; au-lieu qu'en général c'eſt la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *ſublime* Corneille, l'*élégant* Racine, le *tragique* Crébillon ; voilà, je crois, les dénominations par leſquelles on peut déſigner ces trois Auteurs dramatiques.

Ann. Littér.



LETTRE

LETTRE

Sur les meilleures Pièces de M. DE CRÉBILLON; ou coup-d'œil général ſur ſes principales Tragédies.

DEPUIS *Corneille* & *Racine*, on n'avoit vu que de foibles imitateurs ſe traîner, en quelque ſorte, ſur la Scène Tragique. Le ſeul *la Foſſe*, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux Maîtres de notre Théâtre. *Campiſtron*, *la Grange-Chancel*, *Abeille*, *Mademoiſelle Barbier*, *Danchet*, *Nadal*, &c. ces Écrivains, peu faits pour chauſſer le cothurne, avoient eu quelques ſuccès éphémères. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foibleſſe de leur ſtyle, ont le mérite du plan, & quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces Ouvrages étoient dénués de cette flamme ſacrée, qui ne peut s'élever que du

foyer du génie ; paſſez-moi cette expreſſion. La Tragédie alors étoit plutôt un tiſſu de dialogues froidement langoureux, que de Scènes nobles & touchantes. C'étoient de ces compoſitions romaneſques, dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente, nulle profondeur dans les caractères, aucun développement des paſſions, point d'enſemble, point de ces traits qui déchirent l'âme. En un mot, l'art de *Corneille* & de *Racine* n'étoit plus qu'un charlataniſme du bel-eſprit, ſans élévation & ſans pathétique. *M. de Crébillon* parut. Son *IDOMÉNÉE* laiſſa entrevoir la vaſte carrière où ce nouvel Athlète alloit s'élancer. On vit dans cette Pièce des traits de grandeur qui annonçoient ce ſublime & ce ſombre, les deux grands reſſorts du Tragique.

ATRÉE remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de *M. de Crébillon.* La reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte* eſt admirable. Le cinquième Acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru ſur aucun Théâtre, quoique le

grand *Corneille* nous en eût déjà donné l'exemple dans *Rodogune;* mais cet exemple n'avoit point été ſuivi. Il en faut ſans doute accuſer la délicateſſe de notre Nation. Elle n'eſt pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

Électre fit voir que *M. de Crébillon* ſavoit manier tous les pinceaux. Auſſi terrible, auſſi pathétique, mais plus intéreſſante qu'*Atrée*, cette Tragédie enleva tous les ſuffrages. Le caractère d'*Électre* eſt de la plus grande richeſſe. Je ne parle point des rôles de *Palamède* & d'*Oreſte;* de la Scène éloquente entre ces deux perſonnages, dans laquelle, ſi l'on peut le dire, toute l'énergie tragique eſt déployée. L'amour d'*Électre* pour *Iphis*, que quelques Cenſeurs ont traité de romaneſque, forme une ſituation, & donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le Public, toujours juſte, malgré les cabales des femmes, des beaux-eſprits, & des Grands leurs amis, a ſu ſentir la différence de cette *Électre* à celle qu'un homme, qui

d'ailleurs a du talent, a voulu élever sur ses débris. La comparaison n'a servi qu'à donner plus d'éclat à l'*Électre à M. de Crébillon.*

APRÈS cette Tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impossible que son Auteur allât plus loin. Il se surpassa lui-même dans *RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.* C'est-là qu'on trouve le troisième Maître du Théâtre François. Voilà la Pièce qui lui donne un caractère particulier, & le place au rang de *Corneille* & de *Racine.* On y reconnoît par-tout le grand-homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une source d'intérêt d'un sujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matière ingrate, & même intraitable. Quel personnage *M. de Crébillon* nous offre-t-il dans *Rhadamisthe?* Un mari qui a poignardé sa femme, qui l'a précipitée dans les eaux, & qui ôse reparoître. Il a plus fait: il nous le représente sous des traits chers & intéressans, sans lui rien faire perdre de l'atrocité de son rôle. Jamais l'amour, la jalousie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ôse le dire, Monsieur, je

ne crois pas que dans *Corneille* & *Racine* il y ait un caractère aussi bien développé. *Phédre* elle-même n'est peut-être pas, dans les détails du cœur & des passions, comparable à *Rhadamisthe.* Je vous en citerois plusieurs Scènes, si l'on ne savoit ce Drame par cœur. Quelle adresse d'avoir introduit *Rhadamisthe* auprès de *Pharasmane* sous le nom de l'Ambassadeur de Rome ! Quel trait de sublime dans cette espèce de cri de *Rhadamisthe :*

Hérite-t-on de ceux qu'on assassine ?

Comme tous les Actes sont pleins, liés & nourris d'action ! Le cinquième, sur-tout, respire toute la vigueur tragique. Le dénouement, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle Pièce. Ses défauts mêmes produisent des traits frappans. Vous observerez que tous les caractères, *Pharasmane*, *Zénobie*, *Rhadamisthe*, sont grands sans se nuire les uns aux autres, sans étouffer leurs beautés

mutuelles. Il y règne un emportement de paſſion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colère d'*Achille*. Dans cette Tragédie, *M. de Crébillon* a toute l'âme d'*Homère*.

Pyrrhus ne dément pas la réputation de notre Poète. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui diſtingue les autres productions dramatiques de *M. de Crébillon*, celle-ci emporta les ſuffrages par l'abondance & l'habileté du plan. Elle eſt dans le goût du grand *Corneille*. Elle laiſſe dans l'âme le plaiſir de l'admiration, & flatte ce penchant ſecret qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuſe.

Sémiramis & *Xerxès*, ſans avoir eu les mêmes ſuccès, ont, avec plus d'attention de la part du connoiſſeur, laiſſé voir des beautés dignes de l'Auteur d'*Atrée*, d'*Électre* & de *Rhadamiſthe*. *Bélus*, dans la première, eſt un caractère vraiment tragique. *Artaban*, dans la ſeconde, eſt le modèle d'un ſcélérat, fécond en reſſources. Je ne doute pas même que *Xerxès*

n'eût aujourd'hui des applaudiſſemens, s'il reparoiſſoit ſur la Scène.

A l'égard de CATILINA, tout le monde eſt convenu que les trois premiers Actes étoient des chef-d'œuvres. Le rôle de *Catilina* ſemble avoir été fait par *Salluſte*. C'eſt ſa manière adaptée au Théâtre.

ENFIN, *M. de Crébillon*; dans un âge très-avancé, nous donna le TRIUMVIRAT. Les Spectateurs jugèrent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude & de l'indécence, cette Pièce où l'on doit admirer la première Scène, qui nous offre le tableau des proſcriptions; & la dernière, quand la fille de *Cicéron* découvre la tête de ſon père. Qu'on ſe rappelle que, long-temps avant cet âge, *Corneille* avoit compoſé *Suréna*, qui, aſſurément, eſt fort au-deſſous du *Triumvirat*.

AVOUONS donc, Monſieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être ſuſpect de flatterie, avouons que nous avons perdu un Poète qui

faisoit honneur à son art, à sa Nation & à son siècle; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une manière à lui; qu'il est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, & qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi; je veux dire cette *Terreur*, peu connue du grand *Corneille*, absolument ignorée de *Racine*, & qui, selon moi, constitue la véritable Tragédie. En un mot, il est peut-être le seul Poète Tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoissent l'essence de ce genre. Les Grecs & lui ont seuls possédé le grand secret de l'art de *Melpomène*. Sa versification est mâle, majestueuse, rapide & serrée. Je conviendrai, cependant, qu'il est incorrect dans son style, & quelquefois dur à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'est pas toujouts désagréable. Je la préférerois, du moins, à cette mollesse de diction, dont quelques Tragédies modernes sont écrites, & que réclame l'Élégie. Je dirai encore que *M. de Crébillon*, s'écartant du beau simple qu'il

connoiſſoit & qu'il rendoit ſi bien, a trop employé ces déguiſemens, ces reconnoiſſances, qui appartiennent plutôt au Roman qu'à la Tragédie. Eh ! qui pouvoit mieux que lui ſe paſſer de ces petites reſſources, qu'il faut abandonner aux Auteurs du ſecond ordre, qui ne travaillent que pour le moment, & non pour tous les âges ?

La Poſtérité demandera peut-être pourquoi un ſi grand Poète, qui a vécu ſi long-temps, n'a pas laiſſé plus de compoſitions Théâtrales. On lui répondra que *M. de Crébillon* étoit né pareſſeux ; qu'il n'avoit de paſſion que pour les plaiſirs ; que cet éloignement du travail n'eſt pas incompatible avec le génie ; que l'amour effréné de la gloire eſt ſouvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a eſſuyés, ont, ſans doute, encore reſſerré le cercle immenſe qu'il pouvoit embraſſer. Il ne m'appartient pas de dévoiler les manœuvres odieuſes, tramées pour détruire ſa réputation. Il n'eſt point d'abſurdités que l'envie n'ait inventées

contre lui. On se ressouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'estime de tous les gens sensés, & son propre témoignage, l'ont vengé de ces ineptes calomnies, dignes d'un siècle livré aux passions les plus basses, & déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de Lettres. De plus, il est vraisemblable que *M. de Crébillon* n'auroit pas négligé son talent, si, de bonne heure, on lui avoit donné l'émulation & les encouragemens qu'on prodigue à tant d'autres qui sont loin de le valoir. Ce n'est que sur la fin de sa carrière, qu'il s'est vu récompensé. Dès que le Roi daigna l'honorer de sa bienveuillance, sa verve se ranima; il mit la dernière main à sa Tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, & que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt-un ans, il donna le *Triumvirat.* Enfin, dans sa quatre-vingt-cinquième année, il entreprit une nouvelle Tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomède.* Il en avoit fait les trois premiers Actes, lorsque la

mort nous l'a enlevé. Tant les regards d'un Maître adoré sont puissans pour exciter le zèle & le génie!

M. de Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ses Pièces; on ne le voyoit point aller de maison en maison surprendre les suffrages, ni ameuter au Spectacle des essaims d'applaudisseurs gagés. Son âme Romaine dédaignoit de descendre à ces manéges souterrains, la science suprême de quelques-uns de nos Auteurs à la mode. Il ne dut ses succès qu'à lui seul.

Un autre trait qui le décide grand-homme, c'est qu'il n'a jamais encensé l'idole de *Plutus.* Ce n'est pas qu'il n'eût été plusieurs fois à portée de s'enrichir; mais peut-être n'en apperçut-il pas seulement les occasions, par cette inadvertence qui caractérise le génie. Malheur à l'Écrivain qui tend à la fortune! C'est presque toujours la marque d'un esprit vil & d'une âme rempante. Le vrai Poète n'entend ni les affaires, ni le commerce, ni l'intérêt de l'argent, &c. *Homère, le Tasse, Milton, Corneille, Molière, la*

Fontaine, &c. n'ont jamais ſongé à amaſſer de grands biens.

Ann. Littér.

PARALLÈLE

De Meſſieurs RACINE, CRÉBILON & VOLTAIRE; *par* M. D'AÇARQ.

RACINE auroit été tout ce qu'il eût voulu être ; *ad omnia natus.* Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit ; *ſibi conſtat.* M. de Voltaire voudroit être ſeul tous les autres Écrivains, & ſemble ignorer ce que c'eſt que d'être ſoi-même ; *quemvis hominem ſecum attulit ad nos.* Philoſophe, lorſqu'il compoſe des vers ; Poète, lorſqu'il fait de la Philoſophie : Théologien, lorſqu'il crayonne l'Hiſtoire ; Politique, lorſqu'il diſſerte ſur la Religion : imitateur, quelque carrière qu'il fourniſſe ; ennemi de toute ſervitude, quelque modèle qu'il imite : inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre; Crébillon une allure terrible; M. de Voltaire va en tout ſens, & n'a point d'allure certaine.

Racine, toujours enchanteur, eſt le plus égal des trois Poètes; Crébillon, toujours ſombre, eſt le plus tragique; M. de Voltaire, toujours étincelant, eſt le plus ingénieux.

Racine poſsède les grâces naïves & piquantes de Vénus; Crébillon, les grâces mâles & auſtères de Minerve; M. de Voltaire, les grâces parées & ſuperbes de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à diſtribuer entre ces trois Auteurs, il eût donné la plus belle à Racine, & l'autre à Crébillon, regrettant de n'en avoir pas une troiſième.

En un mot, le génie fut le partage de Racine; le talent, celui de Crébillon; le bel-eſprit, celui de M. de Voltaire. Heureux qui a aſſez d'âme pour ſentir tout ce qu'ils ont de beautés, & aſſez de diſcernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut!

Les touches de Racine ſont conſtamment de la plus grande ſuavité, quelquefois un peu molles ; les touches de Crébillon ſont d'ordinaire, libres, fermes & vigoureuſes, trop ſouvent sèches & dures ; les touches de M. de Voltaire ſont eſſentiellement brillantes & ſpirituelles : on ſouhaiteroit, de temps en temps, qu'elles ne fuſſent pas ſi hardies.

Racine met le principal & l'acceſſoire dans un parfait accord ; Crébillon néglige l'acceſſoire pour le principal ; M. de Voltaire ſubordonne peut-être un peu trop le principal à l'acceſſoire.

Racine paroît plus moëlleux, plus harmonieux, plus ſéduiſant que les deux autres ; Crébillon, plus véhément, plus concis, plus profond que M. de Voltaire ; M. de Voltaire, de ſon côté, l'emporte ſur Racine & Crébillon, par le caractère philoſophique de ſes penſées, par l'étonnante fécondité de ſon pinceau, par l'admirable fraîcheur de ſon coloris, par le feu pathétique de ſes ſentimens, & par

la délicatesse soutenue qui règne dans son dialogue.

Racine sera toujours l'idole de la Nation & de la plus belle moitié du genre humain, & de tous ceux qui aiment les passions douces; Crébillon seul pourroit être le premier ministre d'une Nation qui suivroit les seules loix de Melpomène; M. de Voltaire appartient à toutes les Nations qui savent imaginer: & l'on ne cessera de le lire, que quand on ne pensera plus.

Racine est un fleuve majestueux, qui fertilise délicieusement les diverses régions qu'il rencontre dans sa route; Crébillon, un torrent immense, qui entraîne avec impétuosité tous les lieux circonvoisins; M. de Voltaire une vaste mer, dont le calme même est l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine, on ne manque guères de s'écrier: que cela est beau! après avoir lu Crébillon: que cela est fort! après avoir lu M. de Voltaire: que cela est joli!

Racine, franc, ſimple, ſublime, eſt notre le Sueur; Crébillon, riche, grand, expreſſif, notre Jouvenet; M. de Voltaire, facile, léger, preſqu'univerſel, notre Mignard.



REMARQUES

GRAMMATICALES & Littéraires du même M. D'ARÇAQ, *sur quelques Vers des Tragédies de M.* DE CRÉBILLON.

A qui ce Tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille.

Électre, Acte I, Scène II.

De lui est un hellénisme. Nous disons *notre père*; les Grecs disoient *le père de nous*. Lorsque nous employons *de lui*, notre préposition *de* répond à la préposition latine *de* ou *à*. C'est de lui que je tiens la nouvelle; de lui, *ab illo*. Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, seroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonstances on se serve des adjectifs métaphysiques *ma*, *sa*, *votre*, au lieu des pronoms

perſonnels *moi*, *lui*, *vous*. *Ma* vertu, *votre* vertu, *ſa* vertu.

Moi, l'eſclave d'Egiſthe! ah! fille infortunée!
Qui m'a *fait* ſon eſclave, & de qui ſuis-je née?

Ibid. Scène V.

D'après nos plus grands Maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe eſt déclinable, quand le régime ſimple précède le verbe. A raiſon de cette déclinabilité, *fait* eſt une faute; il faudroit *faite*.

Malgré les pleurs amers *dont* j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du Tyran *dont* je me plains aux Dieux.

Ibid.

Ces deux *dont* ſi rapprochés dénotent de la négligence; & indépendamment de la répétition, le ſecond eſt un vice. Il falloit dire: *Ce n'eſt que du Tyran* que *je me plains*, &c.

Que ſervent les grands noms, dans l'état où je ſuis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?

Ibid. Acte II, Scène III.

La prépoſition *à* étoit auſſi eſſentielle avant *accabler*, qu'avant *couvrir.*

Dites un mot, Seigneur; *Soldats* & *Matelots*
Seront prêts avec vous de traverſer les flots.

Ibid. Scène IV.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il manque l'article à *ſoldats* & *matelots.* D'ailleurs, il falloit mettre *prêts à*, & non pas *prêts de.*

Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, *l'avoir ſauvé des flots!*

Ibid.

Plût à Dieu entraîne toujours la conjonction *que.* Il falloit dire grammaticalement: Plût aux Dieux *qu'ils l'euſſent*, ou *que je l'euſſe* ſauvé!

Hélas! après les pleurs que j'ai verſés pour vous,
Que cet heureux inſtant me doit être bien doux!

Ibid. Acte III, Scène V.

Le *que*, dans cet endroit, ſignifie *combien;* & c'eſt comme ſi l'Auteur avoit dit: *Combien*

cet inſtant doit m'être bien doux ! ce *bien* eſt une faute.

Déjà *ſur* vos bontés pleine de confiance.
Rhadamiſthe, Acte III, Scène II.

Il falloit *dans* vos bontés.

Étoit-ce dans mon âme
Où devoit s'allumer une coupable flamme ?
Ibid. Acte IV, Scène II.

Il falloit *que* devoit s'allumer.

Tous deux *en même jour* arrivés en ces lieux.
Ibid. Acte V, Scène I.

On dit *en même temps ;* mais on ne dit pas *en même jour.*

Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offenſe,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Ibid. Scène II.

Il falloit ſupprimer le terme négatif *point*, & dire : Il n'a dû voir l'ennemi qui m'offenſe, que pour venger, &c.

ODE

Sur l'Anniverſaire de M. DE CRÉBILLON.

Ingenio ſtat ſine morte decus.

PROPERCE.

O Mort, Déeſſe inexorable,
Monſtre qu'allaita la Fureur,
Arrête ton bras implacable,
Suſpends, ô Mort, ton bras vengeur.
Le Temps, ton rapide Miniſtre,
Fait tomber ſous ta main ſiniſtre
Les Princes, le Peuple & les Rois.
Hélas! en frappant tes victimes,
Épargne les eſprits ſublimes;
Du ſort pour eux change les loix.

Mais non, Héros de l'harmonie,
Vainqueurs du Temps & de la Mort,
Vos talens & votre génie
Sont au-deſſus des loix du ſort.

Quand les fatales deſtinées
Coupent le fil de vos années;
Du cercueil perçant les horreurs,
L'éclat brillant de votre gloire,
En conſacrant votre mémoire,
S'érige un trône dans nos cœurs.

Toi qui, dans ton brûlant délire,
Ravis & tranſportas nos ſens,
Et qui des Maîtres de la lyre
Nous rappellas les fiers accens,
O Crébillon! mortel ſublime,
La Mort te prenant pour victime,
De tes jours éteint le flambeau;
Mais, en t'aſſurant nos hommages,
Ton nom, tes célèbres ouvrages
Te font triompher du tombeau.

Des champs fleuris de l'Éliſée,
Accours; & que tes ſons hardis,
Paſſant dans mon âme embrâſée,
Raniment mes ſens engourdis.
Guidé par la voix de la Gloire,

Je viens célébrer ta mémoire;
Dirige & forme mes accords:
Toi ſeul peux donner à mes rimes
Ces beautés mâles & ſublimes,
Fruits des poétiques tranſports.

Plein de cette céleſte flamme
Et de cette noble fureur
Qui pénètrent, embrâſent l'âme
De trouble, de crainte & d'horreur;
Tu ſaiſis, tu montes ta lyre:
Du Dieu des beaux arts qui t'inſpire
Suivant les ſouveraines loix,
Tu n'es plus un mortel profane;
Le Dieu dont ta muſe eſt l'organe
Parle lui-même par ta voix.

Rappelés du ſein des ténèbres,
A tes accens audacieux,
Sortent de leurs ſéjours funèbres,
Les Princes, & les demi-Dieux....
Où portez-vous vos pas perfides,
Frères cruels & parricides?

Sur qui levez-vous le couteau?...
Malheureux en vengeant ton père!
L'Ombre sanglante de ta mère
Te suit dans la nuit du tombeau.

Sur l'inflexible cœur d'Atrée
Le sang a-t-il repris ses droits?
Il jure la coupe sacrée;
Thyeste s'unit à sa voix....
Frère cruel, monstre féroce!
Quelle paix, quel complot atroce!
Le Soleil recule d'horreur.
Loin de toi, malheureux Thyeste,
Détourne la coupe funeste;
Connois ton frère à sa fureur.

Sur la Scène émue & ravie,
Quel objet arrache nos pleurs?
Aimable & tendre Zénobie,
Je partage tous tes malheurs.
En vain un époux sanguinaire
Veut te priver de la lumière,
Tu désarmes ses bras sanglans;

Et de Rhadamiſte infléxible
Ta vertu modeſte & ſenſible
Calme les remords dévorans.

Ainſi dans ta brûlante ivreſſe,
O Crébillon ! ton fier pinceau,
Joignant la force à la tendreſſe
Donne au théâtre un jour nouveau.
Le feu céleſte qui t'enflamme
Embrâſe & dévore mon âme,
La remplit de trouble & d'horreur.
Tranſporté de tes ſons ſublimes,
Je te ſuis dans les noirs abîmes,
Je me confonds dans ma terreur.

Mais quoi ! ſur la fin de ta vie
N'es-tu plus le même Héros ?.....
Mortels, reſpectons le Génie
Juſques dans ſes moindres travaux.
D'un eſſor toujours intrépide,
Il s'élève en ſon vôl rapide,
Il plane juſques dans les cieux.
Mais moins ſuperbes dans leur courſe

Ses feux s'éloignant de leur ſource,
Perdent leur éclat glorieux.

Tel au milieu de ta carrière,
Flambeau céleſte, aſtre brûlant,
Le vif rayon de ta lumière
Eſt plus fécond & plus brillant.
Dans ta courſe rapide & ſûre
Tu donnes l'âme à la Nature;
Tes feux embrâſent l'Univers.
Le Ciel ſe couronne d'étoiles;
La nuit obſcure étend ſes voiles;
Et tu te plonges dans les mers.

Dans ſes accès noirs & funèbres,
Quel monſtre avide & ténébreux
Déchire les Auteurs célèbres,
Et les perce de traits affreux?
Héros chéri de Melpomène,
Je vois le poiſon de la Haîne
De ta vie infecter le cours.
Contre toi l'Envie animée

Par ſon haleine envenimée
Veut éclipſer tes plus beaux jours.

Mais la fierté de ton génie
Mépriſe tous ces noirs complots,
Et d'une lâche calomnie
Craint peu les ténébreux aſſauts.
Aſſuré de notre ſuffrage,
Ton nom célèbre, d'âge en âge,
Suivra le cours de l'Univers,
Et dans le Temple de Mémoire,
Chaque jour, la main de la Gloire
Te parera de myrthes verds.

Déjà l'éclat qui t'environne
Reçoit un nouvel ornement;
Un Monarque, l'honneur du trône,
T'érige un pompeux monument.
Des bords fleuris de l'Hippocrène
Je vois deſcendre Melpomène
Qui s'applaudit de ce bienfait;
Elle vient ſur le frontiſpice

De cet immortel édifice
Graver la perte qu'elle a fait.

Épriſe de ta voix divine,
Cette Muſe, eſſuyant ſes pleurs,
Avoit ſur la mort de Racine
Calmé ſes trop juſtes douleurs :
Depuis que la Parque homicide
Ta frappé de ſa faulx perfide,
Ses larmes coulent de nouveau ;
Elle s'arrache de ſon trône,
Et prenant en main ſa couronne
La dépoſe ſur ton tombeau.

Par Pr. Ch. R.



ÉPITAPHE

DE M. DE CRÉBILLON.

Tu gémis, Melpomène, & ton front abattu
Nus peint dans ta triſteſſe une douleur ſublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime?

Attributs de ſon Tombeau.

Tels ſont tes attributs, ô Tombe révérée!
Rhadamiſte ſanglant reſpire la fureur,
Thyſte le remords, *Oreſte* la terreur,
Et la Vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

FIN.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne,
1785.


BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

